



BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.º d'inventario *1 H 8 1533*

Sala *Grande*

Scansia *2 H Palchetto n*

N.º d'ord.



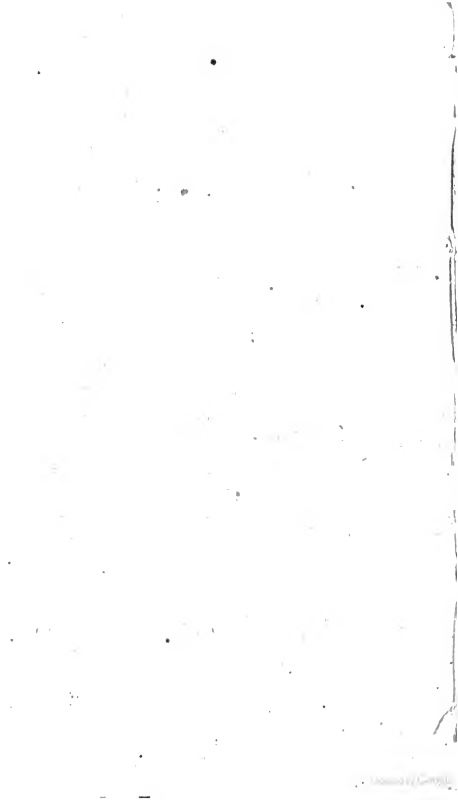
35. 4. 10.

Palat. XXIV

1



CONTINUATION
DE
L'HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES.
TOME LXXIII.



581619

CONTINUATION
DE
L'HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES,

OU COLLECTION NOUVELLE

1°. DES RELATIONS DES VOYAGES PAR MER,

DÉCOUVERTES, OBSERVATIONS, DESCRIPTIONS,

*Omises dans celle de feu M. L'ABBÉ PRÉVOST,
ou publiées depuis cet Ouvrage.*

2°. DES VOYAGES PAR TERRE;

Faits dans toutes les parties du Monde.

CONTENANT ce qu'il y a de plus remarquable, de plus
utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs
ont pénétré; avec les Mœurs des Habitans, la Religion,
les Usages, Arts, Sciences, Commerce, Manufactu-
res, &c.

ENRICHIE DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME SOIXANTE-TREIZIÈME



A PARIS;

Chez **PANCKOUCHE**, Libraire, rue des Poitevins.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

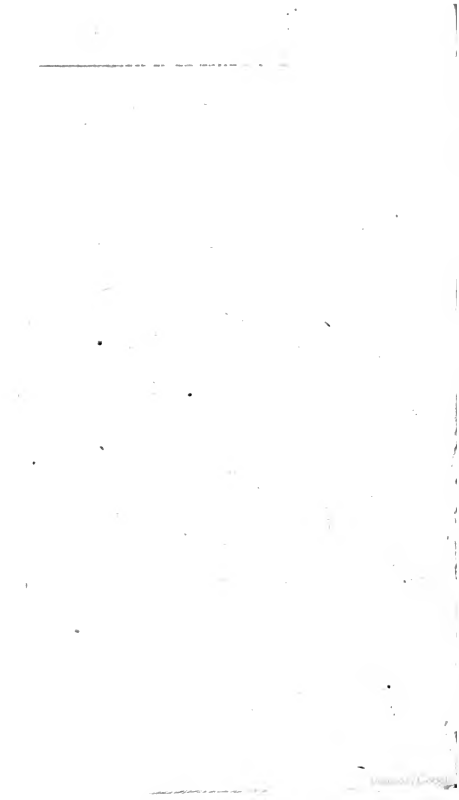






855

Tome 18. in 8°. Page 105.





CONTINUATION
DE
L'HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES.
~~~~~  
HISTOIRE DU GROENLAND.

---

LIVRE PREMIER.  
*De la Situation & de la Nature du  
Pays.*

---

CHAPITRE PREMIER.  
*Du Pays en général.*

**L**E Groënland qui fut découvert  
au Printems, il y a sept à huit siècles,  
par des Norvégiens & des Islandois,  
tire le nom de *Terre verte* que lui don-  
*Tome LXXIII.* A

---

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.  
Origine du  
nom du Gro-  
ënland.

nerent ces Voyageurs, de la Ver dure qu'ils avoient trouvée sur ses bords ranimés par la belle saison. Cependant l'hyver y est comme éternel par les rochers de glace que le froid entasse sur ses montagnes. Si ce pays n'est pas une Ile entre l'Europe & l'Amérique, c'est du moins là que finit l'une & que l'autre commence ; à moins que l'Asie ne revendique cette aride portion du Globe. Quoi qu'il en soit, le Groënland tient à notre hémisphère ; mais la nature y ferme, ce semble, par les rigueurs du climat la communication qu'elle y avoit ouverte entre les deux Mondes. Est-ce par le continent qu'ils s'y joignent ? N'y sont-ils séparés que par un léger détroit ? On l'ignore jusqu'à présent. Mais ne fût-ce que pour décider cette question importante à résoudre, on devroit voyager dans le Pays dont on publie ici l'histoire ; peut-être ouvrira-t'il la nouvelle route qu'on cherche pour mieux s'emparer de la Terre entière.

Sa position.

Entre la Mer glaciale à l'Orient & le Déroit de Davis au Couchant, dans un espace d'environ trente-cinq degrés de longitude, le Groënland s'avance & s'étend depuis le 59<sup>e</sup> degré de latitude Nord jusqu'au 78<sup>e</sup>. C'est

du moins à ce voisinage du Pôle que s'est arrêtée l'audace des Voyageurs. Sans doute elle ira plus loin encore, & l'homme pourra mesurer un jour par ses pas, tout le Globe qu'il habite. Alors on sçaura si le Groënland confine & se joint au Spitzberg & à la nouvelle Zemble, s'il réunit les deux hémisphères aux nœuds du Pôle, s'il touche à l'Amérique, & si c'est par-là que le nouveau Monde sorti du lit des Mers, s'est peuplé des Sauvages de l'ancien Monde; vaste & puissant objet des connoissances de l'esprit humain, attrait délicieux pour son infatigable curiosité!

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

La Côte occidentale du Groënland, seule portion de ce Pays qui soit aujourd'hui connue, ou du moins fréquentée, prend du Sud au Nord une étendue d'environ vingt degrés. Elle est coupée & comme dentelée, par une infinité de bayes qui sont parsemées d'une multitude innombrable de petites Isles. C'est-là que la Mer semble s'être retirée en s'éloignant de l'Amérique Septentrionale. On diroit qu'elle y laisse à regret échapper de son sein, des terres qu'elle avoit sans doute englouties. Car tandis que l'Islande est féconde, cultivée & policée.

#### 4 HISTOIRE GÉNÉRALE

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

même, par la nature d'un sol habitable ; d'où vient que le Groënland, à la même hauteur du Pôle, se trouve désert, stérile, d'un abord & d'un séjour également pénibles ? N'est-ce pas que ce Pays presque entièrement couvert & traversé par les eaux, porte des marques plus récentes des inondations successives dont l'Océan se plaît à dévaster & délivrer tour à tour les différentes contrées d'un Globe qui semble lui servir de jouet ? A la vue des Isles & des Golfes qui se multiplient ou s'aggrandissent autour du Groënland, il est difficile de ne pas soupçonner que la Mer refoule, pour ainsi dire, des Pôles vers l'Equateur ; & ce qui peut autoriser cette conjecture, c'est que le flux qui monte jusqu'à dix-huit pieds au Cap des Etats, ne s'élève que de huit pieds à la Baye de Disko, c'est-à-dire, à dix degrés plus haut de latitude au Nord.

son aspect. Toute cette Côte est hérissée de rochers inaccessibles, mais qui se laissent voir à plus de 40 lieues en pleine mer. La terre y est stérile, ou plutôt le roc aride & nud s'y dérobe constamment sous la glace & la neige, qui s'accumulant d'année en année ont comblé les vallons, & mis des plaines au

niveau des montagnes. Les rochers d'où la neige dispa-  
 roît quelquefois, n'offrent au loin qu'un front noir &  
 ténébreux, sans traces de verdure ni même de terre ; mais de près on y découvre des veines d'une pierre marbrée, des lambeaux de gazon, de mousse, ou de bruyere, comme jetés par hasard sur le roc ; & dans les vallées quelques buissons épars autour des étangs, ou le long des ruisseaux. Quiconque a vu la Norvège, croit la retrouver dans le Groënland, si ce n'est que les montagnes, là couvertes d'arbres & coupées à pic dans le sein de la Mer qui les baigne, sont ici toutes nues & comme environnées des étangs & des marais glacés que l'Océan y forme pour les rendre, ce semble, doublement inabordables.

HISTOIRE  
 DU GROEN-  
 LAND.

A l'entrée du Groënland par le Midi, s'offre le Cap *Farwel*. C'est une Ile séparée du *Statenhok* ou Cap des Etats, par un courant si étroit, que la Mer en se brisant contre les rochers, les brise à son tour & les roule en pieces dans ses tourbillons. Ce Détroit est tourmenté de vents impétueux, à peu près comme celui de Magellan, avec lequel il a d'autres rapports de situation ; car l'un est aussi voisin du Pôle

Sa Topo-  
 graphic.

arctique, que l'autre peut l'être du Pôle austral.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

En montant au Nord, on trouve le Détroit de Forbisher, matière de contestation entre les Navigateurs, ou les Voyageurs, qui doutent encore si la Mer communique de l'Orient au Couchant par cette issue. On ne sçait pas même si Martin Forbisher, cet Anglois envoyé au Groënland en 1576 par la fameuse Elisabeth, a jamais découvert ou tenté ce passage. M. Egede, qui est notre premier guide dans l'histoire de ce Pays très-peu connu, dit qu'après avoir essayé de passer à la Côte orientale du Groënland, par ce prétendu détroit, il n'a pu s'assurer si c'en étoit un réellement. M. David Crantz, dont les relations plus récentes & plus étendues ont beaucoup enrichi cette partie de la connoissance du Globe, prétend que le Détroit de Forbisher existe, mais que les glaces en ont fermé le passage. Il nous donne à ce sujet la relation d'un Facteur des Colonies Danoises, qu'il suffit d'entendre raisonner pour donner confiance à ce qu'il rapporte. Voici l'extrait de son récit.

Détroit de  
Forbisher.

Relation à  
ce sujet.

J'ai eu toutes les facilités dans mes voyages, de bien examiner le Détroit

de Forbisher. Je ne pouvois d'abord concevoir comment il apportoit tant de glaces dans la Mer, sans qu'il en parût aucune diminution sensible dans un passage qui devoit être fermé par les terres, s'il n'eût été qu'une baie. Ce débordement des glaces dure depuis Juillet jusqu'en Novembre, & lorsque le courant est fort & le tems calme, elles forment sur la Mer une étendue de vingt à trente lieues de longueur sur cinq ou six de largeur, à moins que le vent ne les pousse plus avant & ne les disperse. Quand je demandois aux Groënlandois d'où venoit cette prodigieuse quantité de glaces ; » c'est que le canal est long & n'a point » de fin, me répondoient-ils ; on dit » que nos Peres le traversoient autre- » fois. »

Impatient de ne pas en sçavoir davantage, je me hasardai en 1747 d'avancer dans cette baie avec quelques Groënlandois qui chassoient aux Ren-nes. Quand j'en eus fait 14 lieues à travers les glaces, je grimpai sur une montagne d'où je crus pouvoir découvrir toute la longueur du Détroit ; mais ma vûe qui s'étendoit à quarante lieues, ne m'offrit que des montagnes & des glaces entassées les unes sur les

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

Tentatives  
pour recon-  
noître ce Dé-  
troit.

autres, de sorte qu'elles devoient me cacher l'embouchure orientale que je cherchois, soit qu'elle fût entre ces amas de glaces flottantes, ou derrière cette longue suite de montagnes. Je fus cependant arrêté sur ce sommet par un bruit extraordinaire, comme de plusieurs canons qui tireroient à la fois. C'étoit le froissement des glaces qui se heurtoient dans le passage étroit où le courant les entraînoit ; d'un autre côté c'étoit comme le mugissement d'une cascade : je restai quelque tems absorbé dans ce sentiment mêlé de terreur & d'admiration que la nature inspire, quand elle se montre ou se fait entendre au loin. Je compris que c'étoit l'eau qui couloit avec fracas sous les pieces de glace, & que par conséquent il y avoit un courant qui les pouffoit dans ce Détroit ; mais je n'en étois que plus embarrassé de comprendre comment le Détroit pouvoit être bouché, tandis qu'il y passoit chaque année en très-peu de jours une quantité de glaces, d'une étendue si considérable. En 1751, j'eus la solution de ce problème, dans un voyage que je fis à *Eisblin*, où j'avantai dans les terres aussi loin qu'aucun Groënlandois eût jamais été. Je découvris



que, quoiqu'il ne paroisse aucune différence entre la Terre-ferme & la Mer, quand elles sont couvertes d'une croûte de glace immobile, il peut fort bien y avoir de l'eau où l'on n'imagine que de la terre. Je compris de plus que des glaces pouvoient être entraînées par le courant dans la haute Mer, sous un détroit dont la surface est glacée. Car on ignore quand & comment se ferme l'embouchure de la Baye qu'on appelle le *Pont de glace*. Il est probable qu'au fort de l'hiver, durant le calme des grands froids, les glaces flottantes qui viennent de la Mer, s'arrêtent & s'engorgent dans l'embouchure; qu'elles se couvrent ensuite d'un amas de neige dont la gelée fait une nouvelle croûte de glace; que dans les dégels du printems, il n'y a que la superficie de cette masse qui fonde pendant le jour, pour geler encore la nuit, & que les glaces ainsi cimentées par la neige & la gelée, forment un amas si dur & si solide que le soleil, ni les courans, ni les vents ne peuvent les dissoudre & les disperser durant l'été. Après bien des années la quantité des neiges qui s'accumulent & se durcissent sur la glace, augmente & s'élève de façon que la

---

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

force du courant y peut creuser en dessous des arches de vingt brasses de hauteur. Les pieces de glace qui tombent chaque année des montagnes dans la Baye d'*Eis-blink* sont entraînées par le courant sous ce pont. Les plus petites y glissent facilement, & les plus grandes s'y heurtent & s'y brisent jusqu'à ce qu'elles y puissent passer en morceaux détachés : c'est ainsi que se forme ce fameux *Pont de glace*. Il en doit être à peu-près de même dans le Détroit de Forbisher, par lequel la Mer fait passer des courans de glace, d'Orient en Occident sous des Ponts cimentés d'une neige durcie par les hyvers. Peut-être ce Détroit a-t'il une issue cachée sous terre du côté de l'Orient, & d'autant moins large qu'on remarque dans les pieces de glace qui se dégorgent à l'embouchure occidentale de ce Canal qu'elles ne sont pas lisses & polies, mais raboteuses & sillonnées; ce qui prouve qu'elles ont été froissées & morcelées par le courant dans le passage.

Conjectures  
sur ce même  
Détroit.

Le même Voyageur que la curiosité semble attacher à cette extrémité du Nord, autant & plus que l'intérêt de son commerce, a tenté non-seulement de découvrir, mais de parcourir

toute la longueur de ce Détroit , pour voir s'il n'y auroit pas de communication entre la côte orientale & la côte occidentale du Groënland. Il croit que du côté de l'Orient , où l'on imagine que perce le Détroit de Forbisher , il ne doit y avoir que deux ou trois montagnes qui ne soient pas routes de glace , au lieu qu'au Nord-Est & au Nord-Oüest du Groënland , on distingue très bien le sommet des rochers & la pierre ou la terre nue au-dessus des glaces & des neiges ; d'où il conclud qu'il y a un chemin ou plutôt un courant de mer à travers le Groënland : mais il ne conseille à personne de suivre cette route. Ce n'est pas , dit-il , qu'on n'en puisse traverser les glaces à pied , avec un canot sur la tête , soit en descendant de petits vallons de quatre ou cinq brasses , soit en sautant d'un sommet de glace à l'autre , comme je l'ai fait avec quelques Groënlandois , nous appuyant sur des perches , ou sur le canon de nos fusils que nous avions apportés pour vivre de notre chasse. A la vérité l'on trouve quelquefois dans ces glaces , des trous qui n'ont pas de fonds , mais ils ne sont pas larges , ou l'on peut en faire le tour. Les plus

grands inconvéniens sont l'impossibilité qu'un homme apporte les provisions de vivres nécessaires pour un si long voyage, & la difficulté de respirer au milieu de ces glaces, où l'on est obligé de passer les nuits sans tent ni toit d'aucune espèce. Car quoique nous eussions la précaution de ne point dormir sur la glace ou la neige; cependant malgré les peaux d'Ours & de Rennes, malgré les fourrures & les habits chauds dont nous étions garnis, à peine avois-je pris une heure de repos que je me sentoais tout le corps gélé: de sorte que je n'ai jamais éprouvé tant de froid en plein air, dans le cœur de l'hyver le plus rigoureux du Groënland, que j'en avois sur le Détroit de Forbisher aux premiers jours de Septembre.

Montagne  
& Pont de  
glace.

Au-dessus de ce Détroit s'élève ce sommet qu'on appelle *Eisblin*, & dont le Voyageur que nous venons de citer, a déjà parlé. C'est une grande montagne de glace dont la cime brille de loin aux yeux des Navigateurs, & jette une lumière qui ressemble à l'aurore Boréale. Cette espèce de Phare est placée sur une Baye dont l'embouchure est fermée par un rempart de glaces que la marée y pousse & que le:

froid y gele & consolide ensemble. Elles forment, comme nous l'avons dit, un Pont de glace avec des arches : le Pont s'étend d'un bord de terre à l'autre l'espace de huit lieues en longueur, sur deux lieues de largeur. Les arches s'élèvent de 42 à 120 pieds de hauteur. On peut passer sous ce Pont en bateau, si l'on ne craint pas les piéces de glace qui se détachent quelquefois des arches, ou qui roulent des montagnes dans le canal d'où le reflux les entraîne dans la Mer. Lorsque les Groënlandois veulent aller au Havre d'Eis-blin, ils prennent leurs petits canots sur leurs têtes, & vont par terre gagner une baie ouverte & commode de vingt lieues de longueur & large de deux lieues. Autrefois même ils y avoient bâti des maisons, ce qui prouve que l'embouchure de la Baye n'a pas toujours été fermée. Les langues de terre ou bancs, qui s'étendent aux deux côtés du pont de glace, sont d'un sable si fin & si léger, que les grands vents en obscurcissent l'air comme d'un nuage, & le portent à plus de douze lieues au loin, de façon qu'on a, malgré soi, la bouche & les yeux remplis de cette poussière.

Vers le soixante-quatrième degré

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Montagne  
à trois bran-  
ches.

de latitude nord , on trouve une montagne , la plus haute peut-être qui soit dans le Groënland. Elle a trois branches ou pointes , dont la plus élevée se voit à soixante lieues en pleine mer. Cette montagne tient lieu de phare aux Navigateurs , & de baromètre aux habitans du pays ; car dès qu'on est menacé de la tempête , le sommet de ce pic est enveloppé d'un petit nuage ou brouillard de pluie ; du reste sa cime est constamment découverte , parce que la roideur de la montagne ne permet à la neige & aux glaces de se loger que dans ses fentes ou ses crévasses.

Golphe de  
Bals-Revier.

Un peu plus haut ( toujours au Nord ) est le Golphe de *Bals-Revier* ( *a* ) , qui s'avance au Nord-Est dans les terres , jusqu'à la longueur de 28 lieues , sur 4 lieues d'un bord à l'autre dans sa plus grande largeur. C'est à l'entrée de ce Golphe qu'on trouve quelques centaines d'îles enfermées dans une enceinte de six lieues au plus.

Îles re-  
marquables.

Non loin de-là , sont les Îles de

( *a* ) M. Egéde , ni M. Crantz , n'indiquent point de rivière dans cet endroit. Les Auteurs qui font entendre que le mot de *Balls-River* , signifie la rivière de Bals , se trompent vraisemblablement , s'ils prennent ce mot dans le sens ordinaire.

*Naparsok*, remarquables par des traces de vie & de fécondité. On y voit de la verdure, on y entend des oiseaux. La mer y pousse des poissons & des veaux marins; elle y jette une quantité de bois dont elle a dépouillé d'autres bords. C'est enfin là que s'arrêtent les glaces flottantes que la mer roule de la côte orientale, autour du Cap des Etats, & qui poussées ensuite par les vents du Sud, ne peuvent aller plus loin, parce que les courants trouvent à ce point du Nord une forte de réaction qui les tient en équilibre, ou de barrière invincible que la Nature leur oppose.

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.  
Iles remar-  
quables.

Depuis le soixante-cinquième degré jusqu'au soixante-septième, il n'y a rien qui fixe l'attention des Voyageurs. Vers le milieu du soixante-sixième degré commence le Détroit de Davis, où l'Amérique fait face à la côte occidentale du Groënland.

L'objet le plus considérable pour les Géographes & les Navigateurs qui cotoient le Groënland dans le Détroit de Davis, c'est la Baye de Disko. Elle est d'environ 160 lieues de tour, entre le soixante-huitième & le soixante-onzième degré de latitude. Il faut y entrer à travers une multitude

Baye de  
Disko.

de petites Isles, dont une partie s'é-  
lève & s'avance vers l'Orient, & l'autre  
à l'Ouest, vers la grande Isle de  
Disko. Celle-ci donne son nom à la  
Baye dont elle pourroit ouvrir & fermer  
l'entrée, comme l'Isle de Cuba  
pourroit dominer sur le Golphe du  
Mexique; au Nord de la Baye, c'est  
une plaine élevée & couverte de neige;  
au Midi le terrain est plus bas  
& plus uni. L'eau de la Baye s'appelle  
le Waigat, qui a six lieues de largeur.  
La pêche y est abondante, & la  
meilleure de la contrée. Les Groen-  
landois y prennent en hyver une grande  
quantité de veaux marins sur la  
glace, & de petites baleines au printemps.  
Les bords de la Baye de Disko  
sont les plus peuplés de toute la côte  
de Groenland, & c'est la meilleure  
place de commerce pour ce canton  
du Nord.

Au-dessus de l'Isle & de la Baye de  
Disko, on trouve pour dernier Havre  
*Nogsoak*, ou le Grand-Cap. C'est là  
que finissent le Waigat, les Colonies  
Danoises, & les lumières des Naviga-  
teurs sur le Nord du Groenland.  
C'est de-là qu'on entre dans la Baye  
de Baffin, qui s'étend depuis le soix-  
ante-douzième jusqu'au soixante-



dix-huitième degré du Pole Arctique. Guillaume Baffin, qui la découvrit en 1716 par le Détroit de Davis, n'y trouva point d'habitans au 74.<sup>me</sup> degré, mais seulement la place & les traces de quelques tentes, d'où il conjectura qu'il y venoit des pêcheurs à certains tems de l'année. Malgré les prétentions des Groënlandois de Disko, qui veulent que le Groënland soit habité jusqu'au de-là du 78.<sup>me</sup> degré, on ne sçavroit vivre dans ces climats du Nord si reculés. Ce n'est pas qu'il ne s'y trouve des oiseaux de mer, des ours blancs, des veaux marins, & même des baleines. Mais les nuits d'hiver y sont de toute la journée; le pays n'est que de glace & de rocher; les hommes y manqueroient de bois & de fer; ils n'y trouveroient pas même du foin pour mettre dans leurs souliers, & ne pourroient trafiquer que pour de l'herbe ou de la paille; ni bâtir leurs maisons que d'argille, au lieu de pierre; que de cornes, ou d'arêtes de poissons au lieu de bois.

Ce n'est jusqu'ici que le tableau Géographique du Groënland: mais avant d'entrer dans ses terres & de parcourir les mers qui l'entourent,

on doit aux Voyageurs un détail précis & circonstancié de ses ports, & comme un Itinéraire qui les guide dans une contrée, trop peu fréquentée pour être assez connue. Reprenons en peu de mots cette description.

*Lieux habités par les Groënlandois.*

Depuis le Cap *Farewel* jusqu'à *Frideric-Shaap*, il y a 100 lieues qu'on peut faire en cinq jours.

1°. Ce Cap est comme flanqué de deux Isles; l'une est *Sermesok*, ou l'Isle de glace, & l'autre *Nennortalik*, ou l'Isle aux Ours, environnées elles-mêmes de grandes & petites Isles; elles sont séparées de la Terre-ferme par un détroit ou courant rapide, au travers duquel on passe, dit-on, de l'Ouest à l'Est du Groënland.

Sources  
d'eau chau-  
de.

2°. *Onartok*, Isle charmante, d'une belle verdure, & d'un havre commode pour la pêche des harengs. Elle tire son nom d'une fontaine bouillante, & si chaude même en hyver, qu'une pièce de glace qu'on y jette est aussitôt fondue.

Pierres  
tranchantes.

3°. *Ikkerfoak*, ou grande Baye. Aux environs on trouve, dans la

Baye d'*Igalik* ou des *Eaux chaudes*, des pierres transparentes, angulaires, & si dures qu'elles coupent le verre comme fait le diamant. Ensuite vient *Tunnuliarbik*, ou la Baye aux Angles, assez bon Havre; puis *Kangek* & *Aglutok*. Ce sont les plus beaux lieux qu'il y ait dans tout le Groënland, les plus anciennement habités, & les mieux fréquentés de nos jours.

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

4°. *Kikkertarsoak*, ou la grande Isle. Elle offre un port où les Allemands faisoient jadis un grand commerce. Cependant en 1742 un de leurs vaisseaux à l'ancre y fut brisé par les glaces qu'une tempête y poussa du Midi, mais l'équipage se sauva.

5°. *Kudnarme*, bonne habitation sur la Terre-ferme, près de quelques Isles. Un peu plus haut s'avance un Isthme assez long, mais étroit. Les Groënlandois l'appellent *Ittiblik*, ils s'y retirent quand la mer est grosse.

6°. *Sermeliarsok* ou la Baye de Glace, bonne pêcherie de harengs & de veaux marins. Cette Baye, que les Géographes placent au 61<sup>me</sup> degré 20 minutes, entroit probablement dans le Détroit de Forbisher; mais les glaces lui en ferment aujourd'hui la communication.

Tous ces lieux sont peuplés ou habités par les Groënlandois , & peu connus ou peu fréquentés des Européens. Nous allons parler maintenant des Colonies Danoises, qui se sont établies sur le reste de la côte , depuis le 62<sup>e</sup>.<sup>ne</sup> degré jusqu'au 72<sup>e</sup>.<sup>me</sup>.

*Colonies Danoises.*

Première  
Colonie.

La première Colonie qu'on rencontre en arrivant de l'Europe au Groënland, est celle de *Frideric' Shaap*, fondée en 1742. C'étoit une très-bonne place de commerce , à un mille & demi de la mer. On y trafique en huile de baleine , en peaux de renard & de veaux marins. Cette Colonie a perdu & souffert beaucoup par les glaces , dans les commencemens ; au point que les vaisseaux qui venoient lui apporter des provisions , étoient obligés d'aller les décharger au port de *Godhaab* ou *Bonne - Espérance* , d'où on les transportoit sur des bateaux , l'espace de soixante lieues.

A douze lieues de la Colonie est *Eisblink* , dont on a donné une description suffisante.

A 32 lieues de-là , s'ouvre dans les terres un chemin couvert de glace ,

qu'on appelle le *Passage de l'Ours*, & par où la mer passoit autrefois, dit-on, d'une côte à l'autre du Groënland; en ce cas ce seroit un Détroit parallele à celui de Forbisher.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

A 36 lieues de *Frideric' Shaap*, est une étroite Baye de 10 lieues de long. On l'appelle *Fisher - Fiord*, ou la *Baye - aux-Poissons*, tant il y en a de différente espèce. A l'embouchure de cette Baye, sont deux Isles de neuf lieues de tour; à l'extrémité de l'une de ces Isles, au Midi, est un assez beau lieu, verd & fécond, qu'on appelle *Fischer' Lodge* ou la pêcherie. C'est un comptoir fondé en 1754, par la Compagnie Danoise du Groënland, pour le service & l'utilité des Colonies. Dans la même Isle, à trois mille du Comptoir est une Mission des Freres Moraves, fondée en 1758, sous le nom de *Lichtenfels*.

A quatre lieues de *Fisher' Lodge* est *Innuksuk*, habitation des Groënlandois. C'est à peu près jusqu'où s'étend le commerce de la Colonie de *Frideric' Shaap*, commerce fait par un seul vaisseau.

La seconde Colonie des Danois est *Klingarne*, ou les Isles de *Kellingeit*, à cinquante lieues environ de la pre-

Seconde  
Colonie,

mière Colonie. C'est un endroit excellent pour la chasse ou la pêche des veaux marins qu'on prend très-facilement entre les Isles où ils se trouvent comme enfermés.

Environ à huit lieues plus loin est *Buxe - Bay*, où les Allemands ont un port, ouvert aux batteaux des Groënlandois errans, qui viennent s'y cantonner durant l'hyver.

A six lieues plus haut se trouve *Kariak*, remarquable par une riviere dans le continent.

A deux lieues plus loin la grande Baye d'*Amaralik* ou de *Bals-Revier*. La mer y donne du poisson, & la terre des Rennes; le sol y est parsemé de gazon, de buissons; on y trouve de la pierre de taille, qu'on prend même pour du marbre bâtard, avec des veines de grenat.

Au-dessous de la triple montagne de *Hiorte-Tag* ou de *Stag-Shorn*, on trouve à six lieues de la Baye d'*Amaralik*, celle de *Kobe*, où se prend du faumon nain, qui s'enfonce çà & là dans de petits étangs.

Troisième  
Colonie.

La troisième Colonie est celle de *God'Shaab*, située au 64<sup>ème</sup>. degré 14', à l'extrémité de la Baye de *Bals-Revier*. Parmi les cent Isles que ren-

ferme cette Baye , les plus considérables que les nationaux appellent *Kittiksut* , ont au Nord l'Isle de *Kan-gek* , ou de l'Espérance , qui confine au *Westerland* , séparé du continent par un petit Détroit , où les Groënlandois font une très-bonne pêche en automne. Au Midi passe un autre courant , qu'on appelle le passage du Sud , & qui sépare les Isles de *Kittiksut* d'une multitude de grandes Isles , entre lesquelles est le Détroit de Hambourg. Au Nord-Est , elles ont un troisième passage , qui conduit dans les terres à une peninsule , où se trouve un Havre commode pour les vaisseaux qui font la pêche de la baleine. A une demi-lieue sur la côte , à l'Ouest , est la Maison ou Communauté des Freres Moraves du Groënland , qu'on appelle *New-Her-nhutt* , & à une pareille distance au Nord , la Colonie de *Bonne-Espérance*. Elle consiste en une maison , où logent le Facteur & le Missionnaire , avec leurs gens ; puis une Eglise , un magasin , une forge , & une brasserie.

A deux lieues au-dessus s'éleve l'Isle de *Saalberg* , ou la montagne de la Selle , tirant son nom de sa cime , qui

24 HISTOIRE GÉNÉRALE

ressemble à une selle de cheval. On la voit de 40 lieues de loin. Les oiseaux s'y retirent dans les nuits de l'hyver. Tout auprès on trouve l'Isle aux Ours, & l'Isle *Aupillartok*, qui ont environ huit lieues de long, & sont entre deux Bayes.

L'une de ces Bayes tire au Sud-Est, vers *Pissikfarbik*, où la pêche est bonne; elle est terminée par une autre plus petite qui s'avance dans les terres.

L'autre Baye est au Nord. Elle a à l'Ouest *Kanneisut*, pays plat & désert, coupé de rochers. On y trouve pourtant une pêcherie de saumon, avec un lac d'eau douce, long de huit lieues, mais très-peu poissonneux. Cette Baye du Nord se divise en deux branches; l'une s'appelle *Ujaraksoak*, dont les bords fournissent une pierre blanche & douce comme de la craise; & l'autre branche est couverte de glaces.

Telle est à peu près la Colonie de *Bonne - Espérance*, qui fut d'abord placée à l'Isle de *Kangek* en 1721, puis transportée dans le continent en 1728. Tout ce quartier étoit sans comparaison le meilleur de la côte occidentale, & contenoit quelques milliers



milliers de Groënlandois. Mais depuis que la petite vérole l'eût dépeuplé en 1733, il ne s'est pas rétabli pour le nombre des habitans. Un Facteur qui s'est attaché à faire un dénombrement exact de la population de ces côtes, n'a trouvé dans l'espace de 40 lieues, que 957 Groënlandois domiciliés. Encore est-ce un canton des plus peuplés, car si vous en exceptez la côte du Sud & la Baye de Disko, vous pourrez voyager l'espace de 20 lieues sur ces côtes, sans trouver une seule ame. En supposant donc qu'il y ait 400 lieues de pays habité, & 1000 ames par 40 lieues, eu égard au Sud & au Nord de la côte, qui sont assez peuplés, le total de la population devoit monter à dix mille ames. Cependant le Facteur dont nous avons parlé, n'en compte que sept mille. Il assure qu'en 1730 le Groënland pouvoit avoir 30000 habitans Indigènes, & qu'en 1746, il n'en trouva que 20000. Depuis cette époque ce nombre a diminué encore des deux tiers,

---

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

La quatrième Colonie est à *Zukker-rop*, située au 65<sup>em</sup>. degré 48', & fondée en 1755, à 56 lieues de celle de Bonne-Espérance. Son nom dérive de trois montagnes qui ont la for-

Quatrième  
Colonie.

me conique d'un pain de sucre, & qui servent de signal aux Navigateurs, pour entrer dans son Havre. C'est un des meilleurs & des plus sûrs qu'il y ait dans tout le pays, à une demi-lieue de la haute mer, entre deux petites Isles qui le couvrent. Outre le poisson & les oiseaux que cette côte fournit en abondance, on y voit de tems en tems des baleines ; mais les Groënlandois en prennent rarement, & les Européens jamais, faute de bateaux propres à cette pêche.

Au-dessus de *Zukkertop*, on passe deux Bayes, dont l'une longue de 35 lieues, est bordée de verdure ; puis à 20 lieues plus loin, on trouve une grande Isle au milieu d'une foule de petites. Elle est remarquable par de grosses baleines, & la quantité de faumons qu'on y pêche. La terre y contient une sorte d'argille blanche, qui brille comme l'argent, & ne brûle point dans le feu. Parmi les rochers qu'on y voit, il en est un fort grand avec une vallée profonde, où la marée amène dans les beaux jours d'été, quantité de veaux marins, qui se trouvant à sec dans le reflux, sont pris comme dans un filet par les Groënlandois, qui les tuent. A 40 lieues

de *Zukkertop*, est la Baye d'*Amarlok*, auprès de laquelle on prend tous les ans quelques baleines.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.  
Cinquième  
Colonie.

La cinquième Colonie est celle d'*Holsteinburg*, fondée en 1759, l'une des plus commodes pour le commerce & le séjour.

La sixième est celle de *Sud-Bay*, au 67<sup>me</sup>. degré 30'. Elle avoit été formée en 1756; mais depuis l'établissement de celle d'*Holsteinburg*, on n'y tient plus qu'un homme pour tirer l'huile de baleine des Groënlandois qui sont au voisinage.

Sixième.

La septième Colonie s'appelle *Egedes minde*, du nom du Capitaine *Egede*, qui l'établit en 1759, & voulut perpétuer ainsi la mémoire de son pere, ce sage & zélé Missionnaire à qui le Dannemark est redevable de ses établissemens dans le Groënland, & l'Europe des plus justes notions que nous ayons de ce pays éloigné. La pêche de la Baleine avoit très-bien réussi d'abord dans les trois dernières Colonies; mais les Groënlandois les fréquentent peu depuis quelque tems, quoique le pays soit excellent pour la pêche & la chasse: leur raison est qu'à *Egedes minde*, les glaces ferment le Port durant tout l'hiver jus-

Septième.

qu'au mois de Mai, & qu'alors la saison de pêcher la Baleine est passée. Aussi délibere-t-on si l'on ne transportera pas cette colonie aux Isles de Dunk.

Huitieme. La huitieme est à *Christians-hope*, établie en 1734, au 69<sup>e</sup> degré & demi, ou selon d'autres, au 68<sup>e</sup> 34'.

Neuvieme. La neuvieme Colonie est à *Claus-haven*, qui est plutôt un comptoir. A quatre lieues plus avant dans le Nord, est *Ice-bay*, ou la *Baye de glace*, où fut jadis un Port ouvert, qui maintenant est fermé par les glaces : car il en sort chaque année des montagnes entieres.

Dixieme. La dixieme est celle de *Jacob's haven*, ou le Port de Jacob, pratiqué en 1741. Le Commerce des trois précédentes n'occupe qu'un seul vaisseau, dont la charge est de 400 muids d'huile de Baleine, chacun de 80 gallons.

Onzieme. La onzieme Colonie, est entre le 69<sup>e</sup> & le 70<sup>e</sup> degré, à *Rittenbenk*, fondée en 1755.

Douzieme. Enfin la douzieme est à *Noogsoak*, à l'extrémité du Waigat. Elle fut érigée en 1758.

## CHAPITRE II.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.*De la Mer & des Glaces.*

**L**A nature a semé par tout l'univers des objets dignes de notre contemplation , & lorsqu'elle cesse de nous prodiguer ses bienfaits , elle attire encore nos hommages même par l'effroi qu'elle nous inspire. Mais parmi les horreurs dont elle s'environne quelquefois , & qui doivent entrer dans le dépôt de ses trésors , pour composer le système d'où résulte le bien universel ; rien ne mérite plus l'attention d'un Etre intelligent & curieux que ces masses énormes de glace dont elle a revêtu les Pôles du Globe , & fortifié , pour ainsi dire , les pivots de la terre.

Il faut que le Groënland soit comme pétrifié de glaces , à voir la prodigieuse quantité qu'il en flotte au loin sur toute la face des mers dont ce pays est entouré. C'est un spectacle qui n'est pas sans quelque plaisir , que ces montagnes de glace qui représentent à l'imagination tout ce que l'œil a vu sur la terre , & où la nature semble se

Formes & couleurs singulieres des glaces flottantes.

divertir à reproduire les ouvrages de l'art. Tantôt c'est une Eglise avec un clocher qu'on se figure voir dans le lointain ; tantôt un Château avec ses tours & ses créneaux : quelquefois c'est un vaisseau qu'on croit fendre la Mer à pleines voiles , & souvent il arrive qu'un Pilote trompé par l'éloignement & la ressemblance , s'écarte de sa route & redouble la manœuvre pour aborder ce navire imaginaire ; d'autres fois ce sont de grandes Isles couvertes de plaines , de vallons & sur-tout de montagnes dont la tête s'élève à six cents pieds au - dessus des eaux. Un Missionnaire , homme d'ailleurs peu crédule & digne de foi , rapporte qu'à la Baye de Disko , dans un fond de trois cents brasses d'eau , l'on a vu de grandes montagnes de glaces subsister des années entières , au point qu'il y en avoit une qu'on appelloit la *ville d'Amsterdam* , & une autre la *ville de Harlem* , & que les Voyageurs alloient radoubber leurs vaisseaux , & décharger leurs marchandises sur ces Villes flottantes.

Cette glace est pour l'ordinaire très-dure , claire & transparente comme du verre , d'un verd pâle , ou d'un bleu céleste ; mais quand on la fait fondre

& regeler, elle devient blanche. On en voit qui tire sur le gris & même sur le noir ; mêlée & incrustée de terre, de pierres & de brossailles, que la pluye y a fait entrer & qui sont incorporées avec la glace, comme le ciment dans une muraille.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Ces blocs & ces masses grandes ou petites, se rencontrent sans nombre dans les bayes du Détroit de Davis, sur-tout au Printems, après une violente tempête qui les a détachées des terres voisines, & jettées par pieces dans le Détroit où elles se pressent vingt & trente à la fois, se heurtent, se brisent, s'écartent, se rejoignent & s'entassent l'une sur l'autre, par l'embarras de passer dans un chemin qu'elles se ferment à l'envi.

Quelques-unes s'attachent & séjourner sur les côtes plattes, jusqu'à ce que le Soleil les ait insensiblement fondues, ou que le flux, les tempêtes & les courans les aient enlevées des bords de la côte pour les entraîner à la Mer.

Il y a des glaces qui s'épaississent entre les rochers jusqu'à les surpasser de leur propre cime. Elles sont bleues, percées de fentes & de cavités, sillonnées par les torrens de pluye, &

couvertes de neiges qui dans une continuation alternative de fontes & de gelées, s'élèvent d'année en année à une hauteur prodigieuse. Elles sont d'une nature plus solide que les glaces flottantes, & ne sont pas moins curieuses par leurs décorations. On y voit comme des arbres avec leurs branches & des flocons de neige à la place des feuilles : ici ce sont des colonnades & des arcs de triomphe ; là des portiques & des façades avec des fenêtres ; & les rayons de lumière azurée qui sortent du fond de ces miroirs naturels, réfléchissent au dehors comme des images de gloire céleste.

Montagnes  
de glace  
comment el-  
les se for-  
ment.

Il est difficile d'expliquer comment se forment & d'où viennent ces énormes montagnes de glace qu'on voit flotter sur une immense étendue de mer. Les uns disent qu'elles naissent de la Mer elle-même qui se gele jusqu'au fond dans les bayes, d'où elles sont détachées par les fontes de neige qui débordent au printems, puis grossies par les brouillards & les pluies qui se congèlent, enfin emportées par les vents dans le grand Océan. Mais outre que la Mer se glace rarement à plus de six pieds de profondeur, & qu'on ne la trouve jamais prise jusqu'au



fond dans les bayes les plus petites & les plus calmes, on observe que ces pieces de glace ne sont point salées ; mais douces commel'eau des rivieres, il est donc à présumer qu'elles sortent, pour la plûpart, des fleuves & des ruisseaux, ou des montagnes & des rochers qui les forment dans leurs profondes cavernes.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Ces montagnes sont si hautes que la neige, sur-tout quand elle vient du nord, ne sçauroit y fondre le jour & doit se glacer la nuit. Elles ont des cavités où le Soleil ne darde jamais un de ses rayons ; il y a sur la pente de ces montagnes de petits tertres, où la neige & la pluye se tournent en glace. Lorsque les monceaux de neige viennent à s'affaisser sous leur propre poids, & qu'entraînés par la pluye, ils roulent sur le sommet de ces écueils qui sortent & s'avancent des flancs d'une montagne, alors s'ils rencontrent une espece de plaine ou de platte-forme élevée où les glaces se soient comme enracinées, la neige s'y gele & grossit de toute sa masse durcie l'ouvrage des hyvers. Il s'y forme à la longue une épaisseur de glace où les nuits ajoutent beaucoup plus de volume & de poids que les beaux jours n'en peu-

vent diminuer. Ces masses énormes qui sont comme accrochées ou suspendues aux rochers, fondent bien moins à leur sommet qu'au pied ou dans les voûtes & les creux que le dégel y forme insensiblement. Quand les fondemens & la base en sont ainsi minés par la chaleur même de la terre qui respire au printems, la glace alors croulant sous son fardeau, se brise, se détache, & roule de roc en roc avec un fracas épouvantable; & lorsqu'elle pend sur des précipices, & qu'elle tombe dans une baie où elle se rompt en grosses pièces, on entend comme un bruit de tonnerre, & l'on éprouve sur la Mer une agitation si forte, que les petits bateaux qui se trouvent par hasard au voisinage le long des côtes, en sont quelquefois submergés avec les Groënlandois qui venoient y pêcher.

Les crevasses qu'on découvre dans ces montagnes de glace, viennent de ce que l'eau de neige dégelée au-dessous, se gelant de nouveau pendant la nuit, enferme dans son sein une grande quantité d'air. Cet air emprisonné cherche à se délivrer par sa propre élasticité, & à briser ou du moins à étendre les limites de son enceinte;

& comme l'air & l'eau qui sont glacés par la gelée dans une bouteille, en se raréfiant font éclater en pieces le vase où ils étoient contenus, de même on voit fendre & briser avec fracas ces montagnes de glace où l'air avoit été surpris & comme investi par le froid. Cette éruption de l'air est même accompagnée d'un bruit très-éfrayant, & d'une secousse si violente que les personnes qui se trouvent auprès sont obligées de s'asseoir par terre de peur d'être renversées ; en même tems, la terre, le bois, les pierres, les hommes ou les bêtes que les vents ou quelque accident avoient enveloppés dans ces masses de neige glacée, en sont comme vomis par ces volcans de glace ; s'il est permis de donner le même nom à des effets semblables de causes aussi différentes que le sont le froid & le feu.

Ce sont au reste des phénomènes que la nature a rendus très-fréquens dans les montagnes de la Suisse. Que si les Alpes, & même les Cordillères placées sous la ligne Equinoxiale, sont toujours couvertes de neige & de glace ; faut-il s'étonner d'en voir des montagnes éternelles sur les mers & les terres du Groënland à dix ou

---

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

quinze degrés du Pôle ? Cependant il ne faut pas croire que le froid augmente toujours en raison directe de la distance de l'Equateur ; car non-seulement les Groënlandois vivent au 75<sup>e</sup> degré de latitude , & les Européens au 71<sup>e</sup> ; mais il y a bien des jours d'Été où il ne tombe que de la pluye sur les plus hautes montagnes du Groënland , & où la neige s'y fond en tombant. A la vérité ces montagnes n'ont pas 3200 brasses de hauteur , comme celles du Pérou , ni 2750 comme le mont Godard ; mais tout au plus 1000 ; or l'on sçait qu'à l'égard des montagnes le triple d'élévation équivaut pour le froid, à plus de deux mille lieues d'éloignement de l'Equateur.

Il est certain que les montagnes de glace qui nagent sur les Mers du Nord, y rendent la navigation difficile & périlleuse , mais beaucoup moins qu'on ne l'imagine. Comme on les voit de loin , & qu'elles flottent à de grandes distances les unes des autres ; on les évite sans peine , à moins qu'un brouillard épais ne les dérobe à la vûe , & qu'une tempête violente ou même la force des courans dans un tems calme , ne pousse & ne brise les vaisseaux contre ces écueils mouvans. Cepen-

dant il est rare qu'il périclisse quelque navire par ces accidens , même dans la Baye d'Hudson ; d'autant plus qu'on a toujours soin sur les vaisseaux , de commettre un ou deux hommes pour veiller à ce danger jour & nuit. Les plaines de glace sont beaucoup plus à craindre que les montagnes ; les côtes du Détroit de Davis sont presque toujours couvertes de plaines glacées & flottantes , de sorte que les Navigateurs sont obligés de les esquiver , ou de tourner tout autour , jusqu'à ce qu'ils trouvent un passage ouvert par les vents ou les courans : encore est-il bien hasardeux de s'y engager , parce qu'un vent ou un courant tout contraire , ou la marée ou la tempête venant à rapprocher ces glaces , elles peuvent croiser un vaisseau dans sa route , l'investir & le mettre en pieces.

Ces glaces flottantes , comme des radeaux , occupent quelquefois un espace de 200 lieues de longueur sur 60 ou 80 de largeur ; & quand les vents ou les courans ne les séparent pas , elles se suivent de si près , qu'un homme pourroit sauter d'une piece à l'autre , & même voir distinctement les jointures où elles se sont réunies. L'épaisseur n'en est pas toujours égale ,

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Plaines de  
glaces flot-  
tantes.

mais elles ont communément 9 à 12 pieds. Elles sont salées, parce qu'elles ont été formées de la congélation de la Mer : ce n'est pas qu'il ne s'en mêle aussi que l'eau douce a fournies ; mais on les discerne aisément à leur transparence. Il y en a de cette espèce qui s'épaississent depuis quatre brasses jusqu'à dix, en se formant de plusieurs plans de glace attachés & collés l'un sur l'autre par la gelée. Ces masses s'élèvent au dessus de la Mer & contiennent quelquefois une grande quantité d'eau douce, comme le bassin d'un étang. On en voit aussi qui sont surmontées de grandes ou petites montagnes de glace, mais celles-ci se séparent de la plaine flottante parce qu'elles donnent plus de prise au vent & au courant. Ces campagnes vitrifiées par le froid, représentent de loin une perspective très-riche & fort variée. A mesure qu'on approche de ces glaces, l'air devient plus froid ; elles s'annoncent aussi par un brouillard épais & bas qui les accompagne & les dérobe aux yeux. Cependant quelques Navigateurs ont observé dans le Détroit de Davis que cette sorte de brouillard se dissipe à proportion qu'on est plus voisin des glaces ; de même qu'en

avançant plus au Nord on rencontre moins de glace & un air plus chaud.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

C'est sur-tout par les relations de ceux qui vont faire la pêche de la Baleine au Spitzberg, que nous pouvons connoître ces glaces flottantes, leurs causes, leurs effets, & ce qu'il y a de plus curieux & de plus important à sçavoir sur ce prodige effrayant des climats & des saisons.

La Mer commence à charier des glaces au Spitzberg, dans les mois d'Avril & de Mai. Elles viennent au Détroit de Davis en très-grande quantité, partie de la nouvelle Zemble, & la plûpart le long de la côte orientale du Groënland, portées de l'Est à l'Ouest, suivant le mouvement le plus général de la Mer. Elles flottent en grandes pieces, & semblent des campagnes ou des Isles couvertes d'une neige épaisse. Quand la glace se détache dans tous les autres endroits, elle tient encore fortement au Spitzberg; d'où l'on a conclu qu'il doit y avoir de la terre ferme à l'extrémité du Pôle, puisque la glace y est prise. Avant d'appercevoir ces glaces fixes, on les reconnoît à la blancheur de l'atmosphère qui les couvre. Elles ne sont pas d'un clair transparent & poli, comme celles d'eau douce, mais

elles ressemblent à du sucre; d'ailleurs spongieuses, parce qu'elles fondent par-dessous, & par là plus approchantes de la couleur verte du vitriol. Quand les pêcheurs de la Baleine ne veulent pas se hasarder au milieu de ces glaces dispersées, ils ancrent leurs vaisseaux à la glace fixe, ou même à quelque champ de glace flottante; mais c'est toujours une situation dangereuse: car si la furie des vagues enflées par la tempête, vient à briser ces glaces en morceaux, outre la commotion subite & violente qui en résulte sur la mer, il s'y forme un mouvement de tourbillon qui roule tous ces débris au centre, & si le vaisseau se trouve au milieu de ce tourbillon, il est perdu: aussi se garde-t-on plus soigneusement de ces glaces brisées que des autres, parce qu'emporées plus rapidement par le courant, elles assaillent un navire de tous les côtés, & le mettent en mille pièces, quoique la construction de cette espèce de vaisseaux soit d'une plus forte résistance. Quand il leur arrive d'être ainsi brisés, l'équipage se sauve sur la glace ou dans la chaloupe, jusqu'à ce qu'un autre vaisseau vienne le recueillir sur son bord. Cependant il faut que



les vaisseaux suivent les Baleines à travers les glaces , où elles se retirent quand elles se sentent saisies par un harpon : mais les Pêcheurs ont alors la précaution d'attacher une piece de glace à la poupe du vaisseau pour retarder la rapidité de sa course , & ne pas risquer qu'il soit emporté par la force des vents ou des flots contre ces Isles de glace ; ou bien ils en écartent les plus grosses pieces avec de longues perches armées de fer , ou même ils défendent les flancs de leur navire en y suspendant des Baleines mortes , du moins la queue ou les nageoires de cet énorme poisson.

M. Crantz cherchant l'origine & la source de ces glaces , qui semblent boucher le passage du Détroit de Davis , dit qu'elles ne peuvent se former dans ce Canal , tant à cause de l'agitation du flux & du reflux , que de la rapidité du courant , augmentée par la force des vents. Le peu de glace qu'il peut y avoir entre les Isles & dans les Golfes qui sont à l'abri du vent , ou même dans la Baye de Disko , disparaît bientôt , emportée par les courans à la côte de l'Amérique. C'est de la côte orientale du Groënland que viennent les glaces qui couvrent ses bords

HISTOIRE  
DU GROEK-  
LAND.

Recherches  
& conjectures , sur la  
cause & le  
lieu de la formation de  
ces glaces.

à l'Occident. Il paroît donc qu'elles ne peuvent sortir que de la Mer Glaciale, qui s'étendant de la Tartarie jusqu'au Pôle, a bien assez de longueur & de largeur, pour fournir tant de glace. Mais, dit M. Crantz d'après M. de Buffon, si sous le Pôle ce n'étoit qu'une mer, elle ne s'y geleroit pas, soit à cause du mouvement continuel des vagues agitées par l'oscillation de la marée & par l'inconstance des vents, soit parce que le froid n'y est pas aussi excéssif que le fait présumer la latitude du climat. S'il y a des terres sous le Pôle, la glace n'y prendroit pas pour cela, de façon à couvrir toute l'étendue de la Mer Glaciale. Il faut donc supposer que celle-ci reçoit tout ce qu'elle en donne, des fleuves de la grande Tartarie, des côtes de la nouvelle Zemble & du Spitzberg, & de la côte orientale du Groënland, d'où toutes ces glaces sont portées par un grand courant uniforme & régulier, le long de l'Islande, autour du Cap des Etats, ou à travers le Détroit de Forbisher vers celui de Davis au 65<sup>e</sup> degré de latitude, où le même courant de l'Est à l'Ouest les rejette des côtes du Groënland vers celles de l'Amérique.

Les petits Golphes que les montagnes mettent à l'abri des vents , se gèlent tous les hyvers , & se couvrent de pièces de glace ; qui sont les unes d'eau salée , & les autres d'eau douce. Mais les vents impétueux du printemps les brisent & les poussent à la mer. On voit de ces glaces s'étendre l'espace de plusieurs lieues sur le bras gauche de Bals-River , au Nord de cette Baye. C'est une chose que j'ai examinée avec attention , dit M. Crantz , dans un voyage que je fis à Pissikfarbik. J'allai six lieues plus avant dans la Baye , & je la trouvai encore couverte de glace le premier de Juin , mais pourtant libre & navigable près de la terre. Je descendis & fis une lieue à pied dans un vallon , pour voir quelques ruines des anciens Norvégiens , sur les bords d'un grand lac d'eau douce : mais ce ne sont plus qu'un grand amas de pierres , couchées sous les herbes. La vallée me parut large d'une lieue & longue de deux. Elle est traversée d'un petit ruisseau qui s'égare , s'arrête , & forme dans sa route divers petits étangs. Les montagnes voisines ne sont pas aussi roides que celles qui s'élèvent en pleine mer ; elles offrent à l'œil une assez

riante perspective de verdure. Le Soleil qui me brûloit entre ces côteaux, m'obligea bientôt d'en descendre. Tandis que mes Matelots Groënlandois étoient occupés à la pêche du saumon, je gagnai seul une petite montagne, d'où j'aperçus au Nord la baie couverte de glace vers son embouchure. J'eus la curiosité de traverser un marais d'une demi-lieue de largeur, tapissé d'un gazon, où les Groënlandois passent quand ils vont avec leurs canots sur la tête ou sous le bras, prendre des veaux marins aux bords de la baie. Mais comme je ne pouvois pas bien voir les glaces dans toute leur étendue, j'avançai plus loin par ce même chemin, sur une langue de terre élevée. Là je découvris un champ de glace qui s'étendoit à la longueur de douze lieues, sur une de largeur. Un peu plus loin, on la voit occuper jusqu'à vingt lieues dans ces deux dimensions. Mais je ne pûs discerner la mer d'aucun côté; quoiqu'un certain brouillard dont elle se couvre, me fît juger à peu près où devoit être l'embouchure de la baie. Il ne me fut pas permis d'aller plus loin; il étoit dix heures du soir, & le Soleil se couchoit. Du côté de l'Est, ou des

terres , je vis une plaine de glaces brisées , flotter l'espace d'une lieue en long , sur une demi-lieue de large. Elles s'élevoient ensuite , autant que je pus le discerner , jusqu'à la hauteur d'une tour assez grande , & présentoient d'une montagne à l'autre , comme une rue de maisons , avec des toits en talus terminés en pointe. Je m'imaginai que c'étoit là la fin de la baie ; car au-delà , je vis la glace s'élever en amphithéâtre entre les montagnes , l'espace de six lieues , semblable aux cascades d'un torrent écumeux , qui se précipite de roche en roche. Une montagne assez peu élevée , & qui n'avoit pas beaucoup de neige , terminoit à l'Orient cette longue perspective de glace , qui s'étendoit fort loin à droite & à gauche.

---

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

En général les glaces suivent la direction des courants ou des vents. Si le vent est à l'Ouest , il pousse les glaces dans les bayes de concert avec le flux des marées. S'il tourne à l'Est ou au Nord , il les chasse & les reporte à la mer avec le reflux. De là elles suivent les courans au Nord , d'où elles se détournent au Sud des terres septentrionales de l'Amérique , jusqu'à ce qu'elles y soient fondues par le So-

leil. Ainsi la côte occidentale du Groënland , est alternativement couverte ou délivrée des glaces , selon l'influence & la direction des marées , des vents , ou des courans. Quand elles sont à une certaine hauteur , si c'est alors le vent d'Ouest qui domine , les Groënlandois ne peuvent se mettre en mer , sans courir de grands risques. Mais ce concours de difficultés arrive rarement , & ne dure gueres plus de quinze jours.

La Providence a d'ailleurs dédommagé les habitans du Groënland , des peines de la mer , par des avantages que cet élément leur rapporte. Si la Nature leur refuse des forêts & des arbres , elle ordonne à l'océan de jeter sur leurs côtes une grande quantité de bois , que les glaces des montagnes ont enfermé dans leur sein , ou du moins entraîné dans leur chute. Sans cela les Européens ne sçauroient comment se chauffer en ce pays-là , & les Groënlandois manqueroient de matériaux pour construire leurs maisons , leurs tentes & leurs battcaux , & surtout pour emmancher ces flèches ou ces harpons , qui leur procurent la subsistance , les vêtemens , le chauffage & la lumière par la pêche & la chasse. Parmi ces provisions de bois

que leur apportent les courans, on voit de grands arbres déracinés qui roulant des années entières sur les flots & les glaces, ont perdu leurs branches & leur écorce, & se trouvent rongés par le tems & les vers. Ce sont ordinairement des saules, des aulnes, du bouleau, qui viennent des bayes du Sud, ou des trembles que la mer charrie de plus loin : mais la plus grande partie consiste en pins & en sapins : cette dernière espèce est un arbre dur & rougeâtre, traversé de veines très-sensibles ; il est d'une odeur plus agréable que le sapin ordinaire.

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

Ce bois vient de quelque pays fertile sans doute, mais froid & montagneux. Quel est-il ? on l'ignore : ce ne peut être la terre de Labrador, contrée de l'Amérique assez voisine du Groënlard ; parce que ces arbres viennent avec les glaces que les courans poussent en Amérique, loin de les en amener. On pourroit plutôt croire qu'ils seroient apportés du Canada par un courant qui les pousseroit au Spitzberg, & de-là sur le Groënlard ; mais ce devroit donc être des bois du Nord de l'Amérique, & sur-tout des chênes, qui sont très-communs dans le Canada : cependant on ne recueille

Conjectures  
sur l'endroit  
d'où vien-  
nent ces bois  
flottans.

dans ces débris, en fait de chênes ; que quelques planches de vaisseau. Ellis, qui a trouvé de ce bois flottant dans la baie d'Hudson, dit qu'il y a des gens qui le croient tiré de la Norvège : mais, ajoute-t-il, les vents du Nord-Est, qui sont très-violents dans ces contrées, repousseroient ces débris, comme les courans qui portent du Sud au Détroit de Davis & à la baie d'Hudson, arrêteroient tout ce qui peut venir de l'Amérique aux côtes du Groënland. Ellis conclut donc, que les terres méridionales de ce pays même, fournissent la grande quantité de bois, dont la rive occidentale est toujours couverte par les glaces. Mais il établit son sentiment sur le rapport de M. Egede, qu'il a mal entendu. Car celui-ci dit qu'au Midi le Groënland produit des saules & des aulnes aussi gros que la cuisse ; mais les bois flottans sont des pins de la grosseur d'un mât de navire ; or l'on n'en trouve point dans le pays d'où les fait venir le Voyageur Ellis.

Ce bois encore un coup, est apporté par les courans, & ceux-ci viennent de l'Est. S'il y a quelque pays qui produise abondamment de cette sorte de bois flottans, c'est de-là sans doute  
 que



que la mer les tire en quantité ; & plus loin on en trouvera , plus il faut reculer la terre qui les donne. Or il croît de cette espèce d'arbres dans l'Islande plus que partout ailleurs. J'ai vu dans un ancien Journal Maritime d'un Navigateur Allemand , deux bayes au Sud - Est de l'Isle de Jean Mayen , sous le 75<sup>me</sup>. degré , dont les bords étoient tellement couverts de ce bois apporté par les glaces , qu'il y en avoit de quoi charger un vaisseau. Il faut donc l'aller chercher plus haut , soit au Pôle , ou vers l'Orient. Mais quand il y auroit des terres sous le Pôle , il est à présumer qu'elles ne produiroient guères que des arbrisseaux ou des buissons , comme le Groënland : ainsi ces grands arbres flottans ne pourront venir que de la Sibérie ou de la Tartarie Asiatique , où les bois sont arrachés des montagnes par les grosses pluies & les débordemens qui enlèvent des pièces de terre toutes couvertes d'arbres , les roulent dans les grandes rivières , & de-là dans la mer. Ensuite les glaces flottantes les entraînent avec le courant vers le Pôle , jusqu'au voisinage du Spitzberg , où les courans du Nord les repoussent entre l'Islande & le Groën-

---

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

land au Sud-Est, & par le Cap des Etats les jettent dans le Détroit de Davis. Mais comme c'est là, vers le 65<sup>me</sup> degré, que le courant commence à changer, les bois flottans cessent d'aller au Nord, & se détournent à l'Ouest de l'Amérique; aussi n'en trouve-t-on point à la baie de Disko, ni au-dessus. Cependant il vient des sapins au Kamschatka qui n'en produit point; & les habitans disent que ce sont les vents d'Est qui les leur amènent, sans doute de la contrée de l'Amérique opposée au Kamschatka. Dans ce cas on pourroit supposer que ces sapins poussés de l'Amérique par les grands courans, qui vont de l'Est à l'Ouest, suivant la direction naturelle de l'Océan, font le tour du Kamschatka, & passent devant la Léna, grand fleuve de la Tartarie, qui les pousse au Nord vers le Spitzberg & la côte Orientale du Groënland.

**Des marées.** Après les glaces & les bois, flottans sur la mer du Groënland, il n'y a rien de plus digne de l'attention des Observateurs, que le cours des marées. Le flux qui détermine la force & la direction des courans, change régulièrement au Groënland comme sur les

autres côtes de l'Océan, & suit le cours périodique des phases de la Lune. Du Sud au Nord, il va toujours en diminuant depuis la hauteur de trois brasses, & ne monte pas plus d'un pied au-dessus de la baye de Disko. Cependant en ce lieu-là même, il s'élève de plus de trois brasses aux grandes marées, c'est-à-dire aux nouvelles & pleines Lunes. Le vent augmente avec le flux, de façon qu'on prévoit l'un par l'autre : ainsi trois jours avant & après les grandes marées, surtout de l'Equinoxe, on doit s'attendre à des tempêtes, quoiqu'elles n'arrivent pas toujours.

L'aiguille aimantée varie dans la boussole de deux points & demi, c'est-à-dire environ de 28 degrés, tournant vers l'Ouest. A l'extrémité de la baye de Baffin, elle varie de cinq points ou 56 degrés; & c'est la variation la plus considérable qu'on ait encore observée.

Variation  
de la Bous-  
sole.

Les puits & les sources qui sont avancés dans les terres, montent & baissent avec les changemens des phases de la Lune & des périodes des marées. En hyver, dans le tems même où tout est couvert de glace & de neige, on voit sourdre & disparaître

avec le flux & le reflux des fontaines toutes nouvelles, dans des lieux où communément il n'y avoit point d'eau, & fort élevés au-dessus du niveau de la mer : car en général le Groënlard n'est pas aussi bien fourni d'eaux que les pays élevés des climats plus chauds, & la plupart des sources, qui d'ailleurs offrent une eau claire & même très-saine, sortent d'un terrain imbibé d'une neige fondue, qui se filtre dans ses veines. On trouve çà & là dans les vallons, de beaux étangs formés & entretenus par les glaces & les neiges qui distillent des montagnes. Il ne peut y avoir de grandes rivières en ce pays de frimats; car il est traversé de petits vallons serrés entre des montagnes escarpées, dont le sommet très-élevé se couvre de glaces, qui ne fondant presque point, fournissent peu de torrens. Les sources qui donnent de l'eau dans l'été, sont bientôt arrêtées par le froid des hyvers; ainsi les hommes & les animaux du Groënlard mourroient de soif, si la Providence n'y envoyoit pas en hyver des pluies fréquentes & des fontes de neige qui remplissent les étangs,

## CHAPITRE III.

*De l'air & des saisons.*

Q UOIQ'U'UN pays où la neige & la glace ont des retraites éternelles, ne puisse qu'éprouver un froid excessif, cependant il y est supportable même au cœur de l'hyver, dans les endroits où les habitans jouissent des rayons du Soleil, pendant une heure ou deux; malgré la rigueur de la gelée, qui glace les liqueurs les plus fortes, jusques dans les chambres chaudes. Mais dans les climats où cet astre bienfaisant ne s'élève point sur l'horison, les gens qui prennent du thé, voyent geler leur tasse sur la table où ils la posent. « La glace & » la gelée, ( dit M. Paul Egede, dans son Journal du 7 Janvier 1738 ) » ta- » pissent l'intérieur de la cheminée jus- » qu'à l'embouchure des poëles, sans » qu'elles puissent fondre au feu qu'on » y fait tout le jour. Le tuyau de la » cheminée est couvert d'une voûte de » glace, percée de petits trous, que » la fumée à creusés en s'évaporant. Les

Du froid;

» portes & les murailles sont plâtrées  
 » de neige ou incrustées de glace ;  
 » & ce qu'on aura peine à croire ,  
 » tout gele dans l'intérieur des mai-  
 » sons , le linge dans les tiroirs , le  
 » bois du lit : le duvet même des  
 » oreillers & des lits , se gele d'un  
 » pouce d'épaisseur. Il faut casser la  
 » viande quand on la tire des barils  
 » pour la manger , & même après  
 » qu'on l'a mise sur le feu dans de  
 » l'eau de neige , la surface doit  
 » bouillir assez longtems , avant que  
 » la pointe du couteau puisse péné-  
 » trer au - dedans de la pièce de  
 » viande ». Tels sont les effets du  
 froid à la baye de Disko ; mais en  
 général cette extrême rigueur fait bien-  
 tôt place au dégel , & le temps passe  
 de l'un à l'autre tous les quatre ou  
 cinq jours.

Le plus grand froid commence  
 dans le Groënland , comme partout  
 ailleurs , à la nouvelle année , & de-  
 vient si perçant aux mois de Février  
 & de Mars , que les pierres se fen-  
 dent en deux , & que la mer fume  
 comme un four , sur - tout dans les  
 bayes. Cependant le froid n'est pas  
 aussi sensible au milieu de ce brouil-  
 lard épais que sous un ciel sans nua-

ges. Car dès qu'on passe des terres à cette atmosphère de fumée qui couvre la surface & les bords des eaux, on sent un air plus doux & le froid moins vif, quoique les habits & les cheveux y soyent bientôt hérissés de bruine & de glaçons. Mais aussi cette fumée cause plutôt des engelures qu'un froid sec; & dès qu'elle passe de la mer dans une atmosphère plus froide, elle se change en une espèce de verglas que le vent disperse dans l'horizon & qui cause un froid si piquant, qu'on ne peut sortir au grand air sans risquer d'avoir les mains ou les pieds entièrement gelés. C'est dans cette saison qu'on voit l'eau glacer sur le feu avant de bouillir; c'est alors que l'hyver pave un chemin de glace sur la mer, entre les Isles voisines, & dans les bayes & les détroits; c'est alors que les Groënlandois meurent souvent de faim, ne pouvant aller dehors pour la chasse, ou pour la pêche ni pour se procurer la moindre nourriture; & quand ils sortiroient, où en trouveroient-ils?

Un hyver si rigoureux est toujours bien long; cependant ce Peuple compte son été depuis le commencement de Mai jusqu'à la fin de Septembre;

---

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

Été du  
Groënland.

car durant les cinq mois de cet intervalle , il campe dans des tentes. Mais la terre n'est bien amollie & détrem-pée par le dégel, qu'au mois de Juin; encore n'est-ce qu'à la surface , & il ne laisse pas de neiger jusqu'au solstice d'été. La neige reprend au mois d'Août, mais ne s'empare des campagnes qu'en Octobre. On dit pourtant qu'il tombe moins de pluie & de neige dans le Groënland qu'en Norvege. Rarement voit-on la neige sur les bords de la mer au-dessus d'un pied de profondeur, si ce n'est dans les endroits où le vent en fait des monceaux, & jamais elle n'y séjourne longtemps; quand elle ne fond pas au soleil, le même vent qui l'a entassée, la disperse en tourbillons d'une poudre si subtile, que les habitans n'osent se montrer hors de leur porte. Il y a des années de suite où la neige séjourne depuis l'équinoxe d'automne jusqu'au solstice d'été, accumulée en certains endroits creux ou bas, à la profondeur de plusieurs brasses, où elle gèle bientôt de façon qu'on y peut marcher en sûreté avec des raquettes, ou fouliers de neige, & alors on voit quelquefois pleuvoir bien des jours avant qu'elle dégèle & se fonde.



L'été du Groënland moins long qu'ailleurs, y est pourtant assez chaud pour qu'on soit obligé de se dégarnir quand on marche, sur-tout dans les bayes & les vallons, où les rayons du soleil se concentrent, sans que les vents de mer y pénètrent. L'eau qui reste dans les bassins & les creux des rochers après le flux, s'y coagule au soleil & s'y cristallise en un très-beau sel de la plus grande blancheur. Enfin la chaleur devient si vive sur cette même mer, où la glace a duré six mois, que dans certains jours serains de l'été, la poix & le goudron se fondent tout autour des vaisseaux; mais ces effets sont rares, soit parce qu'ordinairement les étés sont rafraîchis par des vents qui soufflent du côté des Isles de glace, au point que le soir on est forcé de reprendre ses doubles fourrures; soit à cause des brouillards frais qui régnerent sur la côte depuis Avril jusqu'au mois d'Août, & quelquefois si fort épais, qu'à peine peut-on voir les vaisseaux devant soi. Souvent le brouillard est si bas qu'on le confond avec l'eau même, d'où sa vapeur s'élève; mais alors la cîme des montagnes en est plus claire, & le Voyageur respirant aux

rayons du soleil , porte sa tête au-dessus des nuages , tandis que ses pieds marchent dans les ténébres.

Brouillards  
de verglas.

En général , la plus belle saison du Groënland est l'automne ; mais sa durée est courte , & souvent interrompue par des nuits de gelée très-froides. C'est à peu près dans ces tems-là que sous une atmosphère noircie de vapeurs & teinte de rayons , on voit les brouillards qui se gèlent quelquefois jusqu'au verglas , former sur la mer comme un tissu glacé de toile d'araignées , & dans les campagnes charger l'air d'atomes luisans , ou le hérissier de glaçons pointus semblables à de fines aiguilles.

Contraste  
singulier en-  
tre les sai-  
sons du Gro-  
ënland &  
ceux de l'Eu-  
rope.

On a remarqué plus d'une fois que le tems & la saison prennent dans le Groënland une température opposée à celle qui régné dans toute l'Europe ; en sorte que si l'hyver est très-rigoureux dans les climats tempérés , il est doux au Groënland & très vif en cette partie du Nord , quand il est le plus modéré dans nos contrées. A la fin de 1739 l'hyver fut si doux à la baye de Disko , que les oyés passerent au mois de Janvier suivant , de la zone tempérée dans la glaciale , pour y chercher un air plus chaud ; &

qu'en 1740, on ne vit point de glace à Disko jusqu'au mois de Mars, tandis qu'en Europe elle régna constamment depuis Octobre jusqu'au mois de Mai. Celui qui fait cette observation, ajoute que le soleil, qui a coutume de reparoître au Groënland, peu de jours après le nouvel an, ne s'y laissa voir qu'en Février, quoique le ciel y fût clair & serain. L'Observateur attribue ces deux effets très-singuliers, en eux-mêmes & par leur contraste, aux exhalaisons douces & imperceptibles qui furent repoussées aux bords du Groënland par les froids rigoureux des climats plus tempérés.

De même l'hyver de 1763, qui fut extrêmement froid dans toute l'Europe, se fit si peu sentir au Groënland, qu'on y a vu quelquefois des étés moins doux.

En général l'air du Groënland est pur, léger & très-sain. On y peut vivre long-tems en bonne santé, pourvû qu'on ait l'attention de s'y tenir habillé chaudement, & d'y prendre une nourriture frugale, & un exercice modéré. Aussi n'y voit-on guères aucune des maladies communes en Europe, ni d'autre incommo-

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

L'air de  
Groënland

dité que le scorbut , & quelque mal aux yeux , ou douleur de poitrine , qui procèdent des diètes longues & forcées , des froids excessifs , & de la blancheur éblouissante des neiges ; mais ces maux sont rares. Les premiers Missionnaires Allemands que le zèle a transportés dans ces climats éloignés , y ont joui trente ans d'une santé vigoureuse , sans aucune maladie considérable , malgré la vie étroite & dure qu'ils y menoient , sur-tout dans les commencemens , où ils n'avoient qu'une mauvaise nourriture , qui même leur manquoit souvent. Ces Missionnaires parvenoient à la plus grande vieillesse parmi les glaces de l'Ourse , tandis que leurs Confreres mouroient jeunes dans des pays plus chauds. Les Groënlandois eux-mêmes se défendent très-bien des rigueurs de leur climat , & se trouvent plus incommodes des chaleurs de l'été & de l'humidité des hyvers dans les Ports d'Allemagne , quand ils y viennent , que des froids plus vifs & plus longs de leur pais natal.

Temps constamment variable en hyver & d'un beau fixe en été.

Le tems y est variable ; la pluye n'y dure guères , sur-tout à Disko , où le ciel , dit-on , est constamment beau durant l'été. On y voit peu de pluyes

d'orage ou de grêles subites. Les vents y changent aussi souvent qu'ailleurs. Quoiqu'ils viennent des terres ou des montagnes, ils ne sont pas si forts ni si froids qu'on l'imagine, & même ils contribuent à rendre le tems plus beau. M. de Buffon qui veut que les vents suivent la température des zones, & qui faisant régner le vent d'Est, ou le vent du soleil, dans la zone torride, prétend que les vents des poles soufflent aux zones glaciales, ne sçait peut-être pas, dit M. Crantz, que plus on avance vers le Nord, plus on éprouve de ces vents du Midi qui causent des dégels au plus fort des hyvers.

---

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Cependant il y a des vents si impétueux au Groënland, principalement dans l'automne, que les maisons s'en ébranlent & se fendent, les tentes & les bateaux en sont emportés dans les airs, & les flots de la mer balayés & dispersés en pluye sur les terres. Les Groënlandois assurent même que les ouragans ont souvent roulé dans l'air & mis en pièces, des pierres qui pesoient deux livres. Quand ils veulent sortir pour mettre leurs canots à l'abri, ils sont obligés de ramper sur le ventre, de peur d'être le jouet

Impétuosité  
des vents.

Des oura-  
gans.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Des tour-  
billons.

Préfaces  
des tempê-  
tes.

Peu d'ora-  
ges ou de  
tonnerres.

des vents. En été on voit s'élever de semblables tourbillons, qui bouleversent les flots de la mer, & font pirouetter les bateaux. Les plus fieres tempêtes viennent du Sud, tournent au Nord, s'y calment, & finissent par épurer les eaux. C'est alors que la glace des bayes est enlevée de son lit, & se disperse sur la mer en monceaux. Ces tempêtes sont annoncées d'avance par un cercle qui se forme autour de la lune, & par des rayons de diverses couleurs qui brillent dans les airs.

Quelquefois il s'élève des nuages orageux, d'où sortent des éclairs; mais rarement font-ils accompagnés du tonnerre: & lorsqu'on l'entend par hazard, on ne peut discerner au bruit, si c'est réellement la foudre qui gronde, ou la glace qui se brise, ou des pierres qui roulent d'un rocher. On ne voit guères non plus dans le Groënland, de tremblemens de terre, ni de volcans, quoiqu'il soit voisin de l'Islande où ils sont si communs. On n'y trouve pas même de pierres de soufre. Ainsi la Nature économise ses fléaux comme ses bienfaits, épargnant les orages & les pestes de la zone torride, aux pays qu'elle a soumis à l'inclemence des hyvers.

L'été n'a point de nuit pour les Groënlandois: car au-dessus du 66<sup>ème</sup>. degré, le soleil ne se couche point quand il a atteint le signe du cancer. Sous le 64<sup>ème</sup>. degré, il ne dispa-  
HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.  
Été sans  
nuit.  
 roît qu'à dix heures dix minutes du soir, pour reparoître cinquante minutes après. Ce n'est pas qu'il ne reste environ trois heures quarante minutes sous l'horizon; mais comme on voit dans le mois de Juin ses rayons toujours dardés ou réfléchis sur la cime des montagnes, on peut dire qu'il n'est pas tout-à-fait absent, d'autant plus que durant ce mois & le suivant, il éclaire l'horizon par un crépuscule, à la lueur duquel on lit & l'on écrit sans chandelle en très-petits caractères. Les habitans de cet horizon profitent de ces longs jours pour chasser & pêcher toute la nuit, & les Navigateurs pour passer sans danger à travers les glaces des mers voisines. Quoique le soleil ne se couche point entièrement au fort de l'été, cependant sa lumière n'est pas aussi vive le soir qu'à midi, mais son éclat baisse insensiblement avec son disque, & devient foible comme un clair de lune, au point qu'on peut fixer ses rayons sans en être ébloui.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.  
Hyver sans  
jour.

Par la même raison que le Groënland a des jours sans nuit, il doit avoir des nuits totales & sans mélange de jour. La baye de Disko ne voit point la face du soleil depuis le 30 de Novembre jusqu'au 12 de Janvier. On n'a pour suppléer à cette absence, qu'un foible crépuscule qui naît de la réflexion des rayons que cet astre laisse tomber sur les hautes montagnes & sur les brouillards épais dont le froid compose l'atmosphère de la zone glaciale. Malgré cet abandon du soleil, les nuits ne sont jamais aussi noires sous le Pole que dans les autres pays; car la lune & les étoiles semblent y redoubler de lumière & de scintillation, & leurs rayons répercutés par la neige & la glace dont la terre est couverte, jettent une lueur assez vive au milieu de ces nuits froides, pour qu'on puisse marcher sans lanternes, & même lire facilement les caractères moyens de l'Imprimerie. Durant la disparition du soleil, la lune veille presque toujours sur ces climats ténébreux, aussi ne l'y voit-on guères durant l'Été, non plus que les étoiles, depuis Mai jusqu'au mois d'Août. Mais indépendamment de l'astre des nuits, on a pour s'éclairer une lumière continuelle



qui brille dans le Nord, & dont les nuances & les jeux variés font un des phénomènes les plus curieux de la Nature.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Sans entrer dans des recherches profondes sur la cause de cette lumière boréale, j'observerai, dit M. Crantz, que ni moi, ni personne de ceux qui ont vécu long-tems dans les pays les plus septentrionaux, nous n'avons jamais vu de véritable aurore boréale dans le Nord ou le Nord-Est; car ce n'en est point une que cette lumière bleue que l'atmosphère éclairée du soleil réfléchit sur l'horizon: mais l'aurore boréale part constamment de l'Est ou du Sud-Est, d'où elle s'étend presque toujours jusqu'au Nord-Ouest, & quelquefois éclaire tout l'horizon. Ainsi les aurores boréales n'ont pas la même situation au Groënland que dans la Norvege, la Laponie, la Russie & les autres contrées de l'Europe. Au reste comme les glaces de la mer, & les volcans de l'Islande, sont à l'Est & au Sud - Est du Groënland, & que ces phénomènes augmentent de tems en tems comme les lumières boréales, il peut y avoir entre ces effets singuliers de la nature, des rapports & des liaisons,

Aurore boréale.

Rapports  
entre les vol-  
cans, les gla-  
ces & l'auro-  
re boréale.

qui bien constatés par une suite d'observations, nous aideroient à découvrir la cause de l'aurore boréale.

Tout ce que j'ai remarqué de particulier sur ce phénomène, continue M. Crantz, c'est que le tems s'adoucit à mesure que la lumière de ces aurores est plus tranquille, & qu'à proportion qu'elle s'agite & devient plus rouge, il s'élève des tempêtes vers le Sud. Cette observation est directement contraire à celles que nous faisons dans la zone tempérée, sur ces mêmes apparitions.

Parhélies.

On voit aussi depuis quelques années des feux follets qui tombent du ciel dans l'eau. Sans parler de l'arc-en-ciel, des étoiles errantes, & d'autres météores ou phosphores, communs dans tous les pays, il y a dans le Groënland, plus souvent qu'ailleurs, des parhélies, & des cercles lumineux autour de la lune, qui sont autant d'effets de la brume, même dans le tems où le ciel paroît le plus serain. J'ai vu, dit notre Voyageur, un arc-en-ciel, qui au-lieu de ses couleurs dominantes, n'offroit aux yeux qu'une raie d'un gris pâle sur un fond blanc. Le tems étoit alors obscurci & troublé par un nuage de grêle. Mais

parmi tous les phénomènes, ce qui m'a le plus frappé & le plus occupé l'imagination, c'est d'avoir vu dans un beau jour d'été fort chaud & très-clair, les Isles de Kookernen présenter un aspect tout différent de celui qu'elles ont naturellement. D'abord elles paroissoient plus grandes comme à travers un verre de loupe, & si voisines que de Goodhaap où j'étois, j'en comptois à quatre lieues de distance toutes les pierres & les creux remplis de glaces. Quelque tems après la scène changea de face, & ne laissa voir qu'une campagne couverte d'un bois taillis. A cette décoration succéda bientôt un tableau mouvant de toutes sortes de figures où se représenterent tour à tour des vaisseaux avec leurs voiles & leurs pavillons, des Châteaux antiques & ruinés avec des tours renversées, des nids de cigognes & mille phantômes semblables que les nuages peignent souvent à l'imagination, mais qui s'éloignant peu à peu, s'évanouirent enfin sans retour. Dans ces sortes d'apparitions l'air est ordinairement clair, mais cependant chargé de vapeurs subtiles, comme dans un tems chaud & pesant. Lorsque ces vapeurs s'arrêtent à une

certaine distance entre l'œil de l'Observateur & les Isles de Kookernen, celles-ci s'aggrandissent comme au travers d'un verre convexe ; & communément deux heures après il s'élève un légervent d'Ouest qui ramasse les vapeurs & les condense en un petit brouillard avec lequel se perdent & disparoissent ces jeux de la Nature.

M. Crantz termine ce chapitre intéressant par des observations éphémériques, où il rend compte des variations du tems, qu'il a suivies durant une année entière. Mais comme ces sortes de détails n'appartiennent qu'à une certaine classe de Sçavans & de Physiciens, on en fait un article à part que les autres Lecteurs peuvent omettre, pour s'épargner de l'ennui.

*Observations Météorologiques faites  
au Groënland , depuis le mois  
d'Août 1761 , jusqu'au même  
mois de 1762.*

L'hiver de 1761, fut extrêmement doux, & d'un tems variable, avec très-peu de neige.

Au mois d'Août, il y eut un beau soleil, fort chaud, entremêlé de grêle qui venoit du Midi. Vers la fin,

on eut du brouillard , de la glace ,  
mais point sur la mer. Ce tems fut  
accompagné d'un soleil chaud , suivi  
de neige & d'une pluie froide.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

En Septembre , le vent fut d'abord  
Nord-Est , le tems clair & chaud , la  
glace d'un pouce d'épaisseur là où le  
soleil ne donnoit point. Ensuite le  
vent tourna vers le Sud , & le tems fut  
d'une chaleur calme & très-pesante ;  
puis le vent au Sud - Ouest avec de la  
pluie ; enfin une rude tempête du Sud  
& puis du Nord. Alors la terre fut  
gelée , sans pouvoir dégeler au soleil.  
Il y eut deux ou trois pouces de gla-  
ce , mais sur l'eau douce.

En Octobre , vent de Nord-Est avec  
la neige qui dura quelques jours ;  
ensuite même vent orageux & froid ,  
puis la neige épaisse de quatre doigts ,  
qui séjourna avec un tems très-mau-  
vais venant du Sud.

Au commencement de Novembre ,  
le vent de Nord - Est devint si froid ,  
que l'eau gela dans les maisons , &  
les liqueurs au dehors. Le fond des  
bayes charia des glaces , & l'eau de  
la mer se gela. Cependant le soleil  
étoit si chaud durant le jour , que la  
neige disparoissoit devant ses rayons.  
Ensuite le vent fut au Sud-Est , accom-

70 HISTOIRE GÉNÉRALE  
pagné de gresil ; puis le dégel , la grêle ,  
la neige , enfin le vent au Sud.

En Décembre , tout fut couvert de  
neige. Après un tems d'orage &  
d'éclairs , vint un froid aussi vif qu'il  
en eût jamais été ; mais il fut bien-  
tôt suivi d'un tems doux & de vents  
de Sud-Est ; & l'année finit ainsi.

Le mois de Janvier commença par  
des vents de Nord & de Nord-Est ,  
qui annoncèrent les grands froids de  
bonne heure , & charierent des gla-  
ces , du fond des bayes dans la mer.  
Ensuite le tems s'adoucit , la neige  
vint , entremêlée de froids secs qui  
ne duroient que cinq ou six jours.

En Février , même-tems à peu près ,  
mais bientôt suivi de grêle & de ver-  
glas ; puis un tems doux avec un peu  
de neige ; puis le dégel & la grêle avec  
les vents d'Est & du Midi ; enfin le  
froid & la grêle tout ensemble.

Tout le mois de Mars fut un prin-  
tems précoce , & la saison , plus douce  
qu'on ne l'a communément en Alle-  
magne , fut accompagnée des vents de  
Sud , d'Est & de Nord-Est , mais qui  
se calmoient durant le jour. On s'at-  
tendit à un mois d'Avril froid , & à  
voir flotter les glaces par les vents de  
Sud & d'Orient.

En Avril, le vent de Nord - Est amena d'abord des froids très-vifs qui devinrent supportables, puis un tems de grêle avec un vent de Sud-Est. On commençoit à se passer de feu ; mais vers la fin le froid reprit très-vivement & se soutint, quoique le vent d'Est amenât le dégel.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Au mois de Mai le dégel fut interrompu par la gelée & de grandes neiges : ensuite des jours chauds & des nuits froides, puis la grêle à la fin.

Juin annonça l'été par des chaleurs. La terre dégela profondément. On sema les jardins. Vint ensuite un tems de neige froide, avec des vents de Sud-Ouest très-violens. L'été parut, mais rafraîchi par un vent de Nord-Est, & le mois finit par les brouillards & la grêle qui vinrent du Sud-Ouest.

Juillet produisit d'abord de la grêle, puis des jours chauds, mais agréables, suivis d'un vent de Midi, dont la forte chaleur fut tempérée par le zéphir de l'été.

L'Auteur observe à la fin de ce Journal, que dans le Groënland il règne la plupart du tems un grand calme, dont la durée augmente à mesure qu'on avance dans le nord.

Il résulte en second lieu de ces observations, que les vents sont aussi variables dans cette région que partout ailleurs. Souvent même il souffle un vent très-fort sur les côtes entre les Isles, tandis qu'un calme profond domine sur la mer; ou tout au contraire la mer est agitée, & la terre tranquille. On voit aussi les vents de terre qui régner dans le beau tems, changer le lendemain avec les vents de mer.

On remarque enfin que dans les plus rudes hyvers, il y a des vents du Midi qui amènent un tems doux & de la grêle. C'est ce qu'on voit sur-tout à Disko, & plus loin dans le Nord. Ces vents du Sud sont d'autant plus agréables, qu'ils soulagent les hommes & les animaux en leur fournissant par le dégel des eaux à boire; mais ils occasionnent aussi plus de glace, par ce que la grêle & la neige fondues au dégel, se regellent d'autant plus vite dans les nuits froides, de même que l'eau quand elle a été chauffée, est plus susceptible de congélation. Ainsi comme le vent du Midi souffle constamment au pôle arctique, il devroit y tempérer le froid par le dégel; mais aussi la glace y reprend plus fortement,



DES VOYAGES. LIV. I. 75  
tement , sur tout s'il y a plus de terre  
que de mer au pole.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

## CHAPITRE IV.

*Des différentes espèces de terres &  
de pierres.*

**L**ES terres méritent d'autant plus  
d'être observées dans le Groënland ,  
qu'il y en a très peu ; la mer qui l'en-  
vironne ayant englouti presque toute  
la substance de ce pays dans ses Gol-  
phes , où les glaces & les neiges bri-  
sées & fondues tombent & se précipi-  
tent avec ce qu'elles peuvent enlever  
& déraciner sur les rochers qui ne  
sont , pour ainsi dire , que les ossemens  
nuds & décharnés de la terre végétale  
& vivante. Ce qui lui reste de moëlle  
& de sève , n'est qu'une légère cou-  
che d'argille , de sable ou de tourbe.  
Cette argille , qui couvre les environs  
de *Good-Haap* , est d'un bleu pâle ,  
mêlée de sable sans suc & sans con-  
sistance. Ailleurs on en trouve d'une  
espèce plus grasse , d'un gris clair , avec  
le brillant d'un minéral semblable à  
l'argent , & la vertu de résister au feu.

Terres ar-  
gilleuses.

Tome LXXIII.

D

Ici l'argille est mêlée d'un sable fin & léger, très-luisant; & cette terre est propre à l'engrais des campagnes. Là c'est une autre sorte de sable qui se mêle à l'argille; ce sable d'un beau blanc est comme des perles, extrêmement pesant. La plupart des terres sablonneuses du Groënland tirent sur le gris ou le brun, & sont mêlées de quantité de pierres; mais produiroient beaucoup de choses, si elles étoient engraisées.

**Tourbe.** La tourbe se trouve dans les endroits marécageux, avec un mélange de coquilles de moule, de sable & de gravier; mais elle n'est pas bonne à brûler. La meilleure est entrelacée de racines, de mousse & d'herbes séchées, & quelquefois de débris de pierre & de bois. On la trouve dans les terrains bas, partie sur un fond sablonneux, & partie sur le rocher. Cette tourbe contient aussi des petoncles qu'on ne retrouve point ailleurs dans le pays; ce qui, joint aux coquillages de moules, feroit supposer que la mer a couvert autrefois ce terrain. Mais il est encore plus probable qu'il s'est engraisé de la dépouille des montagnes voisines que la pluie a rongées jusqu'au roc. Une raison d'analogie vient à l'ap-

pui de cette conjecture ; c'est que la meilleure espèce de tourbe se trouve sur les sommets les plus élevés de petites Isles désertes & de rochers presque nuds, où des nuées d'oiseaux vont se jucher la nuit, & déposer leurs œufs durant le jour. Le peu de terre qu'il y avoit sur ces hauteurs, étant mêlée avec le fumier de ces oiseaux, a dû produire de la mousse & du gazon dans son tems ; ces végétaux nourris de nouvelles couches de fumier, de plumes, de coquilles d'œufs, d'ossements & d'autres débris qu'on déterre jusqu'à une certaine profondeur, ont formé à la longue un bon lit de tourbe, de deux pieds d'épaisseur, qui couvre la cime des rochers. Cette tourbe est dure à couper, à cause des racines de végétaux dont elle est hérissée, mais elle fait un très-bon feu, & une belle flamme.

---

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Rochers

Après la terre viennent les rochers. On ne peut guères dire ce qu'ils contiennent, parce que les montagnes du Groënland ne sont pas assez accessibles pour qu'on y fouille. Mais au défaut d'autres recherches, il est permis de juger des matieres que renferment ces rochers, par celles de leur surface, & par les fragmens ou

les débris qui s'en détachent. Si les montagnes voisines du Pôle sont moins hautes que celles des environs de l'Equateur, elles ont aussi moins de neige & de glace, surtout les plus méridionales du Groënland. Celles-ci ne présentent qu'une roche dure, d'un gris clair, sans lits ni veines bien distinctement tracés; on n'y trouve habituellement de la neige que dans des fentes ou des crévasses profondes. Mais les glaces & les neiges ont établi leur séjour éternel dans les montagnes qui forment un large dos au milieu du Groënland. De tous ces sommets élevés il se détache de grands quartiers de roche, qui se brisant dans leur chute, paroissent aux pieds de la montagne, les ruines d'une ville démolie. C'est-là qu'on pourroit découvrir les matieres qui ont servi à la formation de ces montagnes: mais il est extrêmement dangereux d'aller étudier la nature au milieu de ces débris, soit parce que l'on n'y arrive qu'à la sueur de son front malgré le froid excessif, en sautant & roulant de pierre en pierre, au risque de se rompre le cou; soit parce qu'un Naturaliste peut y être à tout moment écrasé par la chute continuelle des

quartiers, que leur poids & leur pesante entraînent des sommets dans les précipices; aussi ces rochers rongés par les siècles & les saisons, sont-ils les moins élevés. On voit à leurs fragmens, que la plupart contiennent des mines de toute espèce dans leur sein. Les rochers qui sont sur les côtes ou dans les Isles de la mer, ont bien plus de solidité : durs comme le marbre, & polis par l'agitation & l'écume des vagues qui les baignent, ils sont percés dans l'intérieur, de cavernes profondes. Ces cavités ou fentes, plus communes que dans les montagnes des autres pays, n'ont gueres plus d'un pied & demi de largeur, & sont creusées dans une direction perpendiculaire. On y trouve du spat, du quartz, du grenat, du talc, & d'autres pierres composées de substances hétérogènes. Il y a très-peu de ces rochers qui soient formés en couches, comme l'est la pierre faite de sable : les veines ou lits qu'on y remarque ne sont gueres paralleles à l'horison, mais constamment obliques.

La plupart de ces rochers sont d'une pierre dure, gris-blanc, composée en partie de gravier, & d'argille en partie, ou même de sable, comme

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

la pierre de taille ordinaire, ou celle dont on fait les meules de moulin. On y trouve aussi des pierres à aiguïser, très-fines, de couleur rouge ou jaune. Il y a une pierre de cette espèce, qui contient des grains brillans, & qui se coupe en tranches, comme l'ardoise. Les Groënlandois tirent du Midi de leur pays, une sorte de pierre à aiguïser, d'un sable ou gravier rouge & fin, avec des taches blanches. Elle se polit comme le marbre, & peut s'employer dans les édifices.

Marbres  
de toutes  
couleurs.

On trouve sur le bord de la mer beaucoup de marbres de toutes sortes de couleurs, mais la plus grande partie noirs & blancs, parsemés de veines. Le rivage est couvrr de quartiers informes de marbre rouge, avec des veines blanches, vertes, & d'autres couleurs. Ce marbre s'est tellement poli par le frottement des flots, qu'il n'est de beaucoup inférieur aux plus beaux marbres d'Italie.

Spat.

On voit peu de véritable ardoise dans le Groënland, quoiqu'il renferme çà & là des carrières d'une pierre brune assez fine, que les eaux minent & fendent en gros quartiers. Mais ce sera peut-être du spat; on en trouve dans le creux des rochers, de toutes

couleurs, & quelquefois de très-brillant. Les Groënlandois vont chercher sur leurs côtes méridionales, comme une rareté, des blocs d'une pierre blanche, à demi transparente; elle est aussi fragile que du spat, mais si tendre qu'on pourroit la tailler avec un canif, ou la couper sans peine avec les dents; ils trouvent encore au midi, de l'albâtre assez blanc, mais qui n'a ni l'éclat ni le poli du nôtre, & qui ressemble à la poudre de cheveux, quand on le coupe.

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

Le Groënland a plusieurs sortes de pierre à l'épreuve du feu, comme le *Glimmer* ou *Cat-Silver*, & la pierre de talc, blanche, noire, ou grise: mais on ne peut pas la tailler en carreaux assez grands pour tenir lieu de vitres aux fenêtres, comme on fait en Russie.

Il n'y a pas cependant au Groënland du talc proprement dit, ni de la serpentine. Mais on y trouve en plusieurs endroits, & surtout à *Bals-River*, une pierre tendre, dont on fait de la vaisselle. Quoique bien des gens l'appellent du marbre bâtard, parce qu'elle a des veines, son nom le plus commun est *Weichstein*. Elle se fait un lit étroit & profond entre les ro-

*Weichstein*,  
ou marbre  
bâtard, donc  
on fait des  
ustensiles.

chers. Il y en a une espèce, (c'est la meilleure) d'un beau verd de mer, rayée de rouge, de jaune, & d'autres couleurs; mais ces rayes ont rarement quelque transparence. Cette pierre est formée d'une craye fine & visqueuse, qui se pulvérise quand on la met en œuvre. Mais quoique fort tendre, elle est compacte & très-pesante. Comme on ne la trouve point disposée en couches, & qu'elle ne peut s'enlever ni par écailles ni par feuilles, il est difficile de la tailler en quartiers, sans qu'elle se réduise en grumeaux. D'ailleurs cette pierre est plus souple au ciseau, ou même au tour, que le bois. Elle est douce & grasse au toucher, comme le suif ou le savon. Lorsqu'elle est frottée d'huile, elle a le luisant & le poli du marbre. Elle ne devient point poreuse à l'air, & prend de la consistance au feu. Sans parler des meilleurs creusets qui se font de cette pierre, les Groënlandois en ont des ustenciles & des lampes. Comme la cuisine faite dans cette espèce d'ustenciles, est plus saine & de meilleur goût que dans nos batteries de fer ou de cuivre, on envoie de cette vaisselle, en Danemark, où elle est très-recherchée, même dans.



les meilleures maisons. M. Crantz ne doute pas qu'elle ne soit préférable à la vaisselle ou poterie de Chiavenna, sur le lac de Côme, dont on fait tant d'usage dans toute l'Italie.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Rien de plus commun dans les montagnes du Groënland, que l'Amiante ou la pierre de lin. Celle-ci ressemble à des éclats de bois. Son grain est un tissu de filamens longs d'un travers de doigt, séparés à distances égales par une sorte de jointure. Quand on la rompt, elle présente à l'endroit de la jointure une surface dure & polie, comme une pierre à aiguïser : mais si l'on vient à la broyer, elle se déploie en fils de lin d'une grande blancheur. Lorsque l'Amiante est battue, amollie & trempée dans l'eau chaude, jusqu'à y perdre la portion de chaux qui lioit & cimentoit ses filamens en pierre, on la fait sécher sur un crible, puis on la peigne comme de la laine ou du lin, & l'on en file une étoupe dont on peut faire du linge. Sa qualité singulière est, comme l'on sçait, que le feu lui tenant lieu de lessive & de savon, blanchit ce linge, loin de le consumer. Les Anciens brûloient leurs morts enveloppés dans des draps.

Amiante  
ou pierre de  
lin.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

de ce lin incombustible. Les Tartares & les habitans des Pyrénées en tricotent des bourses. On peut en faire du papier. Il serviroit très-bien de mèche pour les lampes , si l'on avoit soin de le nettoyer & de le peigner. Mais les Groënlandois n'ont pas tant d'industrie , & se contentent de prendre des éclats de cette pierre d'Amiante , qu'ils trempent dans l'huile de baleine , pour servir d'allumettes à leurs lampes : tant que ces allumettes sont imbibées d'huile , elles brûlent sans se consumer.

Jaspe.

Ces peuples , malgré la pauvreté où la Nature a voulu qu'ils vécussent , ont pourtant des pierres fines qu'ils ignorent ou méprisent sans doute , tandis que notre luxe les leur envie. J'ai vû dans leurs montagnes stériles , dit M. Crantz , du jaspe soit jaun , soit rouge , avec des veines d'une blancheur transparente.

Quartz.

On y trouve aussi du quartz & du crystal en grandes pièces. Il y en a de jaune & noir , tirant sur la topaze. Il y en a qui change comme l'opale , & réfléchit tantôt du jaune & tantôt du bleu.

Grenat.

M. Crantz met le grenat du Groënland dans la classe du quartz , parce-

qu'il se trouve dans les fentes les plus élevées des rochers, en pièces de grandeur & de forme inégales. Mais comme il est très-dur & d'un sanguin transparent, qui tire sur le violet, les Lapidaires le rangent parmi les rubis. C'est dommage qu'il soit si fragile, & qu'on n'en puisse conserver que de la grosseur d'une fève, quand on le met en œuvre.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Je me suis procuré, dit le même Observateur, des brillants d'un crystal à six angles, couleur d'acier. Ces six angles étoient joints ensemble, & le plus petit étoit le plus saillant. J'ai vû de ces brillants dont le fond, quoique blanc, pétilloit d'un feu rouge. J'ai trouvé aussi dans le Groënland des pierres transparentes comme des fragmens de porcelaine de la Chine. Elles sont larges & plates, en deux morceaux cimentés & réunis par une sorte de glaire rougeâtre. Elles font feu comme la pierre à fusil, mais ne sont point de cette dernière espèce; car il n'y en a pas dans le pays.

Brillants.

Quant aux minéraux & aux métaux, il en sort quelques traces des entrailles du Groënland; mais quand bien même on pourroit pénétrer dans les cavernes qui renferment ces trésors,

Minéraux &  
Métaux.

quels qu'ils soient, il seroit impossible d'exploiter ces mines faute de bois, & d'ailleurs la dépense excéderoit le profit.

Ce pays de montagnes incultes ne manque ni de fer ni de laiton. A la couleur de certains rochers, dont la surface tire sur le verd & le bleu, l'on juge qu'ils doivent contenir du cuivre.

Verd-de  
gris.

On trouve quelquefois dans la pierre calcaire une espèce de verd-de-gris, solide en partie, en partie écaillé en lames très-minces. Les Groënlendois ont trouvé çà & là des morceaux de métal grands ou petits, qu'au poids & au brillant ils prenoient pour de l'or ; mais à l'essai ces pièces se sont trouvées de bronze ou de métal de cloches.

Marcaffites.

On rencontre aussi des marcaffites au Groënlund. Elles ressemblent au cuivre & jettent des étincelles, quand on les bat avec le fer : communément elles sont plates & quarrées, quelquefois plusieurs unies ensemble. Quelques-unes ont le centre de leurs quatre côtés triangulaires, à la pointe de leur pyramide, comme le crystal.

On ne croit pas que les Groënlan-

dois aient du nitre , de l'alun , ni du vitriol ; quoiqu'ils prétendent qu'il y a de ces matieres dans une source minérale du Midi , dont l'eau leur sert à se guérir de certaines maladies , & à préserver leurs fourrures de la corruption. La pierre ponce est rare aussi dans le Groënland ; cependant on en trouve quelques morceaux de blanche , de grise , & beaucoup plus de noire , que la mer y aura sans doute entraînés , des volcans de l'Islande.

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

## CHAPITRE V.

*Des Végétaux de la Terre & de la Mer.*

QUELS végétaux peut-on attendre d'un pays où la Nature se refuse à tous les vœux & les efforts des hommes , où la terre & la mer semblent défendre d'aborder & d'habiter , où le froid enfin ne laisse ni sol ni suc , ni rien de tout ce qui peut offrir , je ne dis pas un séjour , mais un passage aux Voyageurs ? Car le Groënland n'est pas même un chemin sûr pour aller au Pôle ; fût-il d'ailleurs ouvert

pour l'Amérique. Comment s'arrêter ou passer dans des terres où les montagnes ne sont que pierre & glace, & où la plupart des vallons sont à peine couverts d'un peu de mousse & d'herbe, productions mal saines de quelques marécages? Les côteaues les moins escarpés qui retiennent une légère portion du sable & de la terre que les torrens de pluie & de glace entraînent des montagnes, les îles qui n'ont pour habitans que des oiseaux sauvages, dont le fumier rend à ces terres ingrates plus de sève & d'aliment qu'elles n'en fournissent; ces collines & ces îles ne produisent que quelques herbes éparées parmi des bruyères & des buissons. Encore cette verdure est elle courte & maigre, en raison de l'aridité du sol proportionnée à la rigueur du climat glacial. Cependant autour des cabanes & des tentes des Groënlandois, les sables que la mer a jettés ou laissés sur le roc, nourris du sang & de la graisse des baleines qu'on pêche sur les côtes, reproduisent en retour une assez grande quantité d'herbe épaisse & fine, mais qui n'est ni si haute, ni si large qu'en Europe, parce qu'elle pointe, mûrit & sèche en très-peu de

jours, sous un ciel où l'hiver laisse à peine deux mois de trêve à la terre.

En vain les Européens ont tenté d'y semer de l'avoine & du bled. La paille ou le tuyau croissent assez vite, mais rarement vont-ils jusqu'à l'épi, & jamais à la maturité, même dans les tems & les lieux les plus chauds du Groënland, parce que les nuits froides y reviennent trop tôt. C'est par la même raison, que le pays ne peut avoir aucune production des jardins : car à la mi-Juin où l'on plante, la terre est encore gelée par-dessous ; & dès le mois de Septembre, le froid y reprend, & gèle la surface. Il faut donc tout arracher, ou le laisser périr, excepté les porreaux qui passent l'hiver sous la neige. La salade & les choux ne peuvent se transplanter, & restent toujours petits. Il n'y a que les raves qui croissent au Groënland aussi bien qu'ailleurs, & quelques navets qui ne sont pas plus gros que des œufs de pigeons, mais qui sont bons à manger, même verds. Du reste rien ne vient, & tout pérît sur pied : encore ce peu de légumes ou de plantes a-t-il besoin, pour réussir, d'être à l'abri des vents de Nord & des branchages ou bois flottans que la

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.  
Le bled ne  
peut mûrir  
au Groën-  
land.

mer charrie & jette sur ses bords.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Deux for-  
tes de gra-  
men.

Mais pour commencer par les végétaux communs, il y a dans le Groënland deux sortes d'herbe, ou de *gramen*. L'une que les Botanistes appellent *gramen arundinaceum majus*, est une espèce de jonc fort clair, qui croît entre les rochers, & dont les Groënlandois font des panniens ou des corbeilles. L'autre approche du *gramen hordaceum*, ou *gramen* d'orge, qui naît parmi les pierres, sur un terrain de sable ou de gravier, autour des habitations. Il a des feuilles larges, un tuyau assez gros, d'un pied & demi de hauteur, comme le froment auquel il ressemble d'ailleurs par l'épi, si ce n'est que celui du *gramen* a souvent six pouces de long. Il a le grain comme l'avoine, mais rarement vient-il à maturité, tant les Étés sont courts. C'est de cette herbe que les Groënlandois mettent dans leurs fouliers ou leurs bottes, pour se garantir les pieds des incommodités de la glace & de l'humidité.

Plusieurs  
espèces de  
mousse.

La verdure la plus commune dans le Groënland, est la mousse. Un jour que j'étois assis sur un rocher, dit M. Crantz, j'en comptai plus de vingt espèces autour de moi, sans sortir de ma place. Il y en a d'épaisse qui



est douce comme une fourrure. On s'en sert pour boucher les fentes des cabanes.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Une seconde espece de mousse, dont les fibres ont une palme de longueur & sont serrées entr'elles, comme celle des champignons, tient lieu d'amadou & de mèches pour les lampes. Une autre sorte ressemble au *Lycopodium*, si ce n'est qu'elle n'a ni fleurs, ni étamines.

Il y a de la mousse à feuilles ; entr'autres une espece tout-à-fait blanche qui sert à nourrir les rennes durant l'hiver & quelquefois les hommes dans les extrémités de la faim. Une autre mousse de la même espece à peu près, est encore d'une plus grande ressource : car on la mange, dit-on, comme du pain en Islande. Ces deux sortes de mousse sont d'abord défagréables à la bouche, mais quand on en a mâché & avalé, elles laissent un goût de seigle qui plaît.

La mousse du Groënland produit des champignons & des mousserons. Il y en a de jaunes & de rouges, quelques-uns ressemblent à des cloux de gérosfle ; mais tous sont petits.

Parmi les arbustes, il en est d'une espece qui rampe sur le sable, com-

Arbustes

me le Thym sauvage, & qui porte des fleurs, mais n'a point d'odeur, ni de graines. Une autre espece a des feuilles rondes, jointes de deux en deux, avec une petite fleur coronneuse entre chaque feuille double : les Rennés en mangent.

Il y a quatre sortes d'arbustes dans le Groënland, qui portent des graines ou des bayes, & dont on se sert en ce pays-là pour allumer le feu. Les Naturalistes les distinguent, parce que ces arbustes ne croissent que dans le Nord & que la graine en est utile à la Médecine, sur-tout pour rafraîchir le sang & guérir du scorbut. Les Groënlandois en mangent par cette raison, & ils en conservent tout l'hiver sous la neige dans de petits vases. Ces Peuples ne font aucun cas de la graine de Genièvre, qui vient chez eux plus grosse & plus forte qu'en Europe, quoique l'arbuste en soit très-bas & rampant.

Saules.

Le Groënland produit trois especes de saules, l'une à feuilles d'un verd pâle, l'autre dont les feuilles pointues sont d'un verd brillant, & la troisieme, à feuilles larges & cotonneuses. Aussi cette derniere espece a-t-elle beaucoup de coton dans sa

baye. Mais tous ces saules sont arrêtés par le froid à la surface de la terre, & ne s'élèvent guères au-dessus.

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

Les Bouleaux, parmi lesquels il en est qui sont différens des nôtres & qu'on distingue à leurs feuilles dentelées, ne prennent point non plus d'effort; & ne montent jamais à une certaine hauteur. Cependant sur les côtes méridionales du Groënland où le Soleil est plus chaud & séjourne davantage, les arbrisseaux & sur-tout les aulnes qui croissent au bord des ruisseaux, poussent jusqu'à la hauteur d'un homme, sur trois ou quatre pouces d'épaisseur. Mais ils viennent si courbés, qu'on en fait peu de commerce; desorte que ce bois très-commun au Groënland, y est en même tems fort inutile; car les habitans ne s'en servent pas même pour le chauffage.

Bouleaux

Aulnes

Le Cormier vient très-aisément dans ce pays froid, & y produit en abondance de ses fruits âpres & durs. On y trouve encore une espèce de pois que les Groënlandois ont appris des Européens, à cuire & à manger. Les habitans parlent aussi d'un fruit qu'on voit, disent-ils, sur la côte méridionale, & qui doit ressembler tout au

Cormiers

plus à nos grosses prunes jaunes, quoiqu'ils les comparent aux Oranges. Mais quelle que soit la richesse de la nature en ce genre de productions au midi du Groënland, la stérilité de la terre se fait sentir par-tout en allant au Nord, & semble y augmenter à chaque pas, jusqu'à la pierre aride & nue.

Après les grands végétaux, on doit placer les plantes qui par quelque singularité méritent un coup d'œil des Botanistes. C'est pour eux qu'on va dresser le Catalogue suivant.

### *Plantes du Groënland.*

L'Oseille des bois ; *Acetofella*.

L'Oseille des champs, *Acetosa arvensis lanceolata*. On l'appelle encore *Oseille de brebis* ; elle a des feuilles pointues, longues & larges d'un travers de doigt, en forme de lance.

L'Oseille des montagnes ; *Acetosa montana rotundi-folia*. Cette plante très commune au Groënland & rare ailleurs, a des feuilles d'un verd foncé comme la cueillerée. Sa tige a trois pieds de long, dont les fleurs & la semence occupent les deux tiers. Les Groënlandois très-peu frugivores en

général, recherchent & mangent de cette espèce de plante.

Le Capillaire (*Adiantum aureum*) croît dans la Mouffe.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

*Alchimilla vulgaris*. Cette plante est commune & très-grande au Groenland.

Le Moron (*Alfne*) s'y trouve de toutes les sortes.

*Anserina*,

*Asperula*.

L'*Angélique*, très-haute & très-forte, vient en abondance dans les vallées étroites où il fait le plus de chaud. Les Groenlandois en mangent la tige & la racine avec délices; aussi est-elle meilleure dans les pays froids que dans les climats méridionaux, ainsi que toutes les plantes des montagnes en général.

*Bistorta minima*. On en mange la racine, parce que c'est un amer astringent,

L'Æillet de montagne, *Caryophyllus montanus*, d'une odeur agréable, mais foible.

La Consoude, *Consolida media*,

La Prêle ou queue de cheval, *Equisetum*.

La petite Fougere, *Filix petraea minor*.

La grande Fougere, *Filix ramosa*

& *cornuta*. On en prend en façon de tabac; elle fait moucher.

La Gentiane.

*L'Eristicum*, la Livèche: c'est une plante qui se mange avec sa racine, d'un très-bon goût approchant du Sclery.

La Viorne, *Lyfimachia spicata*, *flore albo*.

*Morsus diaboli*, *foliis hirsutis*.

L'herbe aux poux.

La Quinte-feuille.

*Ranunculus aquaticus*, *flore luteo & albo*. C'est une plante jaune & blanche, qui se plaît dans les fosses de fumier.

**Le Romarin.** Le Romarin sauvage qu'on appelle la *Plante de Térébenthine*, parce qu'il a l'odeur forte de cette gomme, se trouve dans les endroits secs & couverts de mousse. Il y en a de deux espèces, l'une a des feuilles longues & pointues dont une jaune en bas; l'autre a des feuilles courtes dont une blanche en bas.

**Le Serpolet.** Le serpolet (qu'on appelle la *Mère du Thym*) d'une couleur rougeâtre, d'une odeur forte, croît sur les rochers à l'exposition du Soleil: on en prend comme du thé.

**Le Pissenlit.** La dent de Lion, ou Pissenlit, *Ta-*

*raxacum*, vient en quantité dans les endroits humides. Les Groënlandois en aiment la racine & la mangent volontiers crüe.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Le *Chicotin*, *Telephium*. La racine de cette plante que les Groënlandois appellent *Sortlak*, & qui dans les autres pays a la forme d'une noisette oblongue, chez eux est rouge en dedans, exhale une forte odeur de rose musquée ou de Giroflée, qu'elle retient même, quand elle est entièrement sèche. Après en avoir gardé durant un an dans du papier, dit M. Crantz, je fus bien étonné d'y trouver deux jets que cette racine séchée avoit poussés, sans doute parce qu'elle étoit dans un endroit chaud; ces rejettons végéterent quelque tems; mais ils périrent, parce qu'ils étoient trop exposés à l'humidité.

Le Chicotin.

Terminons cet article par la plante la plus commune & la plus utile; le *Cochlearia*. C'est le souverain remède contre le scorbut. La nature l'a mis au Groënland, à côté du mal. On l'y trouve abondamment par-tout où la terre est engraisée de la substance des veaux marins & de la fiente des oiseaux. Il croît fort vite, & si aisément qu'on en verra douze tiges sortir d'une

Le Cochlearia.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

racine , quoiqu'il ne soit sur pied qu'un seul hyver. La semence en tombe dans la terre, en automne ; sans doute que les oiseaux l'y portent , ou qu'elle se trouve dans leur fiente. La plante se fait jour au printems ; on la cueille avant les grands froids , & on la garde tout l'hyver cachée exprès sous la neige, pour en faire une soupe dont le goût paroît excellent , du moins dans un pays où tout manque.

Vertus &  
propriétés d'un  
Cochlearia.

C'est un spécifique contre tous les maux : aussi en mange-t-on de toutes les façons , & sur-tout en salade. Car loin d'être désagréable au goût , comme en Europe , le cochlearia du Groënland a un certain aigre-doux qui plaît , quand il est fraîchement cueilli : cependant lorsqu'on en mange beaucoup le soir , il trouble le sommeil ; ce qui prouve que , comme il abonde en sucs échauffans & stimulans , il doit détruire les obstructions & faciliter la circulation du sang. Toutes les fois , dit M. Crantz , que je me suis senti , dans l'hyver , quelques symptômes de scorbut , par le défaut d'exercice ; comme une certaine mélancolie , de la pesanteur dans les membres , des vapeurs , une chaleur ou une oppression de poitrine , & d'autres



d'autres semblables incommodités qui peuvent être accompagnées de quelque éruption cutanée; une poignée de cochléaria, jettée dans un verre d'eau froide, m'a délivré promptement de tous ces maux. C'est un antidote universel pour les Groënlandois; mais ils ont une aversion invincible pour tous les végétaux, dont la production tire quelque substance de l'ordure & des immondices de l'homme. Rien n'est peut-être en effet plus révoltant, à la première idée, que de voir nos alimens couvés, pour ainsi-dire, par nos excréments. Mais quand on considère que la nature se reproduit de ses débris, & que la circulation de la matière, qui repasse sans cesse dans les mêmes canaux, nourrit en partie un individu des superfluités dont il se délivre, on ne peut s'empêcher d'admirer la simplicité de ce mécanisme, & la grandeur d'un système où le tout se soutient de sa propre substance, & vit par la continuité d'une seule & même action.

C'est ici le lieu de parler des plantes de la mer, peut-être plus nombreuses que celles de la terre, surtout au Groënland, où l'un de ces

Des plantes  
de la mer.

élémens s'enrichit tous les jours aux dépens de l'autre : car les pluyes roulant dans l'océan tout ce qu'il y a de germes sur les montagnes ; le fond des mers , s'il venoit tout-à-coup à se découvrir , offrirait peut-être en certains endroits un aspect moins aride & moins effrayant que celui des terres du Groënland. Ces sables profondément cachés , que le flot & le flux battent & remuent sans cesse , ne sont pas sujets aux frimats , & ressentent sans doute l'influence de l'humide végétal que la mer y dépose elle-même, ou du moins qu'elle y nourrit par les sels dont elle est imprégnée. Cet élément , si terrible pour tous les êtres vivans qu'il n'a pas conçus dans son sein , crée & produit aussi ses végétaux dont il entretient la plupart des animaux qui l'habitent , puisqu'ils ne vivent pas tous les uns des autres. Ces grottes & ces campagnes toujours vertes , que l'imagination des Poëtes nous fait voir dans le Palais de Thétis , ne sont donc pas une pure fiction , mais une exagération des richesses que la nature recèle & conserve au fond du lit des mers , comme un dépôt qu'elle doit rendre un jour. Qui sçait même si parmi les bois

flottans dont les mers glaciales couvrent les rivages du nord aux environs du Pôle , il n'en est point quelle espèce qui soit née dans ce vaste élément , & si les branchages que les pêcheurs enlèvent quelquefois avec beaucoup de peine dans leurs filets rompus , n'appartiennent pas à des arbres enracinés au fond de l'océan ?

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures , la mer a ses gazons : on en trouve sur les côtes du Groënland , qui sont hérissés d'une herbe longue & rameuse , mais dont les nombreuses racines servent moins à la nourrir qu'à l'ancrer à la terre. Ces racines s'attachent aux rochers & s'en tortillent autour des pierres & des moules , par tant de nœuds & de replis , que les tempêtes , qui brisent les vaisseaux , ne peuvent souvent arracher de sa place une poignée de ce gazon. Il y a des plantes marines qui croissent auprès des côtes ; j'en ai compté , dit M. Crantz , plus de vingt fortes , depuis la longueur d'un demi-pouce jusqu'à un pied. Plus on avance dans la mer & plus elle a de profondeur , plus les plantes qu'on y trouve sont longues & larges. Les unes & les autres , celles qui sont loin ou près

Gazons de  
mer.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Les plantes  
marines sont  
couvertes  
d'animalcu-  
les.

de la terre , sont couvertes d'une multitude d'animalcules , ou d'insectes presque invisibles ; mais avec la différence qu'on ne reconnoît de ces animaux , dans les plantes éloignées des terres , qu'à la trace de leurs dents , par les trous dont les feuilles sont criblées. Les plus petites , qui viennent au bord des côtes , ont une espèce de pédicule qui ressemble à la cosse des pois ou des fèves , & qui est rempli de petits grains noirs ; mais comme l'observateur déjà cité , n'a jamais vû de ces grains prendre une consistance qui annonce la maturité , il conclut qu'ils ne contribuent pas à la propagation de la plante , & qu'elle tire son germe réproductif d'une espèce de glaire qui l'enveloppe.

Quelques-unes de ces plantes ressemblent aux feuilles de chênes , d'autres au chaume ou à la javelle des pois secs , à des boucles de cheveux , à des plumes de paon. Mais les gazon de mer qui croissent loin du bord , ont à peu près la forme de l'algue qui couvre les étangs. Ces plantes s'entrelacent par le mouvement des vagues comme la corde d'un cable , souvent de la grosseur du bras d'un homme , à la longueur de

plusieurs brasses. Il y en a qui ressemblent à de la fraise de veau. Les plus grosses ont une tige creuse de deux ou trois brasses de long, tout-à-fait mince à la racine, leur tige croît jusqu'à deux ou trois pouces d'épaisseur. La feuille est également longue de deux à trois brasses, sur un pied & demi de largeur. Une autre espèce de ces longues plantes, a une tige plate qui sépare la feuille au milieu. Quand on sèche à l'ombre ces deux sortes de plantes, il se cristallise sur la première un sel très fin en longs filets; & sur la seconde une espèce de sucre. C'est vraisemblablement *l'alga saccharifera*, que les Islandois mangent, avec du beurre. Les brebis la broutent en hyver, & les Groënlandois, non plus que les Européens, ne dédaignent pas de s'en nourrir, quand ils manquent de vivres. La mer fournit encore au Groënland une espèce de feuille rouge & verte, fort tendre & rafraîchissante, qu'on y mange en salade, pour se guérir ou se préserver du scorbut.

Tels sont à peu près les végétaux que l'homme a pu découvrir au fond d'une mer couverte de glaces. C'est sur-tout dans l'Histoire d'un pays aride & desert comme le Groënland,

qu'il est permis de ne rien laisser échapper de ce que la Nature y déro-  
be aux outrages de l'hyver ; & quand  
on n'a point de choix à faire, il faut  
tout recueillir. Le Lecteur doit se  
transporter dans la région où se trouve  
le Voyageur, & s'armer de la patience  
dont le ciel a doué tous les hommes  
épris d'une forte curiosité. C'est la  
passion de voir & d'apprendre qui a  
étendu les limites de la terre & des  
connoissances humaines. On ne peut  
parvenir à rien de grand & d'utile  
sans beaucoup souffrir, & les Ecrivains  
qui se condamnent à faire l'Histoire  
des Voyages, méritent peut-être au-  
tant de pitié, qu'ils demandent d'in-  
dulgence, quand ils sont forcés d'ar-  
rêter les Lecteurs sur des détails fati-  
guans & toujours plus ennuyeux à  
écrire qu'à lire.



## LIVRE SECOND.

*Des Bêtes , des Oiseaux &  
des Poissons.*

## CHAPITRE PREMIER.

*Des Animaux Terrestres.*

**L**E Groënland, cette terre marâtre a mis, pour ainsi dire, tous ses habitans en-guerre, lorsqu'elle n'a donné à l'homme pour le nourrir & le vêtir, que la chair & la peau des animaux. C'est donc là qu'il naît carnassier & meurtrier par une fatale nécessité; c'est dans ces sortes de climats les plus inhabitables, qu'a dû commencer la société entre des Chasseurs ou des Pêcheurs, que des dangers & des besoins communs, mais sur-tout des rencontres fréquentes en des lieux resserrés & coupés par les glaces & les eaux, auront sans doute bientôt réunis & fait passer d'un état d'hostilités passageres à la stabilité d'une paix que

semble commander & maintenir un genre de vie laborieux, pénible & misérable. Les Groënlandois, quoique toujours armés, ne sont pas cependant inhumains & sanguinaires; ce caractère odieux n'appartient qu'à nos sociétés policées, où l'on verse le sang des hommes sans aucune de ces extrémités pressantes, & de ces hasards imprévus & inévitables où nous jette malgré nous la Nature. Le Groënlandois est Pêcheur, parce que la terre lui refuse des grains & des fruits; il est Chasseur, parce que la faim le met aux prises avec l'ours, qui l'attaque souvent, ou lui dispute les rennes: car ce sont à peu près les animaux qu'on trouve le plus fréquemment dans les pays glacés.

Lièvres.

Cependant on voit aussi une grande quantité de lièvres dans le Groënland; ils y sont toujours blancs, & non pas seulement en hyver comme dans la Norvège où l'on observe qu'ils sont gris en été. Cette espèce féconde qui multiplie beaucoup dans tous les pays, est en général grosse & même assez grasse au Groënland, quoiqu'elle n'y vive que d'herbe & d'une mousse blanche, qui peut avoir quelque influence sur la couleur des animaux qui



s'en nourrissent : mais elle ne leur donne pas sans doute un goût bien exquis ; car les Groënlandois ne font aucun cas du lièvre.

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

Le Renne est le daim du Nord , dans l'un & l'autre hémisphère. Cet animal est sauvage au Groënland : timide & fuyard , il sent le chasseur avant d'en être apperçu, sur-tout quand le vent souffle & vient de l'homme à lui. Les plus forts rennes sont de la grosseur d'une genisse de deux ans. Leurs bois ressemblent aux cornes d'un bouc , si ce n'est qu'ils sont tout unis & de la largeur de la main à la cime ; ils les perdent chaque année au printemps. Tandis qu'ils ont la corne tendre , leur poil est comme une laine douce qui tombe bientôt. Ce poil renaît, d'abord très-court ; l'animal maigrit alors , sa peau devient mince & ne vaut pas grand'chose. En automne il reengraisse , & sa peau s'épaissit. C'est par cette alternative , dit Anderson dans son Histoire Naturelle du Groënland , que tous les animaux du Nord supportent mieux les extrémités du froid & du chaud , gras & fourrés en hyver , légers & secs durant l'été. Dans cette saison ils broutent l'herbe tendre des vallons , & dans l'autre , ils creu-

Rennes;

Des renards

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.  
Chasse aux  
rennes,

sent sous la neige , & cherchent la  
mousse des rochers.

Il y avoit jadis beaucoup de rennes  
à Ball'river : mais les Groënlandois  
les ont détruits par une chasse qui  
étoit une sorte de battue. Les femmes  
& les enfans gardoient une certaine  
enceinte de terrain, & dans les in-  
tervalles qu'ils ne pouvoient occuper,  
ils dressoient des troïcs d'arbres cou-  
verts de tourbe, & assez approchans  
de la figure humaine pour en imposer  
à des animaux peureux ; puis ils pouf-  
soient les rennes dans des défilés &  
des passages étroits, où les hommes  
les attendoient & les tuoient à coups  
de flèches : ou bien les femmes les  
relançoient vers les bords de quelque  
baye, d'où les bêtes voulant se sauver  
dans l'eau, mouroient sous les dards  
ou les harpons des Chasseurs apostés.  
Mais depuis que ces peuples ont des  
balles & de la poudre pour chasser les  
rennes au fusil, ils en ont furieuse-  
ment éclairci l'espèce ; car ils préférèrent  
cette chasse à toute autre, & passeront  
volontiers les premiers mois de l'été  
à se procurer deux ou trois peaux de  
rennes, pour avoir en hyver une  
fourrure distinguée.

Les renards ne sent pas aussi nom-

breux, ni tout-à-fait de la même forme au Groënland, que dans les pays plus méridionaux. Assez semblables aux chiens par les pieds & la tête, ils jappent comme eux. La plupart sont gris, ou bleus, & quelques-uns blancs; ils changent rarement de couleur, & quand l'espèce bleue commence à muer, elle devient pâle & n'est plus bonne à rien. Ils vivent d'oiseaux ou de leurs œufs, & lorsqu'ils n'en peuvent pas attrapper, ils se contentent de moules, de crabes, ou de ce qu'ils pêchent. Ce sont les renards qui ont appris aux femmes Groënlandoises à barboter dans la mer avec leurs pieds, afin d'exciter la curiosité des poissons. Ceux-ci montent à fleur d'eau, pour voir s'il y a quelque chose à prendre, & sont pris eux-mêmes dans l'instant par les femmes ou par les renards. Ces animaux ont leurs tanieres dans les fentes des rochers; mais les Groënlandois sçavent plusieurs façons de les y attrapper: ils font une petite loge de pierre, dans laquelle ils suspendent un morceau de viande au bout d'une perche; quand le renard prend la viande, le bâton tire une corde qui fait tomber une pierre devant l'entrée de la loge, & la trappe est bouchée. Ils

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Leur adresse  
pour prendre  
du poisson.

Manière  
dont les Gro-  
ënlandois at-  
trappent les  
renards.

ont aussi des lacets de baleine qu'ils cachent autour d'un trou creusé dans la neige & rempli de mers friands pour le renard ; quand il y vient manger , le Groënlandois , caché dans une hute de neige , serre le lacet & l'animal est étranglé. Moins rusé peut-être qu'en Europe , ou sans doute plus affamé , le renard donne encore dans d'autres pièges , & tombe souvent dans des fosses profondes qu'on a faites exprès & couvertes de neige , où l'on a mis quelque appât. Les Groënlendois trouvent un double profit à prendre des renards ; car outre la peau qu'ils en vendent fort chèrement , sur-tout celle des bleus , ils en mangent la chair préféablement à celle des lièvres

Ours blancs.

Tous ces animaux ne sont qu'utilés à l'homme : mais il y en a partout qui lui disputent , sinon l'empire de la terre , au moins le droit exclusif d'y faire du ravage , destructeurs & voraces comme lui. Dans le Groënlant , ce sont les ours qui sont féroces & méchans. Ils ont la tête étroite & oblongue , comme le chien , & l'on dit qu'ils aboyent tout aussi bien que lui. Leur poil est blanc , long & doux comme de la laine ; ils sont plus

gros que les ours noirs : on en voit souvent de six à neuf pieds de long ; leur chair est blanche & grasse , d'un goût de mouton , & fort au gré des Groënlandois. La graisse d'ours est très-bonne pour apprêter le poisson ; celle des pattes est employée dans la médecine. Cet animal court sur la glace après les veaux marins & les baleines mortes , il attaque le lion de mer ; mais ce monstre , dont le nom porte partout l'idée de la force & de la terreur , se défend vigoureusement sur tous les élémens , & même sur mer il vient à bout de l'ours. Celui-ci, loin de craindre l'homme , & non content de se tenir en défense , ose affronter , entre les glaces qu'il traverse à la nage, un bateau de Pêcheurs , & souvent plus d'un Groënlandois perd la vie dans ce combat. Quand l'ours est poursuivi sur les eaux , il plonge & nage sous la glace. Lorsqu'il est à terre , il vit d'oiseaux , en mange les œufs , & si la faim le presse , il dévore les hommes & déterre les cadavres. En hyver , il se claquemure dans les crevasses des rochers , ou s'enfvelit dans la neige , jusqu'à ce que le soleil l'attire hors de sa taniere. C'est alors qu'allêché par l'odeur du

---

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

L'ours est  
agresseur.

veau marin, il en va piller la chair jusque dans les cabanes des Groënlandois. Mais ceux-ci criant aussi-tôt après l'ours ravisseur, lui donnent la chasse avec leurs chiens, l'environnent armés de lances, le terrassent & le tuent, non sans risque de leur propre vie.

Ces peuples disent aussi qu'ils ont vu des ours noirs, dont la peur exagère la taille, jusqu'à leur donner six brasses de hauteur. Ils parlent encore d'une espèce de tigre blanc tacheté de noir, aussi grand qu'un veau, disent-ils; mais aucun Européen n'en a jamais vu dans leur pays. Peut-être sont-ce quelques-uns de ces ours tigrés, qui communiquent du Groënland à l'Islande par les glaces.

**Des chiens.** Les Groënlandois n'ont d'autres animaux apprivoisés qu'une espèce de chiens de moyenne taille, qui ressemble extrêmement au loup. La plupart sont blancs, quoiqu'il y en ait d'un poil noir très-épais. Si l'ours & le renard aboient dans le Groënland, en revanche le chien y hurle & grogne. Cette espèce, stupide en ce pays là, ne sert de rien à la chasse, pas même pour pousser les ours dans le leurre ou le piège. Mais aussi l'homme l'em-

ploie , au défaut de chevaux , à tirer des traîneaux. Les Groënlandois attellent à ces sortes de voitures , depuis quatre chiens jusqu'à dix , & vont dans ce brillant équipage se faire des visites ; ou traîner chez eux leur pêche sur la glace. La plupart des maîtres mangent leurs chiens , pour peu que la faim les y pousse ; mais tous en prennent la peau pour couverture de lit , ou pour en border leurs habits.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.  
On les attèle  
à des traî-  
neaux.

Il n'y a point de troupeaux à laine , au Groënland. En 1759 , un Missionnaire y transporta du Dannemarck , trois brebis avec un belier ; ces animaux ont réussi à donner deux ou trois petits chaque année. De *New-herrnhut* , où cette race avoit été transplantée , on en a envoyé quelques agneaux à *Lichtenfels* , pour y provigner. Ce sont deux maisons de la Mission des freres Moraves. Ils ont mangé tous les ans de ces animaux , & chaque hyver il leur en reste dix. Il faut que l'herbe soit aussi nourrissante en ces cantons qu'elle y est rare & courte ; puisque trois agneaux venus d'une seule portée en hyver , y sont plus gros dans l'automne suivant , qu'un mouton d'un an ne l'est en Allemagne , & puisqu'on a tiré d'un seul belier jusqu'à

Brebis  
transportées  
du Danne-  
marck.

vingt livres de suif & soixante - dix livres de viande. La chair de ces animaux a peu de maigre ; mais la graisse en est si bonne & si délicate, qu'on la mange avec plaisir & sans en être incommodé. Les nouveaux Missionnaires ont vécu fort bien de leur petit troupeau, sur tout depuis que les rennes sont devenus rares. Ils auroient de quoi faire pâturer jusqu'à deux cents moutons, sur la petite plaine qui est autour de leur maison de *New-herrnhut* ; mais seulement pour quatre mois d'été. Pendant huit grands mois d'hyver, ils seroient obligés de tirer du fourage de quelques cantons autrefois habites par les Groënlandois, & maintenant abandonnés ; il faudroit le faire venir par eau, & ce seroit avec tant de peine, qu'ils se sont réduits à ne garder que dix bêtes à laine, pour perpétuer la race.

On tenoit autrefois des vaches à la Colonie de *Goodhaap* ; on s'en est défait, parce qu'elles coûtoient trop de dépenses & de soins. Il seroit moins dispendieux d'y élever des chèvres & des cochons ; mais ces animaux font tant de dégât aux Groënlandois, soit en pillant leurs provisions quand ils les exposent à l'air, soit en



rongeant les peaux dont ils couvrent leurs maisons, qu'on a été obligé de renoncer à la ressource dont ces espèces comestibles pouvoient être pour la subsistance des hommes.

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

### *Des Oiseaux.*

Peut-il y avoir beaucoup d'oiseaux dans un pays sans végétaux ? C'est la terre qui partout doit nourrir ses habitans ; elle n'est peuplée qu'à proportion de sa fécondité. Le Groënland n'aura donc que peu de volatiles. L'oiseau qu'on y trouve le plus commun, est celui qu'on appelle *la perdrix du Nord*, qui ne fréquente guères en effet que ce climat froid & les glaces des Alpes. Il est blanc en hyver, & gris en été ; non que la couleur de ses plumes change, comme on l'a débité, mais c'est qu'il les perd dans le printemps & l'automne pour en prendre de nouvelles : il ne lui reste de gris que le bec & le bout de la queue. En été, cet oiseau vole sur les montagnes où il trouve des mûriers sauvages dont il mange les feuilles : il ne s'éloigne pas de la neige, car il aime le froid ; mais lorsqu'elle est trop abondante en hyver, il se rapproche des

Le Groën-  
land a peu  
d'oiseaux.

La perdrix  
du Nord.

bords de la mer où les grands vents balayant les rochers lui découvrent un peu de terre qui peut lui fournir de la nourriture. Les hommes toujours prêts à tourner à leur profit l'industrie de tous les autres êtres, le prennent & le mangent alors qu'il est le plus gras & d'un goût exquis.

On raconte des merveilles de sa prévoyance, entr'autres, qu'il ramasse des provisions pour l'hyver, dans son nid perché sur les plus hautes cimes des rochers. Quelques-uns disent qu'à l'approche des grands froids, il remplit & gonfle son jabot de nourriture, & va s'enfoncer sous un lit de neige où il vit & végète, peut-être dans un long sommeil, de la substance dont il s'est pourvu. Mais si les perdrix du Nord pouvoient se sustenter à si peu de frais, on ne les verroit pas tout l'hyver voler en troupe, & chercher leur subsistance sur les montagnes. Elles ont si peu de cet esprit qui veille sur la conservation des individus de toute espèce, qu'au lieu de se percher sur les branches ou les pierres qui couvrent des pièges qu'on leur tend, elles vont se jeter dans le piège même. On a de plus observé que lorsqu'elles voient un homme

Préjugé  
sur sa pré-  
voyance, ré-  
futé.

qui les épie, loin de se cacher entre les pierres, elles se trahissent par le bruit qu'elles font en sortant la tête de leur trou. Dès que le Chasseur est à leur piste, la peur les aveugle au point qu'elles l'attendent dans l'endroit même où l'œil de l'Oïseleur semble les arrêter, ou n'en sortent qu'en se traînant d'une aîle tremblante jusqu'à ses pieds & sous sa main. On les voit pourtant en hyver se tapir sur la neige pour se cacher; comme si cette saison leur donnoit plus de jugement qu'elles n'en montrent en été: ce ne seroit pas au reste la seule espèce de créatures en qui l'on verroit plus de génie durant le froid que dans le grand chaud. Combien d'Auteurs écrivent des pages brûlantes dans les tems de glace, & des phrases sèches & froides durant les ardeurs de la canicule? Quant à l'oïseau du Nord dont tout l'instinct n'est que le fruit de ses besoins, M. Crantz croit en pieux Missionnaire que la Providence a pris un soin marqué de conserver cette espèce stupide. La couleur de ses plumes, dit-il, supplée à l'attention qui lui manque, pour se dérober aux oïseaux de carnage, dont il seroit la proie: durant l'été le peu

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Abus du  
système des  
causes fina-  
les.

de plumage qui lui reste est d'un gris de la couleur des rochers, & dans l'hyver il est blanc comme la neige ; de sorte que l'oiseau ravisseur ne peut distinguer la perdrix, de la place qu'elle occupe. Mais n'est-ce pas abuser, pour ainsi-dire, de la confiance même qu'on doit à la Providence, que de pousser si loin le système ou la manie des causes finales ? Quand la Nature & son Auteur ont voulu que les hommes, les monstres & les oiseaux carnassiers vécussent & peuplassent, sans doute plus d'une proie a été assignée ou livrée à leur faim meurtriere. Ce n'est pas à nous qui détruisons tout, & qui sommes les tyrans de la terre, à prêter à la Divinité des desseins de bienfaisance que nous démentons sans cesse par nos cruautés ; à moins que nous ne prétendions soustraire la perdrix à l'œil du vautour, pour la réserver sans partage à notre voracité.

[Application  
plus juste de  
ce système.

Cependant M. Crantz, dont le zele cherche partout des traces de l'esprit immortel & conservateur qui veille sur les êtres périssables, a peut-être raison de reconnoître cette vigilance universelle dans la conformation de l'oiseau dont il nous donne l'his-

toire. C'est en effet dans l'organisation de chaque espèce, que sont les semences de vie & de mort de tous les individus, & la raison suffisante de leur durée. Ainsi quand on observe que la perdrix du Nord a les ongles des pieds garnis d'une sorte de bourlet épais & revêtu d'une plume qui ressemble à la laine, on a droit de présumer, avec notre sage Missionnaire, que ce duvet est une sorte de fourrure créée exprès contre le froid. Quand on voit que les doigts de ce même oiseau ne sont pas entièrement séparés ni privés de la membrane qui désigne les oiseaux aquatiques, on peut imaginer que c'est pour lui donner la facilité de nager, en cas qu'il ait à traverser des lacs ou des bras de mer trop larges pour la portée de son vol. Cette espèce appartient donc, pour ainsi dire, à trois élémens, puisqu'elle marche, vole & nage tour-à-tour. C'est le moyen, ce semble, d'en être plus libre, si elle ne trouvoit partout des ennemis. Mais cet oiseau porte l'amour de la liberté, qui paroît si vif & si naturel chez les habitans de l'air, jusqu'à mourir de douleur en deux heures de tems, dès qu'il est pris. Les sauvages & les Insu-

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

lares ne sont pas plus jaloux de leur indépendance ; c'est donc en vain qu'on tenteroit d'assujettir à soi tout ce qui préfère la mort à l'esclavage.

Bécassines.

Le Groënland a des bécassines qui vivent des coquillages que la mer jette sur ses bords. Elles sont bonnes à manger, mais très-petites. Ce pays est encore visité dans la belle saison par quelques chantres des bois, quand il y a de la verdure & de la cueillerée pour les attirer & les retenir. Parmi ces jolis oiseaux, une espèce ressemble au moineau, plus grande cependant & plus belle, avec un chant très-agréable. Un autre oiseau qui chante encore mieux, approche de la linote, quoiqu'il soit plus petit : on le distingue à la tête qui est en partie d'un rouge couleur de sang vif & vermeil. On peut l'appivoiser & le nourrir de gruau durant l'hiver, mais la chaleur des chambres l'étouffe & le suffoque. Il en vient quelquefois des vols entiers à bord des vaisseaux, comme un nuage poussé par les vents de tempête à quatrevingt ou cent lieues de la terre. Une troisième sorte de petits oiseaux du Groënland, est le hoche-queue, que les Norvégiens appellent *Steensquette*, & les Gascons *Batti-*

Hoche-  
queues.

couette. Il se nourrit de vers. Les Groënlandois prétendent que la plûpart de ces oiseaux habitent pendant l'hyver dans les trous des rochers. Mais il est probable qu'au Nord, encore plus que dans nos climats tempérés, les oiseaux sont les fideles messagers du soleil qu'ils devancent au printems & suivent en automne, cherchant toujours la verdure qui naît sous ses pas.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Quant aux oiseaux étrangers, les Européens ont tenté de transporter au Groënlând des pigeons & de la volaille, mais ils sont d'une trop grande dépense. Il seroit plus aisé d'y élever des canards domestiques, s'ils ne se hazardoient trop avant dans la mer, & ne risquoient d'être emportés par les vagues dans les gros tems.

Quoique l'espèce volatile soit rare & peu nombreuse en ces climats stériles & glacés, on y voit pourtant des oiseaux de proie : mais c'est qu'ils vivent de toutes les espèces d'oiseaux, amphibies, terrestres, ou marins. Il y a, par exemple, des aigles d'un brun foncé, dont les aîles déployées ont jusqu'à huit pieds de longueur. Le roi des airs, l'aigle veille du haut des rochers sur la terre & sur les eaux, & sîtôt qu'il voit quelque proie

Oiseaux de  
proye.

Aigles

Faucons.

Corbeaux.

s'élever de l'un ou l'autre élément ; il fond sur elle & l'emporte en son aire. Quelquefois même il enleve avec ses serres un jeune veau marin , qui jouoit sur la surface d'une mer tranquille. L'aigle partage son empire avec des faucons gris & tachetés comme certaines poules blanches. Ces oiseaux de rapine ne sont pas en grand nombre , sans doute faute de proie , & vivent retirés dans les montagnes. Mais d'un autre côté, les Groënlandois sont infestés par des nuées de corbeaux , considérablement plus grands que les nôtres , & qui leur volent tout , jusqu'au cuir de leurs canots , qu'ils déchirent & qu'ils dévorent , quand ils ne trouvent pas autre chose à manger. Pour l'ordinaire , ils vivent d'insectes de mer ou de coquillages qu'ils emportent & laissent tomber sur les rochers pour les casser : mais s'ils ont grand'faim , ils les avalent tout entiers. Ces corbeaux sont difficiles à tuer à la volée ; c'est pourquoi les Groënlandois les prennent dans des pièges ; car ils ont besoin de leurs plumes au défaut de baleine , pour pêcher à la ligne. Lorsqu'on les voit voler avec une espèce d'inquiétude , & faire grand bruit dans



dans l'air, c'est un présage de vent de Sud & de tempête.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

## CHAPITRE II.

### *Des Oiseaux Aquatiques.*

AUTANT la terre manque d'oi- Poules d'eau.  
seaux au Groenland, autant la mer en  
abonde. Les poules d'eau qu'on y  
voit, ont les doigts des pieds joints  
par une membrane, comme les pattes  
d'oye. Elles ont les jambes placées &  
retirées en arriere, ce qui les rend pe-  
santes pour marcher, mais très-pro-  
pres à nager : car les rames doivent  
être au bout & non au milieu du ba-  
reau. Le plumage épais & serré de ces  
oiseaux, joint à la graisse qu'ils ont  
entre cuir & chair, & à l'abondance  
du sang, sert à les garantir du froid,  
& les aide en même-tems à se soute-  
nir sur l'eau, parce que cette maniere  
d'être leur donne à proportion plus  
de volume que de poids. Ils nagent  
& volent toujours contre le vent, de  
peur de déranger leurs plumes dont  
la position est destinée, ce semble,  
par la Nature, à leur faire esquiver  
les dangers & franchir les obstacles.

Tome LXXIII.

E

qu'ils rencontrent devant eux. De même que l'eau coule sous leurs plumes, les balles y glissent. C'est une cotte de maille qui leur couvre la poitrine & les flancs. Il y a de ces poules qui ont trois doigts au pied; d'autres en ont un quatrième de plus, mais très-court. Il y en a dont les ailes courtes exigent qu'elles habitent plus souvent l'eau que l'air, & les disposent mieux à nager qu'à voler.

La plupart des oiseaux de mer sont distingués & classifiés par le bec, que les uns ont large & dentelé comme le canard, & les autres rond & pointu comme le *willock*: mais tous sont conformés d'une manière adaptée à leurs besoins. Ceux qui ont de longues ailes, & ne peuvent plonger pour chercher leur proie, obligés de l'attendre sur la surface des eaux, ont en revanche un bec long & crochu pour la mieux saisir.

Oyes fau-  
vages.

Parmi cette espèce, on peut ranger l'oye sauvage qui est grise, plus connue encore dans les pays plus chauds que dans le Groënland. Elle y vient cependant à l'entrée de l'été, probablement des côtes de l'Amérique les plus voisines, pour faire ses œufs & nourrir ses petits, puis en hyver elle

Première  
classe d'oi-  
seaux ma-  
rins.

retourne aux lieux de sa naissance.

En second lieu viennent les canards sauvages, également propres à vivre dans la mer & dans l'eau douce. Il y en a de deux sortes, l'une au large bec qui ressemble assez à nos canards domestiques; & l'autre au bec pointu avec une touffe sur la tête. Ces deux espèces font leurs petits sur des étangs d'eau douce. Une troisième espèce, qu'on appelle *Oye d'Ecosse*, est de couleur gris-cendré, & gorge noire. On prétendoit jadis qu'elle ne faisoit jamais d'œufs, & ne se reproduisoit point par la voie ordinaire de la génération, mais de l'écume de la mer qui s'attache aux vieux troncs de bois flottant. Cette écume, disoit-on, produit un coquillage, le coquillage un ver, & le ver un volatile, qui renfermé dans un œuf, d'abord le rompt & sort avec des aîles comme un poulet, puis se lance à la mer, & devient enfin un canard complet. De cette absurde opinion naissoit une décision des Casuistes qui mettant cet animal au rang des poissons, permettoient d'en manger le carême; tolérance bien pardonnable, quand elle étoit l'effet d'une erreur en matière d'Histoire Naturelle. Mais depuis qu'on a dé-

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.  
Canards sau-  
vages de trois  
sortes.

Erreur  
d'Histoire  
Naturelle  
influant sur  
la morale.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

couvert que ce canard pond des œufs en très-grand nombre, qu'il les couve & se reproduit comme les autres oiseaux ; sans doute qu'il aura été profcrit dans les jours d'abstinence de viande : tant l'étude de la Physique est quelquefois utile à ceux même qui la décrient !

Faisan de  
mer,

*Le Faisan de mer* est un oiseau plus petit que le canard ; il a le dos gris & le ventre blanc.

Canard qui  
fournit l'é-  
gledon.

Parmi les canards, ou poules d'eau, il n'en est point de plus beau ni de plus utile à l'homme qu'une certaine espèce noire & distinguée chez les Naturalistes par son duvet ; ils l'appellent *Anas plumis mollissimis*. Sa chair supplée aux meilleures viandes ; singularité d'autant plus remarquable que toutes les poules d'eau ont un goût déplaisant d'huile & de poisson : son duvet sert à garnir des vestes aux Groënlandois, & même aux Européens : enfin ses œufs se mangent en très-grande quantité aux mois de Juin & de Juillet. Mais c'est pour son *égledon* que ce canard est le plus recherché. L'*égledon* est le duvet qu'on trouve dans le nid de ces tendres oiseaux : ils se l'arrachent à eux-mêmes pour en faire

un lit plus chaud à leurs petits : (a) exemple touchant de cet amour maternel que la nature inspire & répand au milieu même des glaces du nord ; de cet amour, que rien n'altère dans les animaux ; tandis qu'il dégénère & s'éteint chaque jour parmi les hommes. Mais ce duvet des nids est mêlé d'ordure & de saletés : on le purge dans un crible fait comme une harpe , dont on frappe les cordes avec une baguette , de façon que ce qu'il y a de sale & de pésant touche & passe à travers le crible , & qu'il ne reste au-dessus que la plume fine & légère.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Comment  
on nettoie  
l'égledon.

Il y a deux sortes de poules d'eau dans le Groënland. On connoît l'une de ces espèces nommée en Groënlandois *mitték*, à la femelle, dont les plumes jaunes bordées de noir paroissent grises de loin, & au mâle, qui a le dos blanc & le ventre noir, la tête tirant sur le violet, & le col blanc. L'autre espèce, appelée *Kingalik*, est remarquable par une protubérance à dents de peigne qui lui croît sur le bec entre les narines, & qui est d'un jaune oranger.

Poules  
d'eau.  
Espèce ap-  
pellée *Mit-  
tek*, au Gro-  
enland.

Autre es-  
pèce qu'on  
nomme *Kingalik*.

(a) Voyez le volume XVIII, de l'Histoire Générale des Voyages, in-4. p. 21.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

La femelle en est brune, & le coq tout noir, excepté les ailes qui sont blanches, & le dos marqueté de blanc. Ces sortes d'oiseaux de mer sont plus grands que le canard ordinaire, & ceux de la première espèce sont fort nombreux. Il en paroît très-peu dans l'Été, qui est la saison de leurs amours. Mais en Hyver on les voit par troupes dès le matin, voler des bayes vers les isles, où ils vont chercher leur nourriture, c'est-à-dire des coquillages, & le soir ils reviennent à leurs paisibles demeures pour y passer la nuit. Leur vol suit ordinairement les détours des eaux qui séparent & baignent les isles, & rarement volent-ils sur la terre, à moins que la force du vent, sur-tout quand il souffle du nord, ne les oblige à se tenir sous l'abri des terres. C'est alors que les chasseurs tirent sur ces oiseaux, de quelque pointe de terre avancée dans la mer, & l'on va les pêcher sur des canots; ceux qui ne sont que blessés plongent au fond, avec un peu de gazon de mer dans leur bec, & ne reviennent guères sur l'eau.

Ces oiseaux volent presque toujours sur l'eau, rarement sur les terres.

Seconde  
classe d'oi-  
seaux ma-  
rins.

La seconde classe des poules de mer est distinguée de la première

par un bec pointu & des aîles plus courtes. Elle fournit une grande variété d'espèces pour la forme & la grosseur : quant à la couleur, le fond en est blanc ou noir, avec différens mélanges.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Sous cette classe est une sorte de plongeon, que les Groënlandois appellent *Tuglek*, de la couleur d'un étourneau, & de la grosseur d'un coq - d'Inde. Ses plumes sont blanches sous le ventre, & d'un noir parsemé de blanc sur le dos : son col est verd, avec un collier rayé de blanc ; son bec est étroit & pointu, épais d'un pouce & long de quatre. Il a deux pieds de longueur, de la tête à la queue, & cinq pieds environ, les aîles déployées. Ses jambes sont grandes, fort en arriere ; il a les pieds de l'oye avec un ongle, ou sorte d'argot, très-petit.

*Tuglek*, sorte  
de plongeon.

L'oiseau le plus approchant de celui-là, est celui que les Groënlandois appellent *Efarokitsok*, nom qui signifie la petite aîle. En effet, il a les aîles d'un demi-pied de long tout au plus, & si peu fournies de plumes qu'il ne peut voler : d'un autre côté les pieds sont si loin de l'avant-corps & si panchés en arriere, qu'on

La petite  
aîle, ou l'é-  
*farokitsok*.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

La courte  
langue, ou  
l'okitsok.

ne conçoit pas comment il peut se tenir debout, ou marcher.

Après la petite aîle vient la courte langue, ou l'Okitsok. On appelle ainsi une poule de mer qui n'ayant presque point de langue, garde un silence éternel. Mais en revanche elle a la jambe & le bec si longs qu'on pourroit l'appeller la cigogne de mer. Cet oiseau glouton dévore un nombre incroyable de poissons, qu'il va pêcher à 20 ou 30 brasses de profondeur, & les avale tout entiers, quoique d'un pied & demi de long, & même des carrelets larges d'un pied. On ne le tue ordinairement que quand il est occupé à faire sa pêche; car il a pour veiller à sa sûreté, de grands yeux saillans & très-vifs, couronnés d'un cercle jaune & rouge.

Espec de  
plongeon  
appelé en  
latin *Colym-  
bus*, en Gro-  
enlandois  
l'okitsok.

Les trois oiseaux qu'on vient de décrire peuvent être mis dans la classe des cormorans. L'oiseau qu'on peut ranger le plus près de l'okitsok, est le plongeon, que les Latins appellent *Colymbus*, mais qui se distingue de l'espece aux courtes aîles par un vol très-élevé. Il a la tête d'un gris brun, le dos d'un gris clair, & le ventre blanc. Sa femelle va pondre auprès des étangs d'eau-douce, &



garde ses œufs , même quand la place est inondée. On l'appelle l'*oiseau de l'Été* , parceque les Groënlandois ne s'attendent point à l'arrivée de la belle saison , qu'ils n'aient vû cet aimable avant-coureur. Sans doute il prend ses quartiers d'hiver en des pays plus chauds , de même que les autres poules de mer , dont le Groënland ne jouit qu'en été. Son cri ressemble à celui du canard , & les Groënlandois veulent peindre ce cri dans le nom de l'oiseau , quand ils l'appellent *karfaak*. Sa voix présage la pluie ou le beau-temis , selon que le ton en est rapide & rauque , ou doux & prolongé.

L'oiseau qu'on appelle au Groënland *Akpa* , a la grosseur d'un canard ordinaire , le dos d'un noir de charbon , & le ventre blanc. Cette espèce se tient en troupe bien avant sur la mer , & n'approche des terres que dans les grands froids. Mais alors il en vient en si grand nombre , que les eaux , qui coupent les isles d'alentour , semblent couvertes d'un brouillard épais & noir. Les Groënlandois les tuent avec leurs javelots , ou les poussent sur la côte , de façon à les prendre avec la main , parceque

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

L'AKPA

ces oiseaux ne peuvent ni courir, ni voler. On s'en nourrit durant les mois de Février & de Mars, du moins à l'embouchure de *Ball-river*; car ils ne se trouvent pas indifféremment partout. Leur chair est la plus tendre & la plus nourrissante qu'il y ait parmi les poules de mer, & leur plume est très-bonne pour garnir des vestes d'hyver.

Le Pigeon  
de mer.

A côté de l'*akpa*, les Naturalistes placent le pigeon de mer. Les Groënlandois l'appellent l'*oiseau des courans*, parce qu'il cherche sa proie où le courant est le plus fort. Il ressemble d'ailleurs à l'*akpa*, si ce n'est qu'il a moins de volume, & le bec coloré d'un beau vermillon, de même que les pieds, qui cependant deviennent gris en hyver, comme le reste du corps.

Le Perro-  
quet de mer.

Un oiseau très-approchant de ces deux-là, mais plus petit encore, c'est le *perroquet de mer*. (a) Il a le bec & la serre larges d'un pouce, si crochus & si tranchans, qu'il peut venir à bout du corbeau, son enne-

(a) Voyez la description on y trouve beaucoup du Spitzberg, Tome XV, d'oiseaux qui doivent être in-4. de l'Histoire Générale à peu près les mêmes que ral des Voyages, p 276, ceux du Groënlând:

mi capital, & l'entraîner avec lui sous l'eau. Les Groënlandois connoissent un autre perroquet de mer, qu'ils appellent *Kallingak*, tout-à-fait noir, & gros comme un pigeon.

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

Le Moineau de mer, qui s'appelle ainsi, parcequ'il ressemble au moineau par le bec, cet oiseau, que les habitans de Terre-Neuve nomment l'*oiseau des glaces*, parce qu'il y habite toujours, n'est pas plus grand qu'une grive, & du reste a le plumage de l'*akpa*.

Le Moineau de mer.

Enfin la Bécassine de mer, qui, comme celle de terre, vit de pectacles, est une espèce d'amphibie, qui peut se sauver sur les deux élémens; car elle a deux doigts joints par une membrane, pour aller sur l'eau, & le troisieme libre & séparé, pour habiter la terre.

La Bécassine de mer.

Une troisième classe d'oiseaux marins est désignée par la longueur du bec & des ailes. A la tête de cette classe est la Mouïette, qui se subdivise en plusieurs sortes. Les Allemands appellent la premiere espèce *Bourguemestres*, & la seconde *Sénateurs*, peut-être parce qu'elles sont vêtues de noir comme ces Magistrats. Ces deux espèces sont de la gros-

Troisième  
classe d'oi-  
seaux ma-  
rins.

# 132 HISTOIRE GÉNÉRALE

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Mouïettes  
de quatre es-  
pèces.

seur d'un canard ; deux autres pas plus grosses qu'un pigeon , différent encore des premières par la couleur du plumage , qu'elles ont ou gris , ou bleuâtre , ou totalement blanc.

Toutes ces mouïettes ont le bec mince & long , arrondi vers le bout , avec un avancement comme le croc d'un harpon , afin de bien ferrer leur proie. Des ailes très-longues leur servent à planer dans les airs , où ces oiseaux se tiennent quelquefois immobiles pour chercher à dévorer ; dès qu'ils apperçoivent une proie , ils fondent dessus comme un faucon. Les mouïettes peuvent aussi plonger quelque tems , mais restent rarement dans l'eau , à moins qu'ayant besoin de se reposer au milieu de leur vol , elles ne trouvent ni glaces , ni bois flottans. Elles se retirent plus volontiers dans le creux des rochers , où elles enlèvent le poisson que les vagues agitées ont jetté sur le sable.

Cinquième  
espèce de  
mouïette , le  
*Malle-mucke*.

La cinquième espèce de mouïettes est un oiseau que les Allemands appellent *Malle-mucke* , mot qui désigne son étourderie , parce qu'il se jette , comme les mouches , sur le corps des baleines mortes , au risque de s'y faire tuer par les pêcheurs.

Du reste il approche rarement de la terre, mais on le trouve par nuées à 80 lieues en pleine mer, sur la trace des vaisseaux, pour attraper les débris de nourriture qu'on en jette; & quand il en a trop mangé, il les regorge, dit-on, pour les avaler de nouveau.

Une sixième espèce, plus singulière encore, est la mouette qu'on peut nommer *le Voleur de mer*; car elle poursuit les autres mouettes, disent les matelots, jusqu'à ce que la peur leur ait fait rendre des excréments qu'elle prend à la volée pour étancher une soif ardente, causée par la graisse de la baleine, dont elle s'est gorgée. Mais ce qu'il y a de vrai dans ce récit, c'est que cet oiseau, n'étant pas trop bon nageur, se plaît à voguer sur le gazon de mer, ou sur le bois flottant, à la suite des autres mouettes, & quand celles-ci, plus habiles dans l'art de la pêche, laissent tomber quelque poisson de leur bec, le voleur de mer ne manque pas d'escroquer ce butin.

*Le Tattaret*, qui tire son nom de son cri, est notre mouette ordinaire: c'est le plus petit, mais le plus joli des oiseaux de cette classe. Il a le bec jaune, court & crochu,

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Sixième espèce, le Voleur de mer.

Le Tattaret.

& trois ongles à chaque pied ; du reste il seroit tout blanc, s'il n'avoit le dos azuré d'un bleu céleste.

Comme tous ces oiseaux suivent le hareng, les enfans du Groënland les attrapent avec un hameçon, au bout duquel ils accrochent un poisson, tandis que la ligne est attachée à un fagot. Les tattarets font leurs nids par troupes, sur la cime des rochers les plus escarpés, & si quelqu'un approche de leur voisinage, ils se mettent à voler avec des cris perçans, comme s'ils vouloient faire peur aux gens, & les éloigner par ce bruit affreux.

Hirondelle  
de mer.

Le dernier des oiseaux marins aux *longues ailes* est l'*Hirondelle de mer*. Il est plus gros que notre hirondelle, mais du reste lui ressemble par la tête & par sa queue fourchue. Sa couleur est blanchâtre, si ce n'est qu'il a une espèce de calotte, ou tache noire sur la tête. Son bec pointu est excessivement long, à proportion de sa grosseur. C'est un oiseau de passage, comme le *tattaret*.

Il y a quelques autres sortes d'oiseaux dans le nord & le sud du Groënland, que nous n'avons pas, comme il y en a dans nos climats

des espèces qu'on ne trouve point ailleurs. Les Groënlandois qui vivent dans ces cantons reculés du nord , où les Européens n'ont point de colonies , disent qu'il leur vient tous les étés , du côté de l'Amérique , une forte d'oiseaux très - approchans du pigeon. Ils arrivent par volées innombrables ; ils sont si familiers qu'ils entrent dans les tentes ; ce qui jette les Groënlandois dans la consternation : car ils s'imaginent , toutes les fois qu'un oiseau vient dans une cabane , qu'il y apporte un présage infaillible de mort pour quelqu'un de ceux qui l'habitent. Ces peuples parlent encore d'une forte d'oiseaux du nord , qui se battent en l'air avec tant d'acharnement , qu'il en tombe une foule de morts dans les bateaux des pêcheurs.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Comment est-ce que la nature pourroit à la subsistance de ces différentes classes d'oiseaux aquatiques ? sans doute c'est la mer qui les sustente tous : s'ils n'étoient pas obligés d'y chercher leur nourriture , on ne les verroit point vivre sur un élément où ils ne sont pas nés.

D'où les  
oiseaux de  
mer tirent  
leur subsis-  
tance.

Ce sont ces espèces , amphibies & mitoyennes , qui ont établi , pour

ainsi-dire , le commerce qui est entre la terre & la mer , & qui peut-être ont enseigné aux hommes à tirer de l'une les alimens que l'autre leur refuse. De-là , sans doute , l'art de la navigation : car presque tous les arts communs à l'espèce humaine sont nés de la dureté de la nature , & l'on sent encore , aux peines qui les accompagnent , qu'ils tirent leur origine des fléaux ou des calamités inséparables de la constitution physique du monde. Ainsi l'invention, cette espèce de création, porte l'empreinte de la destruction , & le mal est enraciné dans la nature même du bien.

C'est donc vraisemblablement à la rigueur des frimats que la plupart des oiseaux , engendrés dans les terres du nord , doivent la nécessité où ils sont de vivre sur la mer. Mais tous ne s'entretiennent pas des mêmes substances : La classe des canards se nourrit en général des gazons de mer. Les oiseaux marins , de la seconde classe , mangent de petits poissons qu'ils dépècent avec leur bec tranchant , ou qu'ils avalent tout entiers. Ces deux classes ont de courtes ailes qui ne les em-



pêchent pas de plonger , & d'aller chercher leur nourriture à plus de vingt brasses sous l'eau. Mais les mouëttes , qui sont les oiseaux aquatiques de la troisième classe, ne pouvant plonger , avec leurs grandes aîles & leurs longues queues , se nourrissent de petits poissons qu'elles enlèvent avec un long bec à la surface des eaux. Il y en a cependant qui plongent un moment & reviennent emportant leur proie sous leurs aîles , comme feroit un homme sous son bras. Mais la plupart se tiennent sur les baleines mortes. Ces espèces voraces ne détruisent pas du moins leurs semblables , comme certains oiseaux de terre , qui dévorent d'autres oiseaux. La mer , qui fournit aux mouëttes & aux macreuses des végétaux & des poissons , les garantit en même-tems des incursions des vautours & des monstres qui dépeuplent la terre & les airs.

Quant à leurs œufs & leurs petits , Anderson a fait de curieuses observations sur la manière dont ces oiseaux les dérobent à la voracité des hommes & des animaux. D'abord ils pondent dans les fentes des rochers les plus escarpés , où l'homme , ni

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Œufs des  
oiseaux de  
mer.

l'ours , ni le renard ne peuvent grimper ni pénétrer. Ils sauvent leurs petits de l'oiseau de proie , soit en les cachant dans des creux étroits & profonds , soit en les transportant sur leur dos en haute mer. Mais s'ils étoient tous aussi précautionés , les Groënlandois ne mangeroient gueres de ces oiseaux , ni de leurs œufs ; car ils ne sont pas aussi adroits que les Norvégiens , pour se glisser par une corde dans les précipices & les cavernes où nichent ces volatiles. Plusieurs oiseaux de mer se contentent de faire leurs nids dans des isles ou sur des rochers , à l'abri des renards ; d'autres pondent quelquefois leurs œufs sur la terre. Les habitans du pays disent qu'autrefois ils remplissoient , en très-peu de tems , un bateau d'œufs d'Eiderdon , dans les isles qui sont autour de Ball river ; & qu'ils n'y pouvoient faire un pas sans casser des œufs sous leurs pieds. Mais cette quantité commence à diminuer , quoiqu'elle soit encore étonnante. La plupart des œufs d'oiseaux marins sont verts , quelques-uns jaunes ou gris , tachés de points noirs ou bruns. Tous ces œufs sont plus gros , à proportion de l'animal qui les pond ,

que ne le font ceux des oiseaux terrestres. La coque en est très-dure, ainsi que la pellicule, ou l'enveloppe de dessous; ils ont le moyeu rougeâtre. Celui des œufs de la mouette est tout-à-fait rouge, avec un blanc plus considérable que dans les autres œufs, qui ne sont pas non plus aussi gros. Le moyeu le plus rouge est bien le plus gros, mais c'est aussi le plus désagréable au goût.

## CHAPITRE II.

*Des Poissons.*

L'HISTOIRE naturelle du Groënland est plutôt une portion de l'Histoire de la mer, que de celle de la terre. Les baies, les lacs, les isles & les marécages dont ce pays Septentrional est formé, couvert, environné, n'en font, pour ainsi dire, qu'une dépendance de la souveraineté des mers. Ce ne sont, en quelque sorte, que des terres adjacentes à l'océan, & c'est bien-là que le maître de la mer l'est aussi de la terre. Si la patrie est où l'on vit, les Groënlandois appartiennent plus à l'élément qui les

nourrit qu'à celui qui les voit naître ; puisque sans les ressources de la mer , ils trouveroient leur tombeau dans leur berceau même. C'est donc par la pêche qui se fait sur les côtes du Groënland , que l'habitant de ce pays devient utile à presque toute l'Europe , à laquelle il fournit une branche importante de commerce ; ainsi , par une singularité bizarre , un pays qui manque du nécessaire , nous donne le superflu. Le nord est en même-temps le rendez-vous des poissons les plus nombreux & les plus rares , les plus petits & les plus gros : car y a-t-il de contraste plus frappant entre deux especes , soit pour le volume ou pour le nombre , que celui qu'on voit entre le hareng & la baleine ? Mais telle est à cet égard la sagesse & l'économie de la nature dans la disposition de ses richesses , qu'elle n'a peut-être employé ni plus ni moins de matiere dans une de ces especes que dans l'autre ; en sorte que si le Créateur pesoit d'une main la masse des baleines , & de l'autre la quantité des harengs , les poids resteroient en équilibre dans sa balance. On ne doit pas en être bien étonné , s'il est vrai que les harengs se

convertissent , pour ainsi-dire , en baleine , par la consommation prodigieuse que la reine des mers fait de ce petit peuple de poissons . , pour sa subsistance ? Cependant la nature , comme si elle n'immoloit qu'à regret une espèce à l'autre , inspire aux harengs l'instinct de se dérober sous les glaces , aux poursuites de la baleine. A peine l'espèce innombrable s'est-elle engraisée & repeuplée dans sa retraite , qu'à la fonte des glaces & aux premières ardeurs du soleil , elle disperse ses essaims de toutes parts dans l'océan vers les climats les plus doux ; mais bientôt ces colonies rencontrent le maquereau , le merlan , & d'autres poissons voraces , qui poursuivis par la baleine , chassent à leur tour les harengs vers les côtes & les bayes , où le monstre des mers ne peut avancer , à cause de sa pesante grosseur. C'est-là que le hareng , échappé à la gueule de ses ennemis , tombe entre les mains de l'homme. Le sauvage pêcheur du nord , non content de s'en nourrir , en fait une provision dont le prix sert à lui procurer ce qui lui manque.

Par un cours de l'industrie , en-

Profit de la  
pêche du ha-  
reng & de la  
morue.

tièrement opposé, ce semble, à celui de la nature, c'est l'habitant des climats tempérés, qui va dans une mer glaciale porter les denrées de premier besoin aux Groënlandois, pour en rapporter des provisions utiles sans doute, mais en quelque façon superflues, eu égard à la fertilité des terres qu'il habite, ou dont il est environné. Ainsi l'abondance des grains régné souvent dans un pays où l'on ne sème ni ne recueille; tandis que la terre même la plus féconde voit ses habitans périr dans la disette des biens qu'elle leur a donnés. Combien de gens nés dans nos ports, qui pourroient défricher & cultiver des landes & des sables que la mer nous a laissés, vont sur les côtes du Groënland, affronter les glaces flottantes & s'exposer à mille morts, pour y pêcher le hareng & la baleine! Il faut pourtant avouer que cette pêche est un présent du Ciel pour les peuples du nord, qui non-seulement peuvent en subsister, mais en retirent des sommes considérables. On sçait le profit immense que vaut à la Hollande la pêche du hareng & de la morue. La Norvege, pays très-pauvre, & qui ne fait pas

cependant un aussi grand commerce en ce genre que les Hollandois, quoiqu'elle soit voisine des mers où ce poisson abonde, charge tous les ans, dans le seul port de Berghen, six cens tonneaux de merlus salés & de morue sèche, sans compter plusieurs vaisseaux d'anchois. M. Pontoppidan, Evêque de Berghen, dit que dans l'espace de deux lieues de côte, on voit deux ou trois cens bateaux aller ensemble à la pêche du hareng, & dans une seule prise en rapporter dix mille tonnes.

Cependant croiroit-on que ce n'est rien en comparaison de la quantité que la baleine & les autres grands poissons en dévorent. Heureusement la nature fournit à cette vaste consommation, en réparant au-delà des pertes qu'elle fait. Elle a même pourvu, dit-on, si abondamment à la reproduction de ces espèces comestibles, qu'on a trouvé jusqu'à dix mille œufs dans le corps d'un seul hareng. On assure que le *capelin* du Groënland ne jette pas son fray dans la mer; mais qu'il se retire dans des rochers où les pierres & les herbes recueillent ses germes; c'est là qu'ils restent à l'abri de tout danger, jusqu'à ce que les

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

Prodigious  
se multipli-  
cation du har-  
eng.

doux rayons du soleil, & la moile écume des vagues fassent éclore les œufs dans la saison des zéphirs. Rassemblés ainsi dans les bayes dès leur naissance, les poissons semblent s'offrir d'eux-mêmes aux besoins de l'homme, & se méfier si peu de ses filets, qu'à peine a-t-on fait une pêche copieuse, il en vient aussi-tôt une plus abondante à faire; tant la Nature est prompte à remplir les vuides dans cette mer qui ne peut, ce semble, non plus manquer de poissons que d'eau. En effet, quoique chaque espèce y naisse dans son tems, il n'y a pas un mois dans l'année qui n'en fournisse son tribut à l'Océan. Mais, dit très-bien M. Crantz, c'est la prodigalité même de l'Auteur de la Nature qui nous rend insensibles à ses bienfaits, & l'habitude de voir ses trésors grossir sous la main qui les dissipe, fait qu'on en jouit sans s'en appercevoir.

C'est sur-tout au Nord qu'on peut admirer dans la sage compensation que la Nature a faite de ses richesses, combien les hommes sont dédommagés de la stérilité de la terre, par la fécondité de la mer. C'est-là qu'un Naturaliste doit aller étudier l'ichtyologie. La meilleure école de cette science,



ce , est dans les mers glaciales. Quel vaste champ pour un esprit curieux de connoître , non-seulement les formes & les espèces qui distinguent les poissons en troupeaux innombrables , mais aussi le caractère , les propriétés , l'industrie & l'instinct de ces animaux stupides & muets ! Quel sujet de profondes méditations que le progrès insensible d'organisation & de vie qui s'étend & se développe dans les habitans du vaste Océan , depuis l'insecte imperceptible aux yeux , jusqu'à l'énorme & prodigieuse Baleine ! Et si l'on veut descendre l'échelle des êtres , quelle chaîne à parcourir depuis le *Kraven* , ce monstre presque fabuleux par l'immensité de l'espace que son volume occupe , jusqu'à l'inconcevable *zoophite* , cette production animale & végétale de la mer !

Mais , continue M. Crantz , cette étude demande l'homme tout entier & le séjour de toute sa vie dans le véritable pays des poissons. On ne doit pas attendre une ichtyologie exacte ni complète d'un Missionnaire , qui n'a ni l'inclination ni le tems de s'y adonner. D'ailleurs le Groënland n'est pas aussi pourvu de poissons , du moins pour la variété des espèces , que bien

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

Poissons  
d'eau douce.

Le Saumon  
& la Truite.

Comment  
on les prend.

d'autres côtes du Nord situées sous la même latitude. Comme les rivières ne sont point grandes, ou que du moins on ne peut les remonter bien avant, à cause des glaces qui couvrent les bayes; que d'ailleurs les lacs enfermés dans les terres, sont aussi presque toujours glacés, on ne trouve guères dans tout le Groënland que deux sortes de poissons d'eau douce, qui sont le saumon & la truite faumonée. Celle-ci vient en abondance dans les ruisseaux, elle y est très-grosse & fort grasse; le faumon, plus rare, ne se trouve que dans certains endroits. Les Groënlandois prennent ces poissons avec la main sous les pierres, ou les percent avec une fourche. Dans le tems où le saumon remonte de la mer dans les rivières, ils bâtissent à l'embouchure un réservoir de pierre avec une écluse. Le saumon passe par-dessus l'écluse dans les grandes marées; mais pour peu qu'il s'amuse à jouer dans l'eau douce où il est entré, le flot baisse, l'eau se retire à la fin & laisse le poisson presque à sec, ou comme emprisonné dans le réservoir. Les Européens prennent du saumon avec des filets dans les étangs; mais ils ont toujours besoin des Groënlandois qui vont avec leurs

canots soulever & débarrasser les filets d'entre les rochers & les pierres.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Sans doute il doit y avoir une étonnante variété de poissons, puisque sans parler du nombre prodigieux que la baleine & le veau marin en consomment, il en est beaucoup plus encore que l'approche de ces ennemis dévorans dérobe à notre vue & tient cachés au fond de la mer dans le creux des rochers. Quoique les côtes du Groënland soient extrêmement poissonneuses, cependant, soit que la mer y ait peu de bancs de sable & de bas fonds, soit qu'elle y manque de certains végétaux propres à bien des espèces de poissons, il s'en trouve de beaucoup moins de sortes que dans les côtes de la Norvége.

Le poisson le plus abondant & le plus commun que la mer fournisse aux Groënlandois, est le petit hareng, d'un demi-pied de long. Il a le dos d'un verd foncé, & le ventre d'un blanc argenté, beaucoup de petites arêtes & presque point d'écailles. Il en vient en si grande quantité frayer dans les bayes sur les rochers, que la mer en est toute noirâtre & perlée d'une infinité de germes. C'est aux mois de Mars & d'Avril qu'ils

Pêche du  
Hareng par  
les Groen-  
landois.

paroissent ; annoncés & trahis par la mouette qui s'en nourrit elle-même. Ils frayent les deux mois suivans ; & c'est alors que les Groënlandois en font leur provision : car dans l'espace de quelques heures , ils en chargent des bateaux entiers par le moyen de cribles ronds, tissus de fil de boyau ; ensuite ils les séchent sur le roc en plein air , puis les emballent dans de grands sacs de cuir ou de vieille toile ; & c'est-là leur ressource de tous les jours pour l'hyver.

On pêche des harengs plus gros , au Midi du Groënland : mais ce sont probablement des coueurs d'une espèce étrangere qui se sont détachés de la grande armée de harengs qu'enfante la mer glaciale sous le Pôle. Comme ces poissons innombrables vont par divisions & par colonnes ; les uns à gauche sur toutes les côtes du Nord de l'Europe , les autres à droite entre l'Islande & le Groënland sur les côtes de l'Amérique (a) , il n'est pas possible qu'il ne se disperse quelques-uns de ces derniers dans les golfes & bayes qui sont autour du Cap des

(a) Voyez l'Histoire particulière de l'Islande , dans le volume dixhuitieme de l'Histoire Générale des Voyages , in-4. pages 26 & 27.

Etats, & ce sont-là les gros harengs que les Groënlandois prennent quelquefois.

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

Scorpion de  
mer.

Après l'*Angmarset* ou le hareng, le Groënlandois préfère le *Scorpion marin*. C'est un poisson d'un pied de long, rempli d'arêtes; il a la peau lisse & tachetée de gris, de jaune, de rouge & de noir, comme celle du lézard; la tête grosse, ronde & large, la bouche grande, & les nageoires larges & piquantes. Il vit toute l'année dans les bayes, mais en pleine eau, quoique près de la terre. On le pêche en hyver, & ce sont de pauvres femmes & des enfans qui le prennent avec des lignes faites de baleine ou de plumes d'oiseaux; ces lignes ont trente ou quarante brasses, avec une pierre bleue, au bout, pour les enfoncer. Au lieu d'amorce, on met à l'hameçon un os blanc, un grain de verre, ou bien un morceau de drap rouge. C'est sans doute la couleur ou le brillant qui attire le scorpion de mer. Ce poisson très-vilain d'ailleurs, est d'un goût excellent, sur-tout dans la soupe, & si sain que les malades peuvent en manger.

Il y a beaucoup de merlus sur ces côtes, mais petits & maigres. Le Groën-

Rouget.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

landois n'a pas d'autre poisson à écailler que le saumon & le rouget. Celui-ci tire son nom de sa couleur ; du reste il ressemble à la carpe ; fort gras très-bon à manger , mais difficile à prendre.

Description  
du Chat-marin.

Avril & Mai ramènent aux Groënlendois la pêche du *Chat marin* qui va frayer sur la côte , & se prend avec des fourches. Long de cinq pieds , épais & gros , la tête large , deux grands yeux de chat ou de hibou ; pour toute peau , une écorce épaisse , dure & calleuse , hérissée de nœuds pointus ; à travers cette enveloppe sombre , une chair rougeâtre qui change & tire sur le verd , quand l'animal est gros ; cinq rangs de bosses racornies sur le dos , le ventre & les flancs ; près de la tête & sous le collet une protubérance charnue , au moyen de laquelle ils s'attache aux pierres si fortement , qu'on ne peut qu'avec peine l'en arracher : tel est à peu près ce poisson. Sa chair est grasse & molle , elle rassasie bien vite ; cependant quand elle est séchée à l'air , l'estomach s'en accommode mieux.

Serpent de  
mer , ou rongepierre.

Un poisson assez singulier , c'est celui que les uns appellent le Serpent de-mer ; d'autres , Loup-marin ; d'au-

tres, *Ronge-pierre*. Il a non seulement les machoires, mais toute la bouche & le palais haut & bas, garnis de dents. Par leur nature & leur forme elles ressemblent plus aux dents d'un chien qu'à celles d'un poisson. Celui-ci vit de chevrettes, de hérissons de mer & de moules, dont les écailles & les épines ne l'arrêtent point. Long de deux pieds, il a la tête assez hideuse, & le reste du corps mince & terminé en pointe comme l'anguille; une nageoire lui court par toute la longueur du corps, tant dessus que dessous. Sa chair ressemble au lard, & l'on n'en mange guères que séchée au vent.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Cette mer du Nord donne aussi des Carrelets grands & petits, mais qu'on pêche rarement. Il y a pourtant dans cette espèce une sorte de Plie que les Groënlandois prennent en certaines saisons avec un hameçon attaché à une ligne de baleine, ou courtoie de boyau, qui a jusqu'à cent cinquante brasses de longueur. Les plus grosses plies ont six pieds de long, sur un demi-pied d'épaisseur. Elles pèsent jusqu'à deux cents livres & plus. Elles ont la peau lisse, blanche par dessous & tachetée de brun sur le dos; les yeux placés à

Sorte de  
Plie de six  
pieds de long  
& pesant 200  
livres.

fleur de tête, plus gros que ceux d'un bœuf, environnés d'une peau qui peut leur servir de paupière; la bouche d'ail leurs peu large, & les mâchoires garnies d'une double rangée de dents pointues qui rentrent en dedans; la gorge & le palais meublés de deux membranes ou luettes armées de pointes. Ce poisson vit de crabes, & ne quitte guères le fond de la mer; on croiroit peut-être que c'est en partie à cause de sa pesanteur, de sa forme & de ses nageoires étroites, qui l'empêchent de se tenir sur l'eau; mais les Pêcheurs assurent que quand il se sent pris à l'hameçon, il saute plus vite qu'ils ne peuvent tirer la ligne, & s'élance avec tant de rapidité qu'ils en ont les mains écorchées par la courroie qu'ils tiennent. Sa chair est de bon goût; sa graisse délicate. Les Groënlandois coupent la plie en petits morceaux & la font sécher au soleil, tandis que d'autres peuples du Nord la boucannent à la fumée. Les plies rodent sans doute d'un endroit à l'autre; car il y a des pêcheries au Groënland, où l'on n'en trouve jamais, comme à *Fisher-Bay*; mais à *Good-shaap*, on en prend au mois de Mai, plus encore en Juillet & Août.



jamais entre les terres , toujours en pleine mer. Plus loin à *Zukkertop* , la pêche s'en fait aux mois d'Août & de Septembre.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Venons aux poissons qui n'ont point de sang. Parmi ceux que la Nature a logés dans des écailles , on peut compter d'abord les crabes faits en forme d'araignée , avec huit pieds & deux pinces , sans queues. Leurs yeux semblables à des cornes , sont fixes , transparens , & fort saillans. Ils ont au lieu de bouche , deux os blancs qui leur servent , comme une paire de ciseaux , à couper ce qu'ils mangent. Leur chair a l'on ne sçait quel goût désagréable , qui vient peut-être de ce qu'ils se nourrissent d'oiseaux & de poissons faits pour la voyerie. On ne connoît point au Groënland d'écrevisse de mer , ni de rivière. On y trouve en revanche une grande quantité de chevrettes qui naissent sur l'algue marine , mais qui s'éloignent de la terre quand elles sont grosses , & vont servir de pâture aux veaux marins.

Poissons qui  
n'ont point  
de sang.

On y voit encore le hérisson de mer , qui se défend avec ses épines ; & le *Star-fish* , armé de cinq ou six pointes. L'un & l'autre ont l'anus de-

Hérisson de  
mer. *Stars  
fish.*

vant, & la bouche derriere. Le *Starfish* est pourvu d'une multitude de petites cornes qui sont pour lui le principal organe du tact, ou du sentiment, comme celles du limaçon.

Entre les rochers, la mer jette une quantité d'algue, où pendent & s'attachent de grandes moules bleues très-bonnes à manger. On trouve dans leurs coquilles, des perles de la grosseur d'un grain de millet.

Le Groënland n'a point de bonnes huitres : les deux espèces qu'on en connoît dans ce pays, ne sont point mangeables. On y trouve en dédommagement des petoncles d'un goût excellent ; des moules qui ressemblent à des œufs de canard ; des coquillages de plusieurs espèces, les uns en forme de fève, d'autres en grains de café ; la plupart enrichis & rayés dans tous les sens, des plus belles couleurs. Parmi ceux-ci sont des petoncles pas plus gros qu'un pois, pendus aux rochers qui s'avancent dans la mer ; revêtus d'un couvercle qu'ils ferment quand ils tombent dans l'eau ou qu'on veut les prendre. On trouve quelquefois des coquillages faits comme des mourailles. Partout où ils s'attachent, soit aux rochers, à l'algue, aux moules, aux

Coquillages  
singuliers.

erabes, ou même à la baleine, ils y  
 riennent si fortement, qu'on les met  
 en pièces plutôt que de les en arracher.  
 C'est une espèce de limaçon blanc,  
 luisant & rayé tout du long, de la  
 grosseur d'une noix, ouvert en-dessus,  
 mais avec deux couvercles mobiles à  
 charniere, qui s'imbibent par leurs  
 fentes de l'eau de mer, seule nourri-  
 ture de ce poisson. Lorsqu'il est hors  
 des eaux, échauffé du soleil, il avance  
 deux cornes couvertes d'une infinité de  
 petites plumes. On en trouve en grand  
 nombre attachés à la quille des Vais-  
 seaux; & de-là vient que les gens  
 qui n'ont jamais vû de ces coquillages  
 dans leur pays, s'imaginent que les  
 vers de bois qui percent & rongent un  
 navire, sont sortis de cet animal.

J'ai trouvé, dit M. Crantz, sur  
 une vieille moule bleue, grand nom-  
 bre de coquillages depuis la grosseur  
 d'un grain de moutarde jusqu'à celle  
 d'une lentille. En les examinant avec  
 un microscope, j'ai reconnu que ce  
 qui ne paroïssoit à l'œil nud qu'une  
 sorte de teigne adhérente au moule,  
 étoit une multitude innombrable de  
 petits limaçons. Ils s'attachent, non-  
 seulement à d'autres coquillages, mais  
 aux pierres mêmes, & c'est avec tant

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Insectes de  
mer.

Punaise.

de force, qu'on pourroit soulever une pierre par ces limaçons qui y sont incrustés.

Les insectes sont peut-être l'espèce qui nous paroît abonder le plus dans la nature vivante. La mer en a ses légions, même parmi les coquillages. Elle a sur-tout une sorte de *Punaise*, garnie de sept écailles d'un jaune marbré, qui sont terminées chacune par un pied. La queue de cet insecte est composée de six autres écailles plus petites, attachées ensemble avec deux clous. Sa tête ressemble à celle d'un cerf-volant. Ce petit être, presque invisible, tourmente la baleine, au point qu'elle en bondit de rage sur l'écume des mers. Un autre ennemi encore plus acharné sur ce tiran des poissons, c'est une espèce de *poux*. Cet insecte triangulaire, & cuirassé d'écailles, avec six pieds courbés & tranchans comme une faucille, & quatre cornes pointues qui lui sortent de la bouche, s'enfonce si avant dans la peau de la baleine, & sur-tout sous les nageoires & les lèvres, qu'elle en est toute criblée, comme si des oiseaux l'avoient becquetée. C'est ainsi que la Nature se joue elle-même de tous ses ouvrages, & se

plaît à détruire les monstres les plus redoutables par les plus vils insectes. HISTOIRE DU GROENLAND. Ainsi le Conquérant qui ruine des Empires, meurt quelquefois rongé de vermine.

Je n'ai jamais vû, dit M. Crantz, d'insectes de mer sans écailles, si ce n'est une sorte de Séche si hideuse que je la rejetterai vite en la prenant. Espèce de Séche, insecte sans écaille. Elle avoit environ six pouces de long sur deux doigts d'épaisseur. Son corps est comme une bourse ouverte, où elle peut cacher & renfermer sa tête. C'est ici la plus curieuse partie de cet animal ; car, outre deux grands yeux qu'il a, l'on voit sortir de sa bouche, faite comme le bec d'un oiseau, huit cornes fixes & crochues, dont deux des intermédiaires sont pour le moins aussi longues que le doigt, & les autres plus courtes, mais toutes garnies de petites dents. Ces cornes, de même que tout le corps, sont d'une matière visqueuse & gluante, à demi transparente & d'une couleur gris de cendre. Ce poisson a sous le ventre une liqueur noire & luisante comme de l'encre. Elle lui sert à se dérober aux poursuites des poissons voraces, qui lui font une guerre déclarée ; car dès qu'elle répand cette liqueur, elle

se trouve aussi-tôt dans une eau trouble du noir le plus épais, & ses ennemis restent confondus. Une goutte de cette gomme liquide sur la main d'un homme, brûle comme du feu. Au moyen de sa nature visqueuse, il est probable que cet animal peut varier sa forme, & se replier de toute façon. Car, dit notre Missionnaire observateur, j'ai cru reconnoître un de ces animaux que la mer avoit jetté sur le sable, & je l'ai vu tantôt long & tantôt rond, montrer ses cornes dans l'eau, remuer une longue queue & des nageoires semblables à des pieds, qu'il avoit fort près de la tête; puis retirer & cacher tous ses membres dès qu'il étoit à terre.

*Manger de  
la baleine.*

On voit souvent nager dans la mer une espèce d'animal blanc qui s'allonge, se recourbe & quelquefois se transforme en serpent. On l'appelle *le Manger de la baleine*, parce que celle du Groënland se nourrit de cette seule espèce d'insectes, & de quelques-autres petits vers approchans de la mouche & de l'escargot, mais sans écailles.

*L'Ortie de mer*, insecte venimeux & d'un caustique très brûlant, est encore à peu près du même genre, si

ce n'est qu'elle est plus large, & faite  
comme une petite assiette. Toutes ces  
substances visqueuses sont des êtres vi-  
vans qui tirent leur subsistance de la  
mer, & prennent toutes sortes de mé-  
tamorphoses. J'en ai vû, dit M. Crantz,  
un de près qui avoit la forme d'un  
schelin d'Angleterre. Il étoit dur,  
blanc, diaphane; dans la main il de-  
venoit mou comme de la gelée de  
viande. J'y ai remarqué huit rayons  
d'un rouge brillant, qui dardoient du  
centre vers autant de côtés; quand  
on le prenoit à la main, il avoit la fi-  
gure d'un bonnet rond & creux, dont  
les carnes ou coutures seroient bor-  
dées de rouge.

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

Toutes ces espèces sont rangées par-  
mi les zoophytes; c'est-à-dire, qu'é-  
tant intermédiaires entre les animaux  
& les végétaux, elles croissent com-  
me la plante, & se nourrissent com-  
me l'animal: tels sont les zoophytes,  
si ce n'est qu'ils ne nagent point, mais  
demeurent attachés à la pierre, ou à  
l'algue marine où ils sont nés. Il y  
a des zoophytes sur les mers du Groën-  
land: les uns ont la forme d'un myr-  
the dont les branches sont entrela-  
cées; d'autres ressemblent à une pom-  
me de pin; d'autres à des figes de

Zoophytes.

l'Inde ; tous aussi blancs que la neige. On les prendroit pour une plante, si l'on n'y voyoit sensiblement les entrailles de l'animal, quand on ouvre ces corps équivoques.

La mer vomit dans les tempêtes, une sorte de nid adhérente à l'algue & gros comme une pomme. Ce nid est composé d'une multitude prodigieuse d'insectes d'un jaune éclatant, à demi diaphane. Ces pelotons sont faits en colliers de perles enfilées.

Telle est la chaîne des êtres, & la gradation que la Nature suit dans l'Océan comme sur la terre, depuis l'infiniment petit jusqu'à l'excessivement grand. Qui sçait si tous les animaux qui paroissent être une portion les uns des autres, ne sont pas dans l'ensemble une portion de la terre dont ils sortent sans cesse pour y rentrer ? Si la terre n'est pas une portion vivante & animée du soleil, qui lui-même n'est qu'un rayon du monde ? Voilà ce grand abîme où l'esprit humain se perd, qu'il n'est permis à aucun mortel de sonder, & sur lequel il est téméraire & funeste de rien édifier. L'univers, ce fondement de nos systèmes reste sur sa base ; mais nos pensées avec lesquelles nous vou-



lous bâtir sur ce fondement , ne font  
que du sable que nous jettons en l'air  
& qui nous retombe toujours dans  
les yeux pour nous aveugler de plus en  
plus.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

M. Crantz finit ce chapitre sur les  
poissons du Groënland , par la des-  
cription d'un *goulu* ou chien de mer ,  
qu'il y a vû prendre avec un har-  
pon , près de la côte où se faisoit la  
pêche du hareng.

Goulu, ou  
chien de mer.

On sçait que ces animaux ont de-  
puis deux pieds de long jusqu'à huit ou  
dix brasses , & qu'ils pesent de dix à  
vingt quintaux. Celui dont il s'agit  
avoit deux ou trois brasses de longueur ;  
deux nageoires sur le dos , & six sous  
le ventre ; sa queue étoit fourchue ,  
avec une branche plus grande que l'au-  
tre ; sa peau très-rude & raboteuse ,  
comme si elle eût été couverte de  
grains de sable. On voit dans la suite  
de la description de cet animal , une  
tête pointue & longue de deux pieds ,  
avec deux grandes narines au-dessous.  
Sa bouche large d'un pied , n'est pas  
placée en avant comme celle des au-  
tres poissons ; mais reculée d'un pan  
en dessous du grouin , & tant soit  
peu recourbée. Cette situation fait que  
cet animal glouton en est moins dan-

Descrip-  
tion d'un  
Goulu.

gereux ; car tandis qu'il est forcé de se relever droit sur sa queue , pour saisir sa proie , il lui donne le tems de s'échapper. La mâchoire supérieure est armée de quatre ou six rangs de petites dents pointues comme celles du brochet , & les gencives sont pleines de boutons. La mâchoire inférieure est garnie d'une double rangée de cinquante-deux dents un peu recourbées en dedans , les pointes croisées en fautoir ; de sorte qu'elles ressemblent à une scie de fer , & qu'elles en tiennent lieu aux Groënlandois. Le chien marin a les yeux plus gros que ceux d'un bœuf , & derrière ses yeux sont ses oreilles , mais sans organe extérieur. Ce poisson n'a pas un seul os : son épine du dos n'est qu'un cartilage tendre qu'un homme peut briser avec ses ongles ; à la place des jointures il a de grandes cavités remplies d'une graisse liquide. Sa chair est de deux sortes ; l'une est chair de poisson , tendre à fondre sous les doigts & propre à faire du bouillon ; l'autre ressemble à la chair des animaux terrestres , elle est rouge & disposée en petits filets sur les côtés ; mais le lard qu'on trouve sous les nageoires est très-ferme , & d'un doigt d'épaisseur. Ce poisson

est friand de chair humaine, c'est pour cela qu'il fuit les vaisseaux, dans l'espérance d'attrapper quelque cadavre, si l'on en jette. Mais les Groënlandois, non moins avides de chien marin, que le chien peut l'être d'un Groënlandois, vont à la pêche de cet animal, le prennent avec un harpon, qu'ils lâchent par une chaîne de fer, car il mangeroit ou couperoit toutes les lignes; le tirent à bord de leur vaisseau, & le coupent en pièces sans délai, pour prévenir l'effet dangereux des terribles coups de queue qu'il donne en se débattant sur le tillac. Il a tant de vie, que ses tronçons sautent & s'agitent quelques heures après qu'ils ont été coupés; & qu'on y voit encore du mouvement au bout de trois jours. Le foie du chien marin rend beaucoup d'huile, souvent jusqu'à deux barrils, selon la grosseur de l'animal. Ce qui distingue le chien marin des poissons & le rapproche des quadrupèdes, c'est qu'il ne frayepoint, mais accouche de ses petits, & pour l'ordinaire, il en fait quatre d'une portée.

Une autre espèce qui a la même singularité de porter & faire ses petits; c'est la Raye. Elle a la bouche formée

---

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

La Raye.

à peu près comme le chien de mer ; mais avec cet avantage que ses yeux sont si exactement placés au-dessus de sa bouche , qu'en la faisant rentrer en-dedans , comme sa conformation le lui permet , elle peut voir tout ce qui se passe à sa portée , & saisir la proie qui se présente. Elle bat des nageoires , comme un oiseau des ailes : du reste la raye est trop connue pour en rapporter autre chose que ces particularités. Ce sont-là les poissons les plus communs au Groënland.

*Des Animaux marins extraordinaires.*

De la Baleine.

A la tête de tous les poissons , & peut-être de tous les animaux , doit marcher la Baleine. Si l'on considère sa grandeur , elle occupe à proportion autant d'espace sur la mer , que l'éléphant sur la terre , & son volume l'emporte autant sur celui du quadrupède , qu'un des deux élémens surpasse l'autre en étendue. Ainsi comme la mer couvre les deux tiers du globe , la baleine est au moins deux fois plus grosse que l'éléphant. Sa force est proportionnée à sa masse , puisque d'un coup de queue , elle submerge ou fracasse des bateaux ; & que son sou-

de , semblable aux vents impétueux , jette l'eau dans les airs comme de la poussière. Quand elle s'agite & bondit sur les mers , on diroit une tempête dont le mouvement se fait sentir à plus d'une lieue , & dont le bruit porte aussi loin qu'un coup de canon. C'est par une suite de cette activité prodigieuse , & par un reste de cette puissante vie que la Nature a répandue au loin dans tout son corps , que lorsqu'elle se sent blessée , elle fend les eaux avec une rapidité qui devance le vol de l'aigle. De-là cette élasticité des nerfs de la baleine , & ce ressort de tant de mouvemens mécaniques ; ressort que rien ne brise & n'altère , & qui se répand jusques dans les moindres fibres de la matière où la Nature l'a caché. On ne peut donc s'empêcher de parler de ce prodige de l'espèce animale , partout où il se rencontre , & malgré les descriptions qu'on en trouve dans l'Histoire des Voyages , dont ce volume est une suite , il faut encore en recueillir des particularités nouvelles que nous offre le Groënland.

---

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

Ce pays maritime fournit plusieurs sortes de baleines dont la principale espèce se rend , ou se tient à la baye

Pêche de la  
baleine par  
les Europé-  
ens.

de Disko. C'est-là que les vaisseaux Européens vont les prendre au mois d'Avril , ou qu'ils les suivent jusques sur les côtes d'Amérique, où elles s'arrêtent dans la baye de Hudson. Dès qu'on voit ou qu'on entend la baleine , un bateau de six Pêcheurs vole à sa rencontre , escorté de cinq ou six autres bateaux qui le suivent. C'est à la tête de l'animal que le pêcheur en veut. Quand la baleine se dresse pour respirer , le premier bateau s'avance de côté , le Harponneur lance son fer au monstre , près des nageoires ou des ouïes , & s'enfuit de peur que l'animal , sentant le coup , ne renverse la nacelle. La baleine plonge avec une incroyable vitesse , quelquefois durant une heure , emportant jusqu'à deux mille brasses de corde , que tous les bateaux de Pêcheurs ne manquent pas de lui lâcher à la suite du harpon enfoncé dans son corps. Si l'animal s'engage dans les glaces , on le suit encore par le passage qu'il s'ouvre. Mais s'il se retire sous une isle flottante de ces glaces , il faut renoncer à l'avoir , arracher le harpon de sa blessure à force de bras , ou couper la corde. Ce coup manqué fait perdre un profit d'environ deux cens

livre sterling, que vaut une baleine de moyenne grandeur. Si la baleine reparoit en vie, on lui jette encore deux ou trois harpons, ou l'on tâche de la tuer avec des lances. Quand elle est morte de sa premiere blessure, elle revient sur l'eau, mais le ventre en haut; c'est une suite des loix de la gravité qui font tomber les corps par la partie la plus solide ou la plus pesante. Le vaisseau qui a dépêché ses chaloupes après la baleine, vient les joindre d'aussi près qu'il se peut. Les bateaux se remorquent au vaisseau même avec leur proye enfilée par deux trous dans une corde. Le premier soin est d'aller aux machoires de l'animal, pour lui couper les barbes avec un long couteau recourbé, puis, au moyen d'un cabestan, on les enleve dans le vaisseau. On se contente d'en garder cinq cens qui sont les plus grandes, & ce seul objet vaut tout le reste de la baleine. On lui coupe ensuite la langue; puis on dépouille tout le corps de sa graisse, en commençant à la fois par la tête & par la queue, afin d'achever par le milieu. Les gens qui font ce travail, ont des clous pointus à leurs souliers, pour ne pas glisser sur la peau de ce pois-

fon. On coupe entieres la queue & les nageoires, qui doivent être ensuite dépecées en petits morceaux, dont on fait de la colle-forte. Quarante ou cinquante hommes ont dépouillé & dépecé une baleine dans l'espace de quatre ou cinq heures. Quand ils sont arrivés par les deux extrémités au milieu du corps, le poisson tourne alors de lui-même sur sa dernière tranche qui forme un plan horizontal sur les eaux. On enleve donc le reste de la graisse; puis la carcasse de la baleine plongeant de son propre poids, dispaçoit aux cris de joie de tous les Pêcheurs. Cependant peu de jours après, cette carcasse renflée au fond des eaux, furnage encore & vient servir de pâture aux poissons, aux oiseaux & aux ours qui s'en régalaient à l'envi.

Quand les Pêcheurs ont fini ce premier ouvrage, ils gagnent quelque Havre, ou vont se remorquer aux glaces. Ensuite ils tirent les tranches de graisse du fond de cale, enlevent la grosse peau qu'ils jettent à la mer, & dont les Groënlandois font encore bonne chere. On coupe cette graisse en petits morceaux qu'on met dans des sacs de cuir, d'où on la vuide dans des cuves



ves pour en remplir successivement les tonneaux. Durant cet ouvrage, l'huile regorge autour du vaisseau, jusques par-dessus les fouliers des Pêcheurs. On la ramasse à grands seaux sous les goûtieres du vaisseau, pour la vuidier dans les tonneaux mêlée avec la graisse. Celle qui distille goutte à goutte des tonneaux, est l'huile la plus pure & la meilleure. La plus grossiere est celle qui vient de la graisse qu'on fait bouillir ou frire sur le feu. Ce qui reste après cette double opération, est très-peu de chose, puisque cent tonneaux de graisse en rendent quatre-vingt-seize d'huile.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

La pêche qu'on vient de décrire se fait par les Européens; mais les Groënlandois font aussi la pêche de la baleine à leur maniere. Quand ils y vont, c'est avec leurs plus beaux habits; car, disent leurs jongleurs, si quelqu'un avoit des habits sales, ou qui eussent touché par malheur à quelque corps mort, la baleine s'échapperait, ou, fut-elle morte, ne reviendrait plus sur l'eau. Les femmes sont aussi de la partie, & leur affaire est de tenir prêtes les casques de mer, ou de racommoder les bateaux qui sont garnis de cuir & de peau. On va sans

Pêche de  
baleine par  
les Groën-  
landois.

crainte au-devant du monstre, hommes & femmes dans des bateaux : on lui jette des harpons où sont suspendues des vessies faites de grandes peaux de veaux marins, qui embarrassent ou soutiennent la pesante baleine, de façon qu'elle ne peut plonger jusqu'au fond. Lorsqu'elle est fatiguée de vains efforts, on l'accable, on l'achève à coups de lances. Alors les hommes se jettent à l'eau avec leur casaque de chien marin, où les bottes, le corps & le capuchon, tiennent ensemble exactement cousus. Enveloppés ainsi jusque par-dessus la tête, ils ont l'air d'autant de chiens de mer, qui courent autour du monstre, sans crainte de se noyer ; cet habillement étant une espèce de scaphandre avec lequel ils peuvent même se tenir debout & marcher dans l'eau. On coupe les barbes fort adroitement avec d'assez mauvais couteaux ; puis ils tranchent & taillent la baleine tous à la fois, hommes, femmes, enfans, pêle-mêle & l'un sur l'autre, pour avoir part au butin ; car ne fût-on que spectateur, on a des droits à partager la dépouille. Malgré tout ce désordre, ils ont grande attention à ne pas se blesser ou se couper les uns les

autres , & cependant personne ne revient de la pêche sans quelque playe.

Parlons des quadrupèdes que la mer nourrit dans son sein. L'espèce en est comprise sous le nom général de chien ou de veau marin , & plus communément en françois , sous le nom de *Loup-marin*. Ces animaux ont une peau ferme , rude , velue , comme les quadrupèdes terrestres , à cela près , que leur poil est épais , court & lisse , comme s'il étoit huilé. Ils ont les deux pieds de devant formés pour marcher , & ceux de derrière pour nager ; à chaque pied cinq doigts avec quatre jointures chacun , armés d'une griffe pour grimper sur les rochers , ou se cramponer sur la glace. Leurs pieds de derrière ont les doigts joints en patte d'oie , de sorte qu'en nageant , ils se déploient comme un éventail. Quoique ce soient des espèces d'amphibies , la mer est leur élément , & le poisson leur nourriture. Cependant ils vont dormir à terre , & même ils ronflent si profondément au soleil , qu'il est aisé de les surprendre. Avec une allure estropiée , ils courent des pieds de devant , & sautent ou s'élancent avec ceux de derrière , mais si vite , qu'un homme a de la peine à les attraper. Ils ont des dents

---

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.  
Des quadrupèdes ou  
veaux marins.

tranchantes & des poils au museau , forts comme les foyes du sanglier. Deux naseaux leur servent à respirer l'air qu'ils viennent prendre à fleur d'eau tous les quarts-d'heure. Enfin ils ont le corps gros au milieu & terminé en cône par les deux extrémités , ce qui les aide beaucoup à nager.

Les Groënlandois connoissent cinq ou six espèces de veaux ou lousp-marins. La premiere se trouve toute l'année à Bals-river. La peau des jeunes sert à faire de belles vestes ; & quand un Groënlandois porte une de ces fourrures , noires sur le dos & blanches sous le ventre , il s'estime autant qu'un homme habillé de velours. La peau d'un vieil animal est ordinairement tigrée , & fait des houffes & des ornemens de cheval. Cette espèce s'appelle *Kassigiak*.

Espèce de veau marin , qui change de couleur & de nom chaque année , jusqu'à ce qu'il ait cinq ans.

La seconde espèce change de nom comme de couleur , jusqu'au dernier période de son accroissement. Le fœtus qui est tout blanc & couvert de laine , se nomme *Iblau*. La premiere année , il devient couleur de crème , & s'appelle *Attarak* ; la seconde il est gris , & porte le nom d'*Atteitsiak* ; la troisième , sa couleur est diversifiée , on l'appelle *Aglektok* ; la quatrié-

me il est tacheré, ce qui le fait appeller *Milektok*; & la cinquième année il prend le nom générique d'*Attarsoak*. Alors c'est un animal fait, de couleur gris-blanc, & la Nature lui dessine sur le dos deux croissans noirs dont les cornes se regardent. Sa peau roide & forte s'employe à couvrir des malles ou même des tentes, & quelquefois on en fait des habits. Mais on a soin d'oter le poil à ces peaux, & d'y laisser un peu de graisse, quand on veut en doubler les bateaux. L'*Attarsoak* abonde en graisse & l'on en tire une huile, qui pour le goût, l'odeur ou la couleur, n'a rien de plus fort que la vieille huile d'olive. Avec un baril de graisse, on fait, dit-on, un baril d'huile & deux pintes au-delà.

---

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

La quatrième espèce est remarquable par de la laine noire qu'elle a sous son poil blanc, ce qui lui donne un gris assez beau; mais une chose assez singulière est une sorte de peau épaisse & velue qu'elle a sur le front, & qu'on appelle *cache-museau*, parce que l'animal l'abat sur ses yeux dans un tems d'orage, pour les garantir des tourbillons de sable, de neige ou de pluie, que le vent fouette au loin.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Après les mâles de l'espèce quadrupède qui abonde le plus dans la mer du Groënland, M. Crantz place la vache marine, & donne la description d'un de ces animaux dont il a observé la conformation, autant que le bruit & le tumulte des Groënlandois occupés à le découper, ont pû le lui permettre.

De'scription  
d'une vache  
marine.

Cette vache avoit (c'est M. Crantz qui parle) dix-huit pieds de long, & à peu près autant de circonférence dans sa plus grande épaisseur. Sa peau n'étoit pas unie, mais ridée par tout le corps, plus encore autour du cou. Elle pesoit environ quatre cens livres. Sa graisse étoit blanche & ferme comme du lard, épaisse de la largeur de la main; sa tête étoit ovale, & sa bouche si petite, que je n'y pus faire entrer le doigt. La vache marine a la lèvre inférieure triangulaire, terminée en pointe un peu avancée entre deux longues défenses qui viennent de la mâchoire supérieure. Sur les deux lèvres, & de chaque côté du nez, on voit une peau spongieuse, d'où sortent des moustaches d'un poil épais & rude, longues d'un empan, tressées comme une corde à trois bouts; ce qui donne à ce poisson une

forte de majesté hideuse , convenable aux monstres. Celui que je vis , n'avoit point de dents incisives dans l'intérieur de la bouche , aucunes sur le devant , mais il lui en restoit quatre de chaque côté ; & dans la mâchoire inférieure à gauche , trois dents machelieres assez larges & concaves. Cet animal ne peut donc guères attraper ni manger du poisson , à cause de ses défenses qui semblent plus faites pour repousser les ours sur la terre , où les glaces , que pour attaquer les habitans de la mer. Cependant il s'effort à tirer les moules du sable & des cavernes , & quelquefois à grimper lui-même ; car il s'attache & se suspend aux glaces & aux rochers par ces mêmes défenses , élevant ainsi son corps massif & lourd. Il y a des gens qui pensent que la vache marine vit non-seulement de moules & d'algue , mais encore de chair , parce qu'on la voit prendre à terre des pièces de baleine qu'elle emporte sous l'eau : cependant on ne peut rien conclure de ce fait ; car les Groënlandois assurent que ce monstre emporte de même des poules d'eau , mais pour jouer en les faisant sauter en l'air & les recevant dans sa gueule , sans les manger. La

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

défense gauche que j'ai vue , poursuit M. Crantz , avoit un pouce de moins que la droite , & celle-ci en avoit vingt-sept de longueur , dont sept pouces étoient cachés dans la racine qui est au crâne , & qui peut avoir huit pouces de circonférence. Une de ces dents pesoit quatre livres & demi , & le crâne entier vingt-quatre livres. On tuoit autrefois beaucoup de vaches marines pour en avoir les dents ; mais depuis qu'elles ont éprouvé que l'homme est le plus dangereux ennemi de tous les animaux , elles sont devenues plus difficiles à prendre , soit en mettant toujours en avant un espion qui veille pour la sûreté de la troupe , soit en défendant toutes en corps celle qui est attaquée. Il est dangereux , mais il est beau de les voir quand elles sont blessées , s'efforcer en plongeant de renverser de leur corps un bateau de Pêcheurs , ou de le couler à fond en y faisant un trou avec leurs défenses. Mais la société , mere des arts qui conservent ou qui détruisent , donne toujours à l'homme une supériorité constante sur tous les êtres , soit isolés , soit réunis , qui sont restés dans l'état de nature ; & les animaux armés de toutes leurs forces ,



ne peuvent résister aux progrès de notre industrie. Le Sauvage fera son arc & ses flèches des arêtes du poisson que sa faim a dévoré, & se servira des dépouilles mêmes de l'individu pour désoler toute l'espèce. Peut-être la Nature n'a-t-elle donné tant de besoins à l'homme que pour empêcher l'excessive multiplication de tous les animaux voraces ou comestibles : peut-être aussi n'a-t-elle donné tant de passions à cet être destructeur, que pour laisser respirer & peupler toutes les autres espèces, pendant qu'il travaille à diminuer la sienne par des guerres cruelles & fréquentes.

---

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Pour revenir des vaches aux veaux marins, on en trouve dans le détroit de Davis, une grande quantité des deux premières espèces déjà désignées; mais les Groënlandois n'en attrapent presque point qui ne soient jeunes & peu faits à la guerre. Quant aux deux dernières espèces, il s'en fait deux émigrations chaque année. Une colonie part en Juillet de ce fameux détroit pour y revenir en Septembre. Ce détachement va chercher de la nourriture dans des mers & des pays ouverts par la belle saison. La seconde émigration est de la troupe entière

Voyage périodiques des  
veaux marins.

qui sort au mois de Mars pour faire les petits, & revient au mois de Juin en famille nombreuse comme un troupeau de brebis, mais en mauvais état & fort maigre ; au lieu que ceux de l'autre voyage se sont engraisés. Dans la seconde excursion, ces animaux ont un tems & une route fixes pour s'en retourner comme les oiseaux de passage, & l'on peut les suivre à la piste. On sçait qu'ils reviennent d'abord du Midi ; que vingt jours après leur départ, ils sont à quatre-vingt ou cent lieues plus au Nord. On s'attend à les voir sur la fin de Mai à *Fridrik-shaab*, au commencement de Juin à *Bonne-Espérance*, & ainsi du reste avançant toujours vers le Nord avec le soleil. Arrivés au détroit de Davis, on les voit durant plusieurs jours ensemble ; les uns restent, les autres vont encore plus loin : mais où ? c'est ce qu'on ne peut déterminer avec la même certitude. Ils ne disparaissent pas sous les eaux ; car ils ont besoin de respirer l'air : ils ne vont point en Amérique, puisque ce seroit tourner à l'Ouest, & que les Navigateurs ne les ont jamais vus dans cette saison sur la mer libre. D'un autre côté, ils ne peuvent s'établir dans les

glaces , ni faire leurs petits parmi les rochers inhabités ; car c'est toujours du Sud & jamais du Nord qu'on voit arriver les jeunes veaux marins. Il faut donc qu'ils trouvent un passage par quelque détroit ignoré , tel que le canal qu'on suppose ouvert de la baye de Disko à la côte orientale du Groënland , où il est certain qu'ils passent , mais est-ce par ce canal au 69<sup>eme</sup>. degré , ou par le détroit de Smith au 68<sup>eme</sup> ? Ou bien font-ils le tour du Groënland par une mer ouverte au Nord sous le Pôle ? Quel que soit leur chemin , ils passent devant l'Islande , & reviennent par le Cap des Etats , à la baye d'où ils étoient partis.

Il n'y a point de peuple à qui les veaux marins soient d'une aussi grande nécessité qu'aux Groënlandois ; puisque la mer est leur champ , & la pêche leur moisson : ils ont plus besoin de ces troupeaux marins , que l'Européen de moutons , & l'Indien , de cocotiers ; car ces animaux leur fournissent , outre la nourriture & le vêtement , de quoi couvrir des tentes pour se loger & des canots pour naviger. Joignez à ces avantages que la graisse du veau marin donne de l'huile pour les lampes , & peut entretenir le feu de la cuisine

---

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Le veau marin est tout pour le Groënlandois.

& des chambres ; que cette huile sert à conserver le poisson sec , & qu'enfin le veau marin est l'objet & la matière d'un commerce d'échange avec toutes les denrées qui manquent au Groënland. De plus les fibres de cet animal valent mieux pour couvrir que le fil & la soie ; la peau de ses boyaux tient lieu de vitres aux fenêtres , de rideaux , de portes & même de chemises ; tandis que les vessies servent de bouteilles ou d'outres pour l'huile. Les os de ce monstre suppléaient jadis au fer pour les outils & les instrumens. Son sang même n'est pas inutile ; on en fait une sorte de bouillon pour la soupe. En un mot , avec les veaux marins , le peuple du Groënland peut se passer de tout le reste , & sans cette ressource il manqueroit de toutes les autres. Aussi distingue-t-on un vrai Groënlendois à la pêche des veaux de mer , comme on reconnoissoit un Romain à la guerre. Cette pêche fait toute la gloire & la fortune de la nation. On y combat pour ses foyers ; c'est l'art suprême où se forme & s'exerce la jeunesse ; art pénible & dangereux , qui n'assure la subsistance qu'au risque de la vie : mais c'est aussi de-là que dépend le salut du peuple.

## LIVRE TROISIEME.

*Des Habitans du Groënland.*

## CHAPITRE PREMIER.

*De la figure, du caractère & du genre  
de vie des Groënlandois.*

**L**ES Groënlandois qui s'appellent eux-mêmes *Indigènes*, pour se distinguer des autres Nations dont ils ne connoissent souvent que les vices, en sont méprisés à leur tour pour la petitesse de leur taille qui reste presque toujours au-dessous de cinq pieds de hauteur. Cependant elle est bien con-  
formée & dans les justes proportions d'un bel ensemble. Du reste ils ont un visage large & plat; des joues rondes & potelées, mais dont les os s'élevent en avant; des yeux petits & noirs, mais sans feu, sans étincelles d'esprit ou d'ame; un nez qui sans être plat, n'est point assez grand ni saillant; une bouche communément petite & ronde, la lèvre inférieure

Taille des  
groënlandoisConforma-  
tion de leur  
visage.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Couleur de  
leur teint.

Pourquoi il  
est olivâtre.

un peu plus grosse que celle d'en haut. Leur couleur en général est olivâtre ; leur teint est brun , mais animé d'un rouge vif ; ce qui prouve qu'ils ne sont pas naturellement bruns , ( car leurs enfans naissent assez blancs ) mais que cette couleur sombre leur vient de la malpropreté où ils vivent ; toujours dans la graisse ou dans l'huile, assis à la fumée de leurs lampes & se lavant très-rarement. Que si le climat contribue à leur donner à la longue cette couleur d'olive , peut-être sera-ce un effet de la brusque alternative de froid & de chaud qu'ils éprouvent , passant tous les ans d'un hyver excessivement long & rigoureux , aux chaleurs brûlantes d'un soleil qui reste près de deux mois sur l'horison. Mais il est probable qu'ils doivent le fond brun de leur teint à leur nourriture onctueuse, épaisse & grasse , qui s'incorpore & s'insinue si bien dans leurs veines , que leur sueur en contracte une odeur d'huile & de poisson , & que leurs mains sentent le lard de veau marin qu'ils mangent & touchent perpétuellement. Cependant il y a des Groënlandois passablement blancs , qui ont les joues rouges & le visage d'une rondeur point trop marquée ; en sorte que dans cer-

taines montagnes de la Suisse ils ne passeroient pas pour étrangers.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Le peuple du Groënland a les cheveux noirs , épais , forts & longs ; mais rarement de la barbe , parce qu'il se l'arrache ou l'épile. Il a les mains , petites & charnues , les pieds de même ; la tête & les membres assez gros ; la poitrine haute , les épaules larges , sur-tout les femmes qui sont accoutumées dès la jeunesse à porter de lourds fardeaux. Ils ont le corps fourni de chair , communément gras & très-sanguin : avec ce préservatif naturel , & des fourrures bien épaisses , ils s'exposent au froid la tête & le cou nus ; & dans leurs maisons , ils ne se couvrent que depuis la ceinture jusqu'aux genoux : mais l'odeur qu'ils exhalent en cet état , n'est pas supportable aux Européens. Les Missionnaires Danois ont de la peine à y résister dans les églises , même en hyver ; car il y fait si chaud , qu'ils y suent à grosses gouttes , & ne peuvent respirer par l'épaisseur des exhalaisons d'huile & de graisse.

Les Groënlandois ont le pied lesté & la main adroite. On voit chez eux peu de malades , d'infirmes , d'avortons ou d'enfans contrefaits. D'ail-

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Leur force  
de corps.

leurs peu propres à ce qu'ils n'ont jamais fait, ils sont habiles dans les choses d'habitude. Ils montrent en général beaucoup de courage ; & ce n'est pas cette ardeur passagère & momentanée qui naît de la vivacité de l'imagination , mais plutôt cette constance qui vient de la force du corps. Un homme qui n'aura rien mangé depuis trois jours , ou qui ne se sera repû que d'algue ou d'herbe marine , luttera hardiment avec son canot contre la tempête & la fureur des vagues. Les femmes porteront jusqu'à quatre lieues sur leurs épaules , un renne tout entier , une pièce de bois , ou un quartier de pierre qui peseront le double de ce qu'un Européen pourroit soulever.

Caractère  
des Groën-  
landois.

Le caractère de la nation Groënlandoise , n'a rien d'assez tranchant , ni d'assez marqué , pour être bien défini. La disposition flegmatique & tranquille de leurs humeurs , les porte à une sorte de mélancolie , ou de morne stupidité : l'abondance du sang rend leur coleré furieuse , quand elle est provoquée par de rudes assauts : mais il en faut de très-violents pour agiter & remuer des âmes qui ne sont ni vives , ni fort sensibles. Ils n'ont



ni de la gaieté jusqu'à la joie , ni de la joie jusqu'à la folie ; ils sont au reste d'une humeur assez paisible pour une société sûre. Contens du présent , ils ne se souviennent guères du passé , ni ne s'inquiètent de l'avenir : aussi donnent-ils plus volontiers qu'ils n'aimassent. Assez ignorans & grossiers pour s'estimer beaucoup , ils mettent tout leur esprit à se moquer des Européens : cependant ils conviennent que ces étrangers ont plus d'industrie & d'intelligence qu'eux ; mais ils ne jugent pas que cet avantage soit d'un grand prix. Y a-t-il rien de meilleur que la chasse du veau marin ? & quand on a ce qu'il faut pour vivre , à quoi sert le reste ? C'est-là toute la logique de ce peuple simple sans bêtise , & sensé sans raisonnement. Il se croit , avec ce peu d'idées , mieux policé que les étrangers , parce qu'il les voit tomber dans des excès qui lui sont inconnus. S'il s'en trouve un seul qui soit d'un caractère doux & modéré ; c'est dommage , disent les gens du pays , qu'il ne soit pas né parmi nous : mais il se fera , ce fera bientôt un homme ; & cela veut dire un Groënlandois. Pour l'ordinaire ils aiment mieux céder que

disputer; aussi quand leur patience est poussée à bout, ce sont des lions qui ne craignent plus rien. Ils supportent quelquefois les injures des hommes comme celles de la fortune ou comme les maux de la Nature, avec une indifférence qui passe le stoïcisme, moins par art & par réflexion que par insensibilité de caractère : mais s'ils prennent du chagrin & de l'animosité pour quelque offense, les y voilà plongés jusqu'au moment de la vengeance ; d'autant plus terribles dans leur ressentiment, qu'ils s'y livrent avec plus de peine & l'ont couvé plus long-tems.

Quoique les peuples sauvages, ainsi que l'homme en général & tous les animaux, soient portés à la paresse & à l'oisiveté, la rigueur & la stérilité du climat ne permettent guères aux Groënlandois d'être long-tems sans rien faire. Cependant ils ont cette inconstance naturelle aux enfans, qui leur fait entreprendre cent choses & les abandonner ; curieux & bientôt dégoûtés de tout ce qu'ils ignorent. Dans les longs jours du Groënland, on ne dort que cinq ou six heures, & dans les longues nuits, que huit heures au plus : mais si l'on tra-

veille ou si l'on veille toute la nuit , on dormira volontiers tout le jour. Dès le matin un Groënlandois monte sur quelque éminence , & d'un air pensif regarde le ciel & la mer ; quel tems il aura ; la peine & le danger que le jour lui prépare ; & son front prend l'aspect nébuleux ou serein de l'horizon. Mais quand il n'y a point de travail pour la journée , ou qu'on revient le soir d'une heureuse pêche ; c'est alors qu'on est de belle humeur , qu'on parle & qu'on s'égaye dans le calme & la prospérité. Tel est l'homme sur toute la face de la terre ; plus ou moins semblable ou contraire à lui-même , en raison de la variété que ses besoins donnent à ses goûts ; mais toujours abruti par la peine ou tourmenté par le travail.

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

### *Nourriture des Groënlandois.*

On a demandé plus d'une fois comment s'est répandu chez l'espèce humaine l'usage de la chair & du sang des animaux. Interrogez les Groënlandois : leur situation vous répondra pour eux. Ils naissent tous Chasseurs ou Pêcheurs. De quoi vivroient-ils ; de quoi s'habilleroient-ils sans les

Nourriture  
des Groën-  
landois.

rennes, les oiseaux & les veaux de la mer? Dans les climats de l'Inde & de l'Asie, où des prés toujours fleuris entretiennent sans interruption le lait des troupeaux ; où les arbres continuellement verts ne manquent jamais de fruit ; où les buissons mêmes nourrissent l'habitant qui se repose sous de vastes ombrages ; où le soleil non-seulement dispense de l'invention des vêtemens , mais en interdit le fardeau ; sans doute ce fut offenser la Nature , que d'égorger les animaux : encore peut-être falloit-il exterminer toutes les espèces avec qui l'on ne pouvoit vivre en paix, ni en société. De la fécondité de ces heureux pays devoient éclore dans le cerveau des beaux génies, l'allégorie de l'âge d'or, & le système du régime pythagorique. Mais le siècle de fer & l'usage du sang sont naturels au Groënland, & la guerre y est née avec l'homme que la terre y force de vivre de carnage, ou de mourir de faim. On a déjà vu qu'elle n'y donne rien dans l'été, que l'hyver ne reprenne à l'instant ; c'est-à-dire, quelques herbes qui servent plutôt de remède que d'aliment, à peine écloses au soleil & bientôt couvertes par la glace. Les Groëni-

landois se trouvent donc obligés de courir après les rennes ; mais cette espèce rare en des pays d'un froid trop excessif , est consommée à la chasse même & l'on n'en peut faire de provision. D'ailleurs les Groënlandois ne mangent guères de chair tout-à fait crue ou sanglante , comme on le croit , & comme le font réellement bien des peuples chasseurs. Il est vrai que dès qu'ils ont tué quelque animal , ils dévorent sur le champ un morceau de sa chair ou de sa graisse , & qu'ils boivent de son sang tout chaud ; mais peut-être est-ce un effet de la superstition , & non pas de la faim & de la voracité : car s'il n'y a point quelque mystère dans cette coutume , pourquoi verroit-on une femme , quand elle dépouille un veau marin , en donner un ou deux morceaux de graisse à toutes les personnes de son sexe qui se trouvent autour d'elle , & point aux hommes , qui rougiroient même d'en recevoir ?

---

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

Au défaut des plantes & des végétaux , & dans la disette des animaux terrestres , ce peuple Pêcheur vit de poisson , ou plutôt de cette espèce amphibie , qui tient le plus à la terre par sa conformation & ses besoins ;

Provisions  
de bouche.

c'est encore une fois le veau marin. On en garde la tête & les pieds en été sous le gazon, & tout le corps en hyver sous la neige. Les Groënlandois mangent une pièce de veau, moitié gelée ou moitié pourrie, avec autant d'appétit & de plaisir, que les peuples délicats en trouvent dans le gibier. On fait dessécher à l'air certaines parties de l'animal, telles que les côtes, pour les servir ainsi sans autre préparation; il en est de même du saumon, du merlus & de la plie, qu'on découpe en longues tranches. Pour les oiseaux & la plupart des poissons, on les mange bouillis ou étuvés, mais sans autre sel qu'un peu d'eau de mer. Quand on a pris un veau, le premier soin est de fermer la playe mortelle dont il est abattu, pour retenir le sang dans ses veines, jusqu'à ce qu'on puisse le transvaser dans des pots où on le conserve pour en faire de la soupe. On mange les entrailles des petits animaux, sans autre précaution que de presser les boyaux avec les doigts pour en faire sortir les ordures. La matière contenue dans le ventre d'un renne, est si précieuse & si exquise au goût des Groënlandois, qu'ils en font des présens à leurs meilleurs

amis. Ce ventre de renne & la fiente de la perdrix préparés dans l'huile fraîche de baleine, sont pour ce peuple, ce que sont parmi nous la becafine & le coq de Bruyere. Cette nation a ses ragoûts & ses fausses, comme une autre.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Par exemple, on prend des œufs frais qu'on mêle avec des baies de buisson & avec de l'angelique; on jette le tout dans une outre de veau marin remplie d'huile; c'est un excellent cordial pour l'hyver. On arrache avec les dents la graisse qui tient à la peau des farcelles ou poules d'eau; & quand on prépare les peaux de veaux de mer, on racle avec un couteau la graisse qui étoit restée de l'animal écorché: de ce mélange, il se fait une espèce d'aumelette qui est le mets délicieux & favori des Groënlandois. Ils ne boivent point l'huile de baleine, comme on l'a débité, la reservant pour les lampes ou pour leur trafic. Mais ils mangent volontiers des harengs secs dans la graisse de veau dont ils se servent aussi pour frire le poisson, ayant l'attention de la bien mâcher avant de la cracher dans la poêle. Leur boisson est de l'eau claire qu'ils tiennent chez eux dans des fontaines ou vases

Ragoût des  
Groënlan-  
dois.

de cuivre , ou dans des auges de bois qu'ils font eux-mêmes très-proprement, & qu'ils ornent d'anneaux & d'os , ou d'arêtes de poisson , artistement travaillés. Ils ont soin d'entretenir cette provision , par un supplément d'eau fraîche qu'ils vont chercher chaque jour avec une cruche ; c'est une peau de veau bien cousue , & qui sent le cuir à demi-tanné. Pour rafraîchir leur eau , qui s'échauffe promptement dans leurs cabanes , ils y jettent un morceau de glace ou de neige.

Malpropre-  
té des Groen-  
landois.

Ce peuple est très-mal propre à table , comme par-tout ailleurs. Rarement ils nettoient leurs chaudières ; mais les chiens leur en épargnent la peine , avec la langue. Cependant ils ont soin de leur vaisselle de marbre bâtard. Ils mettent leurs viandes bouillies dans des plats de bois , après avoir bû le bouillon , ou mangé la soupe avec des cuillieres d'os ou de bois. Mais leurs viandes séches sont étalées par terre , ou sur un vieux cuir ; c'est-là leur nape : ils prennent le poisson dans le plat avec les mains , & le dépècent avec les doigts ou les dents ; pour la viande , c'est avec les dents qu'ils la hapent , comme feroit une meute.

A



A la fin du repas, leur couteau leur tient lieu de serviette ; ils s'en raclent les dents & la bouche , lèchent la lame , puis leurs doigts , & l'on sort de table. De même quand ils sont couverts de sueur ; ils la ramassent & la portent à la bouche pour n'en rien perdre. Lorsqu'ils veulent traiter un Européan avec toute la politesse de leur pays , ils lèchent d'abord le morceau qu'il doit manger , pour en nettoyer le sang & l'écume qui s'y étoient attachés dans la chaudiere ; & si l'on refusoit une offre si friande , ce seroit manquer de civilité que de ne pas accepter la leur. Ce sont à cet égard les mœurs de tous les Sauvages.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Ceux du Groënland mangent , quand ils ont faim. Mais leur principal repas se fait le soir , au retour de la pêche ; alors on invite les voisins qui n'ont rien pris , sinon on leur envoie une portion du butin. Les hommes mangent à part , mais les femmes n'y perdent rien ; car tout devant passer par leurs mains , elles se régalaient entr'elles en l'absence & aux dépens de leurs maris. C'est leur grand plaisir alors de voir leurs enfans se remplir la panse , puis se rouler sur le plancher , afin de presser leurs intes-

Les hommes ne mangent point avec les femmes.

tins , & d'y faire encore de la place à la bonne chère.

Ce peuple est-il heureux ou malheureux ? Il ne songe point au lendemain. Lorsqu'il est dans l'abondance, il ne quitte la table qu'à la fin de ses provisions , pour danser & se réjouir dans l'espérance que la mer fournira chaque jour à ses besoins renaissans. Mais quand les mauvais tems arrivent , que les veaux marins disparoissent au printems pour deux ou trois mois , que la rigueur des saisons ou quelque surcroît de calamités amènent la disette ; alors on voit les tristes Groënlandois passer ensemble les jours entiers sans manger , si ce n'est le peu de moules & d'algue qu'ils trouvent par hazard : réduits par degrés au cuir de leurs souliers , & même aux peaux de leurs tentes , qu'ils font bouillir dans l'huile destinée à leurs lampes , ils prolongent ainsi de misérables jours qui doivent bientôt s'éteindre par la famine.

Ils aiment extrêmement certaines dentées étrangères ; comme le pain , le gruau d'avoine , les pois & la morue sèche ; & plusieurs ne s'y sont déjà que trop vite accoutumés. Mais ils ont la plus forte aversion pour la viande

de cochon, parce que cet animal mange toutes sortes d'ordures. Il est également singulier que la chair de cochon ait de tout tems déplû aux peuples les plus sales; & qu'elle soit encore recherchée des plus raffinés en propreté.

Les Groënlandois abhorroient autrefois les liqueurs fortes, qu'ils appelloient de *mauvaise eau*. Mais ceux qui commercent avec les Européens, en boivent très-volontiers, sur-tout quand elles ne leur coutent rien. Ils feindront quelquefois de se trouver mal pour qu'on leur donne du brandevin, & c'est en effet leur vie & leur salut dans les indigestions.

Ils aimeroient aussi le tabac à fumer, s'ils en avoient à discrétion; mais il leur manque souvent, d'autant plus qu'ils en font sécher les feuilles sur un plat chaud, & les pilent ensuite dans un mortier de bois pour en prendre par le nez. Ils sont même tellement accoutumés à cet usage dès l'enfance, qu'ils ne peuvent en quitter l'habitude, & ce seroit peut-être un mal pour eux d'y renoncer, à cause de l'abondance des humeurs que la fumée des cabanes leur fait couler

des yeux, qu'ils ont naturellement affoiblis par la neige.

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

### *Habillement des Groënlandois.*

Habillement des  
hommes.

Les Groënlandois sont à proportion mieux traités de la nature pour le vêtement que pour la nourriture ; & la peau des animaux leur manque moins que la chair. Ils ont des fourrures de toute espèce. Leur vêtement de dessus est une sorte de robe longue, cousue de tous les côtés, faite de façon à la passer comme une chemise par dessus la tête, en y fourrant en même-tems les deux bras. A cet habit long, tient un capuchon, dont on se couvre dans les tems froids ou humides. Cet habillement chez les hommes ne vient qu'à mi-cuisse, & ne serre pas de bien près ; mais comme il est fermé par devant, il garantit assez du froid. Ils ont pour chemise une fourrure de poule d'eau avec la plume en-dedans, ou plus souvent encore des peaux de renne ; cependant ils gardoient autrefois les plus fines de cette espèce pour en faire des vestes, mais elles sont devenues si rares, qu'il n'y a plus que les femmes les plus riches qui puissent préten-



*Ed. P. de la*

*Maison de*

Habillemens des Groenlandois



dre à cette parure. Les Groënlandois s'habillent communément des peaux de veaux marins, dont ils tournent en dehors le côté le plus rude. Ces habits sont bordés & garnis sur les coutures, de cuir rouge ou blanc de chien marin, ce sont là leurs galons d'or & d'argent. Ils ont pourtant aujourd'hui des chemises de drap, & même de toile, soit de coton, soit de lin; mais toujours faites à la façon & sur la coupe du pays. Leurs culottes sont de veau, ou d'une peau de renne, mais très courtes, tant de la ceinture que de la cuisse. Leurs bas sont faits avec la peau de jeunes veaux, trouvés dans le sein de la mere; & leurs fouliers d'un cuir noir, doux & préparé. Cette chaussure est attachée aux pieds avec des courroies, qui passent par dessous la plante. Les semelles débordent de deux doigts tant devant que derrière, un peu recourbées en dehors; elles sont faites avec beaucoup de propreté, mais sans talons. Les gens à qui le trafic donne une sorte de richesse, portent maintenant des capes, des culottes & des bas de laine.

Mais en mer, tous prennent par-dessus l'habit ordinaire un manteau

noir, de cuir de veau le plus uni, pour se garantir de l'eau; & par-dessus la veste une chemise faite des boyaux de cet animal, pour conserver leur chaleur naturelle, & ne point contracter d'humidité. « La casaque de mer (a) est » une espèce de jaquette, où l'habit, la » culotte, les bas & les souliers ne for- » ment qu'une pièce. Elle est faite de » peau de chien marin, unie & sans » poil, & si bien cousue que l'eau ne » sauroit y pénétrer. Il y a devant la » poitrine un petit trou, par lequel » ils soufflent autant d'air qu'ils jugent » à propos, pour se soutenir sans aller » au fond, & ils le bouchent ensuite » avec une cheville. A mesure qu'ils » augmentent ou qu'ils diminuent l'air » en dedans de cet habit, ils descen- » dent & remontent comme bon leur » semble. Ce sont de vrais ballons, » qui courent sur l'eau sans s'y enfon- » cer ».

Habille-  
ment des  
femmes.

L'habillement des femmes diffère très-peu de celui des hommes. Leurs jacquettes ont les épaules & le capuchon plus hauts, & ne sont pas taillées horizontalement vers le bout; mais en s'arrondissant depuis la cuisse jusqu'en bas, elles forment devant & der-

(a) Voyageur François, tome VIII, page 250.



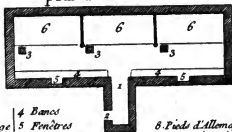
rière deux longues oreilles, dont la pointe ourlée de fil rouge, descend au-dessous du genou. Elles portent aussi la capotte avec des caleçons par dessous. Elles aiment à faire leurs culottes & leurs fouliers de cuir rouge, ou blanc ; avec une couture sur le devant, façonnée & travaillée très-proprement. Les meres & les nourrices ont une sorte d'habillement assez ample par derrière pour y porter un enfant ; ce vêtement chaud & commode, tient lieu de berceau & de linge au nouveau né, qu'on y enveloppe tout nud. Pour l'empêcher de tomber, les femmes relevent & rattachent cette robe autour de leur jacquete, avec un ceinturon de cuir, arrêté sur le devant par un bouton ou une boucle. Les habits de tous les jours sont dégoutans de graisse & couverts de poux ; vermine que les Groënlandois n'ont pas honte de croquer avec les dents ; cependant ils tiennent assez propres leurs habits de parure.

Les hommes portent les cheveux courts. Quelques-uns les coupent ras du front, pour qu'ils ne leur tombent pas sur les yeux, & ne les empêchent pas de vaquer à leurs travaux. Mais ce feroit un deshonneur pour une fem-

me de se raser la tête, à moins que ce ne fût dans le deuil, ou pour renoncer au mariage. Elles relevent tous leurs cheveux en deux boncles au sommet de la tête : l'une y forme une large touffe, & l'autre plus petite s'élève au-dessus de la première ; le tout est noué galamment, & brillant de grains de verre ; ce sont là les perles dont les Groënlandoises font des colliers, des pendants, des brâcelets, & qui leur servent à décorer leurs habits & leurs fouliers. Elles commencent à changer quelque chose dans leur parure, & les plus riches ceignent leur front d'un ruban de fil ou de soie ; mais de façon que les touffes de cheveux, qui sont leur plus bel ornement, ne soient pas couvertes ou cachées. Celles qui aspirent à la suprême beauté, doivent porter sur le visage une broderie faite avec un fil noirci de fumée ; on leur passe ce fil entre cuir & chair sous le menton, le long des joues, autour des pieds & des mains. Quand il est retiré de dessous l'épiderme, il y laisse une marque noire qui ressemble à de la barbe. Les meres font cette pénible opération à leurs filles dès la tendre enfance, afin qu'elles ne risquent pas de manquer de ma-

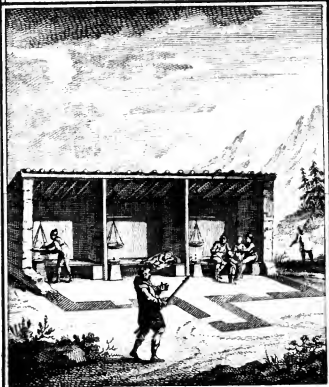


PLAN d'une Maison d'Hiver des Groenlandois.  
pour trois Familles



- |           |                    |
|-----------|--------------------|
| 1 Porte   | 4 Bancs            |
| 2 Passage | 5 Fenêtres         |
| 3 Lampes  | 6 Estrades ou Lits |

8 Pieds d'Allemagne.  
1 2 4 6 8



*N. L. Prevost del.* *J. le Veneur Sc.*  
COUPE sur la longueur, d'une Maison d'Hiver.

ris. M. Crantz dit que les Groënlandoises baptisées ont abandonné cette vanité mondaine, comme un sujet de tentation au péché. Peut-être qu'ailleurs les femmes devroient prendre cette mode, comme un préservatif contre les tentations. Enfin telle est la propriété du Groënland : les hommes ne se lavent jamais ; cependant, quand ils reviennent de la mer, ils se lèchent les doigts & se les passent, comme les chats, sur les yeux, pour adoucir ou corriger par leur salive l'âcreté des sels de la mer. Les femmes se lavent, mais dans leur urine, soit pour faire croître leurs cheveux, soit pour avoir une odeur plus suave, ou moins forte sans doute, que celle de poisson. C'est leur eau de senteur favorite. Quand une jeune fille s'en est parfumée, on dit d'elle, *niviar-sjarjuarnerks*, elle sent la Demoiselle.

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

### *Logement des Groënlandois.*

Les Groënlandois ont des tentes pour l'été, & des maisons pour l'hyver. Celles-ci, larges de deux brasses, s'étendent depuis quatre jusqu'à douze brasses de longueur, & n'ont que la

Maisons ou  
cabanes pour  
l'hyver.

hauteur d'un homme. Ils ne bâtissent pas sous terre, comme on le croit communément; mais sur des endroits élevés, & préférablement sur un rocher escarpé, afin d'être moins incommodés, ou plutôt délivrés de la neige dans les dégels. C'est au voisinage de la mer que leurs maisons sont situées, à portée de la pêche, toujours ouvertes sur la côte qui leur fournit la subsistance. Ils font les murs de l'épaisseur d'une brasse, avec des pierres entassées l'une sur l'autre, cintrées ensemble de terre ou de gazon. Sur ces murailles, ils placent une poutre de la longueur du logement, ou si elle étoit trop courte, ils en joindroient jusqu'à trois ou quatre liées ensemble avec des bandes de cuir, & soutenues de poteaux. Ils mettent des solives en travers sur ces poutres, & des lattes minces entre les solives. Ils couvrent le tout de brossailles, puis de tourbe, & par dessus d'une terre fine & légère qui fait le toit.

Tant qu'il gèle, ces édifices se soutiennent assez bien; mais les pluies & les fontes de l'été ruinent tout l'ouvrage; & dès l'automne suivant il faut réparer le toit & les murailles. Leurs maisons n'ont ni porte, ni che-

minée , mais pour en tenir la place , ils pratiquent une entrée au milieu , de deux ou trois brasses de large. C'est une voute faite de pierres & de terre , qui sert à purifier & à renouveler l'air intérieur , sans être ouverte au vent ni au froid ; car elle forme une espèce d'équerre ou de tambour , dont l'entrée est de côté parallèlement au-devant de la maison : & de plus cette voute est si basse qu'il ne suffit pas de se courber , mais qu'il faut marcher à quatre pattes pour entrer ou pour sortir. Les murailles sont tapissées ou garnies en dedans , de vieilles peaux qui ont servi à couvrir des tentes ou des bateaux , & qu'on attache avec des cloux faits de côtes de veau marin. Ces peaux garantissent de l'humidité ; il y en a de pareilles sur le toit , pour la même raison. Depuis le milieu de la maison jusqu'au mur du fond , il y régné dans toute la longueur un plancher élevé d'un pied au-dessus de terre. Ce plancher est divisé en plusieurs pièces , par le moyen de peaux tendues le long des poteaux qui soutiennent le toit ; ces divisions forment autant de chambres qui ressemblent à des écuries. Chaque famille a sa chambre ,

& chaque maison contient depuis trois jusqu'à dix familles. Elles dorment sur ces planchers couverts de fourrures ; on y reste assis toute la journée , les hommes sur le bord du plancher les jambes pendantes , & les femmes les jambes croisées , à la manière des Turcs ; ceux-là font des meubles ou des outils pour la pêche & le ménage ; celles-ci s'occupent à la cuisine , ou à la couture. Sur le devant de la maison , sont des fenêtres quarrées de deux pieds , avec des panneaux d'intestins de poissons de mer , si transparens , & si bien cousus , qu'ils laissent entrer la lumière , sans donner passage au vent ni à la neige. Sous ces fenêtres , on trouve en dedans , le long de la muraille , un banc où l'on fait asseoir & dormir les Etrangers.

Foyers &  
lampes.

Chaque ménage a son feu ; voici comment : on place d'abord contre le poteau de séparation un gros billot à terre , sur cette souche une pierre plate , & sur cette pierre un trépié qui soutient une lampe de marbre bâtard , large d'un pied & faite en demi-lune ; elle est comme encaissée dans un vase de bois en ovale , fait pour recevoir l'huile qui dégoutte de la



lampe. Celle-ci n'a pour toute mèche, qu'une mousse fine, mais qui brûle si bien, que la maison est éclairée, & même échauffée par la lumière de toutes ces lampes. C'est-là pourtant leur moindre utilité : car au-dessus de chaque lampe est une chaudiere de marbre ou de pierre à chaux, suspendue au toit par quatre cordes. Cette chaudiere longue d'un pied, est large de six pouces : c'est là qu'on fait bouillir le dîner ou le souper de chaque famille. Le feu de la lampe sert encore à sécher les habits & les bottes qu'on étend sur une espèce de ratelier ou de claie attachée au plafond. Ces lampes toujours allumées donnent une chaleur moins vive, mais plus égale que celle des poëles d'Allemagne avec moins d'exhalaisons nuisibles, presque point de fumée, & jamais aucun danger d'incendie. D'un autre côté, l'odent forte des lampes, des poissons & des viandes de la chaudiere ; des pellereries qui servent de tentures & de vêtemens, & par dessus tout, de l'urine qu'on laisse croupir dans ces maisons, en fait un domicile très-incommode pour des Etrangers. Cependant comme les odeurs les plus desagréables

ne sont pas toujours mal saines, on s'y habitue à la longue. Les Groënlandois vivent même assez long-tems dans ces cabanes étroites, où ils ont fçu renfermer tous leurs desirs, & satisfaire à tous leurs besoins, avec un ordre & une tranquillité admirables; contents d'une pauvreté dans laquelle ils se croient plus riches, & sont réellement plus heureux que nous avec nos palais, nos mets, nos vins & nos parfums exquis.

Au dehors de l'appartement ils ont une espece de dépense où ils mettent, pour les besoins du jour, soit de la viande, soit du poisson & des harengs séchés; tandis que leurs grandes provisions se conservent sous la neige. Près de-là, se voyent leurs canots renversés & suspendus à ces mêmes poteaux où sont attachés leurs ustensiles & leurs armes pour la chasse & la pêche. C'est dans ces maisons qu'on se retire à la fin de Septembre, jusqu'au mois d'Avril & de Mai, tems où la fonte des neiges, qui menace le toit & les fondemens de ces édifices, oblige les habitans à aller camper sous des tentes. Voici le plan de la construction de ces logemens d'été.

Habitations  
d'été.

Les Groënlandois en pavent d'a-

bord le sol ou l'emplacement de pierres plates sur un quarré oblong. Entre ces pierres, ils fichent depuis dix jusqu'à quarante pieux ou longues perches, qu'ils appuyent à la hauteur d'un homme contre une espèce de chassisaucuel on les attache en forme de baldaquin, dont le sommet se termine en pyramide. Ils enveloppent cette pallissade d'une double couverture de cuirs de veau marin; & les gens riches tapissent l'intérieur de leurs tentes, de belles peaux de rennes, dont le poil fait la décoration. Les pelleteries de la couverture qui descendent jusqu'à terre, y sont fixées avec de la mousse surchargée de pierres, afin que le vent ne renverse point la tente. Ils attachent à l'entrée, au lieu de porte, une courtine. Ce rideau fait de boyaux les plus minces & diaphanes, proprement cousus, est bordé de fil rouge ou bleu, & suspendu par des anneaux de cuir blanc. Il sert à donner du jour, & à garantir de l'air. Cette entrée donne dans une espèce de vestibule fermé par une tenture de peaux, & dans lequel se trouvent les provisions de bouche & les baquets d'urine. La cuisine ne se fait point sous les tentes, mais en plein air,

dans des chaudières de cuivre qu'on fait bouillir à force de bois. La maîtresse de la maison a sa garde-robe & sa toilette dans un coin de la tente, où elle attache tous ses habits, son miroir, sa pelote & ses rubans, sous un grand rideau de cuir blanc, orné de figures brodées à l'éguille.

Chaque famille a sa tente ; mais les plus aisées logent quelquefois une ou deux familles des plus pauvres ou de leur parenté ; de sorte que chaque tente peut contenir vingt personnes. Le foyer & le dortoir y sont situés comme dans les maisons d'hiver ; mais il règne beaucoup plus d'aisance & de propreté dans les tentes. On n'y respire pas cette chaleur étouffée & cette puanteur, qui rebutent les Européens. Il faut bien que l'été dédommage un peu les Groënlandois des rigueurs de l'hiver, & que chaque climat ait, sinon ses délices, du moins ses douceurs. Peut-être ne souffre-t-on pas autant dans ces antres du Nord, je ne dirai pas que sur les rochers brûlans de la Libie, mais que dans les beaux climats de l'Asie. Si d'un côté, les entrailles de la terre, endurcies par une glace éternelle, n'engendrent pas une

nombreuse population ; de l'autre , la chaleur moissonne par la peste , la moitié des habitans qu'elle enfante. Là , peu de ces plaisirs dont l'ivresse même est douloureuse ; ici , beaucoup moins de jouissances que de satiété : là , des travaux inspirés par le besoin pressant , & payés d'un prompt salaire qui l'appaise ; ici des arts d'imagination qui ne satisfont jamais les passions & les desirs qu'ils excitent. Enfin les Groënlandois ont peu de chose , mais tous en jouissent ; & nous , dans l'abondance de tous les biens , nous périssons les uns d'une faim réelle , & les autres de voracité. S'il n'est aucun de nos efféminés qui voulût être transporté dans les neiges du Groënland , combien de nos ouvriers , de nos soldats & de nos paysans qui devroient peut-être souhaiter d'y être nés !

*Outils , armes , instrumens & bateaux des Groënlandois.*

Ce sont les besoins de se nourrir , de se vêtir & de se loger , qui ont inventé les premiers arts ; & ceux-ci restent dans l'enfance , ou font des progrès , à proportion des facilités ou

des obstacles qu'ils trouvent dans la Nature. Trop féconde, elle abandonne l'homme à l'instinct de sa paresse; trop avare, elle retarde & captive son industrie. C'est par une raison prise dans les extrémités du climat, c'est par un même effet des deux excès contraires de la chaleur & du froid, que les Africains & les Groënlandois sont bornés aux plus grossiers élémens de l'invention; les uns n'ont pas assez besoin de travailler, & les autres ont trop de peine, pour sortir de leur ignorance & de l'imperfection de leur état social. Il n'est donc pas étonnant que les arts les plus simples, soient encore dans leur enfance au Groënland. Le premier instrument que la main de l'homme y ait fabriqué, c'est sans doute l'arc. D'abord cette arme fut d'un sapin courbé à force de bras, ensuite on revêtit ce bois, pour rendre l'arc plus roide & plus fort, de tout ce qu'il y avoit de plus élastique dans la dépouille des animaux. La baleine fournit le nerf de sa queue pour le ressort de l'arc; ses barbes pour la corde, & ses côtes pour donner une pointe plus tranchante aux flèches de bois, qui volent avec les aîles ou les plumes de







corbeau. Mais depuis que les Européens ont vendu des fusils aux Groënlandois, ils ont méprisé l'arc & les flèches, à la chasse.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Ce peuple a cinq sortes d'armes ou d'instrumens pour la pêche. Le premier est le grand harpon (a), que les Groënlandois appellent *Erneinck*. Il y a d'abord un fût long de six pieds A sur un pouce & demi de grosseur. A la pointe du fût, est une pièce amovible de baleine B, d'un empan de longueur. Cette pièce est armée d'un dard C d'os de baleine, terminé par une pointe de fer large d'un pouce. Le dard a vers la moitié de sa longueur des barbes disposées en angles D, pour l'empêcher de sortir de la blessure qu'il a faite. Au gros bout du fût, sont deux pièces plates E de côte de baleine, longues d'un empan, larges de deux doigts en forme de navette, & terminées comme les ailes ou plumes d'une flèche, pour rendre le coup plus sûr & plus droit. Entre ces deux pièces de baleine, on emboîte un manche F long de deux pieds, & dont la largeur va toujours en diminuant de haut en bas depuis quatre pouces jusqu'à un. On fait au

Description  
du harpon.

(a) Planche II.

gros bout du manche deux coches on échancrures G de côté & d'autre , pour le saisir plus ferme avec le pouce & l'index ; de sorte que l'instrument porte sur la paume de la main tournée en haut horizontalement. On attache fortement vers la pointe du harpon , une corde d'environ huit brasses , qui passe & coule dans un anneau de baleine H fixé par une cheville au milieu du fût. Cette corde est roulée en cercle sur le tillac du canot de pêcheur , & par un des bouts attachée à une vessie , ou poche boursouflée. Le harpon, très difficile à décrire , dit M. Crantz , ne doit pas être d'une seule pièce , parce que les vagues de mer le briseroient aisément ; il faut que la flèche ou le dard puisse se séparer du fût , qui doit flotter sur l'eau , tandis que l'animal blessé plonge avec le harpon dans les flancs. La vessie qui surnage sert à marquer l'endroit où le poisson fuit sous l'eau , en se débattant. Le manche qui contribue à augmenter la force du coup , doit rester entre les mains du Pêcheur qui a lancé le harpon.

La seconde espèce d'arme est l'*Angovikak* (2) , ou la grande lance , faite à peu près comme le harpon ; si ce n'est

que la pièce de baleine amovible , où tient la pique de fer , n'a point de barbes ; afin qu'on puisse la retirer de la peau de l'animal.

HISTOIRE  
DU GIRON-  
LAND.

Le troisième instrument est le *Kapot* (3) , ou petite lance , armée par le bout , d'une longue pointe d'épée.

L'*Aglikak* (4) , ou le quatrième instrument , est la flèche volante , d'un pied & demi de long , armée d'une pointe de fer oblongue d'un pied , épaisse d'un doigt. Cette pointe , au lieu de barbes , a des coches taillées en deux endroits J. Elle est amovible , mais en se détachant , elle reste suspendue au bâton par une corde L.

Les vessies M portent un petit tuyau fait d'un os creux N , au moyen duquel on peut les enfler ou les laisser vuides en le bouchant ou le débouchant.

Pour la chasse aux oiseaux aquatiques , on a des piques ou javelines de six pieds (5) , dont le bois est armé d'un fer long de douze pouces , arrondi vers la pointe avec une seule barbe O. Mais comme l'oiseau peut esquiver le coup , soit en plongeant , soit en volant , on attache au milieu du fût de la pique dont il faut observer que les pièces ne se séparent point

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND. \*

de leur ensemble, trois ou quatre os courbés & façonnés comme les pointes d'une ancre P, avec deux ou trois crochets chacun. Il est rare que la proie échappe à tous ces dards réunis dans une seule arme. Quelques Chasseurs ont des bâtons pour lancer ces javelines avec plus de force.

Passons maintenant à la description des bateaux qui servent également à la pêche & à la chasse des Groënlandois.

Description  
des *Umiak*,  
ou bateaux  
de femmes.

Les grands bateaux, qu'ils appellent *Umiak*, ont environ quarante pieds de longueur, sur quatre ou cinq de large, & trois de profondeur, effilés ou pointus devant & derrière, avec le fond plat. Ce fond est composé de trois pièces qui vont se réunir aux deux bouts du bateau. Ces trois madriers sont traversés, de distance en distance, de solives qui s'y enchassent par des mortaises : on emboîte ensuite sur les deux madriers des côtés, de courts poteaux sur lesquels on élève le plat-bord. Mais comme ces poteaux seroient poussés en dehors par les bancs de rameurs qu'on appuie, jusqu'au nombre de dix ou douze, sur les deux madriers des côtés, on les retient par deux autres grandes

1. UMLAK ou Batteau de Femmes.
2. KAYAK ou Canot à un seul Homme.



B. L. Prevost del.

F. le Comte sc.



pièces , qui servent en même-tems à affermir le plat bord. Cette carcasse formée de cinq grosses pièces qui se joignent aux deux extrémités du bateau , se garnit de lattes minces , larges de trois doigts , avec des côtes de baleine. Toute cette charpente est revêtue en dedans & en dehors , de cuirs tannés , de veau marin. Mais au lieu de clous de fer , qui pourroient se rouiller & faire des trous dans les peaux de la couverture , on employe des chevilles de bois , & des courroies de baleine. Les Groënlandois construisent ces bateaux avec beaucoup d'adresse & de justesse , sans équerre , ni règle , ni compas. Leur mesure des proportions , est dans la main & le coup d'œil. Tous leurs outils consistent dans une scie , un ciseau qui sert de hache , quand on l'emmanche , une petite vrille , un couteau de poche bien pointu. Lorsque le Constructeur a fait la charpente de son bateau , sa femme la revêt de cuirs fraîchement préparés & ramollis , dont elle calfaté les coutures avec de la vieille graisse. Ainsi ces bateaux font bien moins eau , que s'ils étoient entièrement de bois ; parce que leurs jointures s'enflent & se serrent davantage.

S'il venoit à s'y faire un trou contre la pointe d'un rocher , une pièce y est bientôt cousue. D'ailleurs on les radoube & les reconvre à neuf tous les ans. Ces bateaux sont conduits par des femmes qui rament au nombre de quatre , avec une cinquième à la poupe , tenant un aviron pour gouvernail. Ce seroit un scandale qu'un homme se mêlât de mener ces bateaux , à moins qu'un danger évident n'exigeât le secours de sa main. Les rames sont courtes & larges en façon de pèle , mais plus longues , attachées & fixées à leur place sur le plat-bord avec une bande de cuir. Vers la proue on dresse un pieu pour mâr , qu'on charge d'une voile faite de boyaux cousus ensemble ; elle est d'une brasse de hauteur , sur une & demi de large. Les gens riches ont des voiles de lin , blanches , à rayes rouges. Mais les Groënlandois ne font voile que le vent en poupe , & ne peuvent suivre un canot Européen à la voile : en revanche , dans un vent contraire , ou dans un tems calme , ils vont à la rame bien plus vite que nous. Avec ces bateaux , ils font des voyages de trois ou quatre cens lieues le long des côtes , allant d'un Port

à



à l'autre , au Nord & au Sud dix ou vingt personnes ensemble avec leurs tentes , leur bagage & leurs provisions de bouche. Ces voyages sont de douze lieues par jour. La nuit ils débarquent , plantent leurs tentes , tirent leurs bateaux à terre , la quille renversée & chargée de grosses pierres devant & derrière , de peur que le vent n'emporte le canot. Si la côte n'est pas tenable , six ou huit personnes prennent le bateau sur leur tête , & le transportent par terre dans quelque meilleur passage.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Les petits bateaux , ou bateaux d'homme , appelés *Kaiak* , n'ont que dix-huit pieds dans toute leur longueur , qui finit en pointe aux deux bouts , comme une navette de Tisserand , avec un pied tout au plus de profondeur , & dix-huit pouces dans la plus grande largeur. La quille est construite de longues lattes , traversées de cerceaux oblongs , qu'on lie avec de la baleine. Le tout est revêtu de peaux , de même que l'*Umiak* , avec cette différence que le *Kaiak* en est enveloppé dessus & dessous , comme s'il étoit dans un sac de cuir. La poupe & la proue sont fortifiées d'un rebord de baleine relevé en bosse , pour mieux

Description  
des *Kaiaks*  
ou bateaux  
d'hommes.

parer les coups que le bateau se donne contre les pierres & les rochers. Au milieu du *Kaiak*, on ménage dans la quille, un trou rond bordé d'un cerceau de bois ou de baleine, large de deux doigts. C'est-là que le Pêcheur met ses pieds, & qu'il s'enfonce jusqu'aux genoux, assis sur une planche couverte de cuir. Ensuite il retrouffe sur le rebord de ce tambour, son habit de pêche autour de ses cuisses, avec la précaution d'avoir le visage & les épaules bien enveloppés de sa cape & de son capuchon qu'il a soin de boutonner. A ses côtés, il a sa lance arrêtée par des courroies le long du bateau; devant lui son faisceau de cordes roulées au tour d'une roue faite exprès, & derrière lui la vessie qui doit servir de bouée. Sa rame est également large & plate aux deux bouts; il la prend des deux mains, & fend l'eau à droite & à gauche, avec un mouvement aussi régulier que s'il battoit la mesure. C'est un plaisir de voir un Groënlandois avec son habit de pêche, de couleur grise, garni de boutons blancs, voguer sur un frêle esquif à la merci des flots & des tempêtes que son courage brave, & fendre les ondes avec une légèreté à

faire vingt-quatre lieues par jour , quand il s'agit de porter quelques lettres d'une colonie à l'autre. Tant que la fureur des vents lui permet d'arborer une voile de perroquet , loin de redouter les grandes lames , il semble les chercher & voler comme un trait sur leur cime roulante. Quand même les vagues viendroient fondre & se briser sur lui , il n'en reste pas moins immobile à sa place. Si les flots l'attaquent de front , prêts à le submerger ; il ramasse ses forces , & lutte avec sa rame contre toute leur impétuosité. Tant qu'il a son aviron à la main , fût-il renversé la tête sous l'eau , d'un coup de rame , il remonte & se relève tout droit. Mais s'il perd cette arme , c'en est fait de sa vie , à moins qu'une main secourable ne vienne le sauver. Il n'y a point d'Européen qui osât se hasarder sur un *Kaiak* , au moindre souffle de vent. Aussi ne peut-on qu'admirer avec une sorte de frayeur , l'audace & la dextérité de ces intrépides Groënlandois qui domptent la mer & ses monstres. Mais comme ils ne sçauroient arriver à ce degré de courage & d'habileté que par des épreuves constantes & réitérées , on ne sera pas fâché de voir par quelle suite & quelle

variété d'exercices ils s'accoutument , dès l'enfance , à surmonter tant de périls & d'obstacles que la Nature semble avoir entassés & multipliés autour d'eux , sur le plus redoutable des élémens.

Exercices  
des Groën-  
landois, pour  
se précau-  
tionner, dès  
l'enfance,  
contre les  
dangers de la  
mer.

Les enfans apprennent d'abord à nager tantôt sur un côté , tantôt sur l'autre , avec une rame à la main , qui leur sert de balancier , & les aide à se relever sur l'eau , pour peu que leur corps y enfonce. Ensuite ils plongent d'eux-mêmes la tête en bas , & d'un coup d'aviron se redressent sur le côté qu'ils veulent. Ces premiers exercices les aguerrissent aux dangers qui sont les plus ordinaires dans le gros tems : mais il peut arriver à la pêche des veaux , que la rame se trouve engagée dans les courroies , ou que l'homme vienne à la perdre , ou qu'il soit lui-même embarrassé dans les cordes de sa ligne.

Pour se prémunir contre ces accidens, les enfans s'amusent en jouant sur l'eau , à dégager , par de certains mouvemens adroits , la rame qu'ils ont laissée exprès arrêtée au bateau. Tantôt ils en prennent un bout entre les dents , & de l'autre bout qu'ils tiennent dans les mains , ils poussent

l'eau en avant ou en arriere, pour sur-  
nager, tout droits ou renversés sur le  
ventre. Tantôt ils passent la rame HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND. derriere le dos ou le cou, & l'agi-  
rent si bien des deux mains, à droi-  
te & à gauche, qu'ils remontent sur  
l'eau. Tantôt la mettant sur une épau-  
le, & la prenant d'une main par de-  
vant & de l'autre par derriere, ils se  
relèvent du fond des eaux comme avec  
un balancier, dont ils font monter  
le centre de gravité.

Mais pour prévenir les cas où la ra-  
me leur échapperoit au moment que  
le canot viendroit à pirouetter, ils la  
laissent exprès aller sous le *Kaiak*, &  
râchent de la rattraper avec les deux  
mains & de s'y suspendre en l'agitant  
de côté & d'autre, pour remonter avec  
cet aviron qui leur sert de plan-  
che dans le naufrage. D'autres fois  
ils jettent leur rame, s'élancent hors  
du bateau pour la reprendre, la saisif-  
sent & l'entraînent avec tant de force  
au fond de la mer, qu'en frappant per-  
pendiculairement contre le sable ou  
le roc, elle rebondit & revient sur l'eau  
avec eux. Mais s'ils ne peuvent l'at-  
traper, ils prennent le manche du  
harpon pour ramer; sinon ils se servent  
de la paume de la main, pour battre

l'eau & regagner le dessus ; mais c'est à quoi ils ont rarement le bonheur de réussir.

La jeunesse s'exerce aussi parmi les écueils cachés sous les flots , dans les endroits où les vagues sont le plus agitées , & où l'homme nageant entre deux courans opposés , peut-être submergé par l'un , ou balotté des deux à la fois , & périr dans cette lutte. Toute la ressource consiste alors à se tenir en équilibre , en balançant soi-même le bateau sur les vagues de façon à seconder leur mouvement , & à gagner ainsi peu à peu le rivage , par le secours de la tempête.

Mais quand ils ne peuvent plus s'aider eux-mêmes , ils apprennent à sortir la tête de dessous le *Kaiak* renversé , & à crier au secours , & s'ils ne voyent personne qui puisse les assister , ils s'attachent & se lient , pour ainsi dire , au *Kaiak* , afin que si l'on trouve leur corps , il ne soit pas privé de la sépulture.

Pêche du  
veau marin ,  
à la façon des  
Groënlan-  
dois.

Lorsque les Groënlandois sont parvenus à l'âge d'endosser le harnois ou l'habit de mer ; c'est-à-dire , quand ils ont assez de force , d'adresse & d'habileté pour commencer le métier de toute leur vie , ils vont à la

pêche du Veau marin qui se fait de trois façons, ou dans le *kaiak* d'un homme seul, ou à la battue en campagne, ou l'hiver sur la glace. La première façon est la meilleure & la plus commune. Aussi-tôt qu'un Pêcheur, embarqué avec tout son attirail, apperçoit un veau marin, il tente de le surprendre à l'improviste, pendant que l'animal, allant contre le vent & le soleil, ne peut entendre ni voir l'homme qui l'attaque par devant. Celui-ci se cache même derrière une grosse lame, & s'avance vite & sans bruit jusqu'à la portée de cinq ou six brasses, tenant son harpon, sa corde & sa vessie tout prêts à lancer. Il prend sa rame de la main gauche; & le harpon de la droite par le manche. Si le harpon frappe droit au but & s'enfonce dans les flancs de l'animal jusqu'au bout des barbes de l'os de baleine où le fer est enchassé, il se détache du fût qui reste flottant sur les eaux. Dès que le coup a porté, le Pêcheur jette la vessie dans la mer, du côté où la proie a plongé; puis il recueille & remet dans son bateau le fût de son harpon, & l'animal tire à lui la vessie & l'entraîne souvent sous l'eau, mais c'est avec

---

HISTOIRE  
DU GROIN-  
LAND.

peine , parce qu'elle est fort grosse : aussi ne tarde-t-elle pas à reparoître , suivie du veau qui vient reprendre haleine. Le Groënlandois observe la place où la vessie se montre , pour attendre l'animal & le percer avec la grande lance qu'on a déjà décrite. Toutes les fois que le veau revient , on lui enfonce ce dard , jusqu'à ce que ses forces soient épuisées. Alors on va droit à lui la petite lance à la main , & l'on acheve de le tuer. Dès qu'il est mort , on a soin de boucher ses blessures , & d'arrêter la perte du sang ; ensuite on le souffle pour l'enfler & le faire surnager plus aisément , attaché par une corde à la gauche du Kaiak.

Cette façon de pêcher est la plus dangereuse , quoique la plus usitée , & les Groënlandois l'appellent *Kamavok*, *pêche à extinction* ; parce qu'il y va quelquefois de la vie de l'homme. Car la corde peut se nouer d'elle-même en filant , ou s'embarraffer autour du kaiak , & l'entraîner dans ces deux cas au fond de la mer : elle peut dans le développement de ses replis , accrocher la rame , ou même le Pêcheur , en s'entortillant autour de sa main & de son cou ; ce qui arrive quand la mer est grosse au point que ses lames fon-



dent sur le Pilote avec les brasses de corde dont elles s'enveloppent. Le veau marin peut lui-même, revenant sur le *kaiak*, s'engager dans la ligne, & traîner le canot au fond avec le Pêcheur occupé à la lâcher. Si par malheur, l'homme se trouve pris, il n'a que les ressources dont on a parlé, pour se débarrasser de ses propres filets; quelquefois au moment de s'en dégager, il se sent mordre à la main ou au visage par l'animal furieux que la vengeance pousse à attaquer son ennemi, quand il ne peut plus se défendre lui-même; car cette espèce a appris de la Nature à vendre cher sa vie. Cet instinct de vengeance est surtout la passion des femelles qui courent à l'agresseur, & quand elles ne peuvent lui faire d'autre mal, assouvissent leur rage en vomissant de grosses lames de mer contre le bateau, pour noyer le Pêcheur.

Aussi dans cette pêche où l'homme, est seul aux prises avec le monstre, ne peut-il attraper que l'espèce de veau la plus stupide. Pour chasser les autres sortes, ou pour prendre plusieurs veaux à la fois, il faut être en troupe. On va les attendre en automne au détroit de *Nepiset*, dans la baie de *Bals river*,

entre le continent & l'Isle de *Kangek*.

Les Groënlandois les forcent à sortir de leur retraite , en les effrayant avec de grands cris , & des coups de pierre qu'ils lancent dans l'eau. Quand ces bêtes paroissent , on les poursuit jusqu'à les mettre hors d'haleine & les obliger à rester long-tems sur l'eau , pour respirer l'air. Alors ils les environnent , & les tuent avec des petits dards de la quatrième espèce. Rien n'est plus curieux à voir que cette chasse , où les Groënlandois font la même manœuvre que les Hussards à la guerre. Dès que l'animal se montre , tous les Pêcheurs fondent sur lui , comme s'ils avoient des aîles , faisant un bruit affreux ; le veau plonge , les hommes se dispersent sur ses traces , attentifs à observer l'endroit où ils imaginent qu'il reviendra sur l'eau , c'est pour l'ordinaire à près d'un mille du lieu de sa première apparition. Si la bête avoit une enceinte à parcourir de trois ou quatre lieues , elle occuperoit ses ennemis l'espace de deux heures , avant d'être rendue. Quand l'animal effaré cherche la terre pour refuge , il y est accueilli à coups de pierre & de bâton par les femmes & les enfans qui l'attaquent de front , & percé de dards

& de lances par les hommes qui sont à ses trouffes. Cette chasse est d'autant plus attrayante & récréative pour les Groënlandois , qu'ils y prennent souvent , chacun huit ou dix veaux pour sa part.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

La chasse d'hiver se fait à la baye de Disko. Comme les veaux pratiquent alors des trous dans la glace , pour y venir respirer l'air ; un Groënlandois vient s'asseoir à côté sur une petite selle , mettant ses pieds sur une autre pour les garantir du froid ; dès que l'animal avance le museau , l'homme le perce d'un harpon , rompt aussi-tôt la glace tout au tour , tire la bête accrochée , & la tue à coups redoublés. Quelquefois un homme s'étend ventre à terre sur une espèce de traîneau , le long des trous par où les veaux montent sur la glace pour se chauffer au soleil. Près d'un de ces grands trous , on en fait un petit , c'est par-là qu'un Groënlandois passe un harpon qui est au bout d'un grand bâton. Celui qui veille au bord du grand trou , voit l'animal passer sous le harpon , fait signe à son camarade , & celui-ci enfonce le fer dans l'amphibie , de toutes ses forces. Si le Chasseur apperçoit un veau sur la glace , il imitera quelquefois son

grognement , de façon que l'animal le prenant pour un être de son espèce , le laisse approcher jusqu'à la portée du harpon , & se trouve surpris & tué sans avoir le tems de fuir.

C'est ici le lieu de rendre compte de l'usage que font les Groënlandois des peaux des animaux qu'ils prennent , ou plutôt de leur manière de préparer ces peaux pour en faire des habits , des fouliers & des bottes ; ouvrages réservés aux femmes.

La peau de veau marin est d'abord ratissée pour en ôter le poil , puis trempée vingt-quatre heures dans l'urine , afin d'en détacher l'huile ou la graisse , ensuite fortement tendue , avec des chevilles , sur le gazon , où on la fait sécher ; enfin pour la mettre en œuvre , on l'arrose d'urine , on la frotte avec la pierre ponce , & on l'assouplit en la roulant entre les mains.

Le cuir de semelle est d'abord mis dans l'urine deux ou trois jours ; on le retire pour en arracher le poil avec un couteau , ou avec les dents ; puis on le remet trois jours dans l'eau fraîche , & on le fait sécher bien tendu.

On prépare , à peu-près de la même façon , le cuir destiné pour la jambe des bottes , & pour le dessus ou l'em-

peigne des fouliers ; si ce n'est qu'on en racle d'abord le poil pour rendre le cuir plus souple. On en fait aussi les casques de mer , qui garantissent de l'humidité. Cependant ce cuir s'imbibé à l'eau de mer & de pluie ; mais il préserve les habits de dessous , & c'est pour cela que les Navigateurs Européens en font usage.

C'est la même méthode pour le cuir dont on fait des pelisses molles qui se portent sur terre , excepté qu'on le frotte entre les mains : car il n'est pas si roide que les autres cuirs , mais aussi ne préserve-t il guères de l'eau.

Les cuirs de bateau , sont pris de la peau des veaux les plus monstrueux dont la graisse n'est pas tout-à-fait détachée. On les roule , on s'y asseoit dessus ; on les laisse au soleil , couverts de gazon durant quelques semaines , jusqu'à ce que le poil en soit tombé. Alors on les met tremper dans l'eau de mer quelques jours , pour les assouplir ; ensuite on tire fortement les bords de ces peaux avec les dents , on les coud ensemble , on enduit les coutures & les points avec de la vieille graisse de veau marin , au lieu de poix , de peur que l'eau ne vienne à pénétrer les cuirs. Mais on a grand

soin de ne pas endommager le grain de la peau ; car l'eau de mer naturellement corrosive, ne manqueroit pas d'user bientôt le cuir.

Les restes de toutes ces espèces de peaux sont ratissés de près, étendus sur la neige, & suspendus à l'air, pour devenir blancs ; & si on veut les teindre en rouge, on mâche le cuir avec les dents, en y mêlant l'écorce des racines de pin, qu'on ramasse de ces débris de bois qui flottent sur la mer.

Quant à la peau des farcelles, ou poules d'eau, on l'enleve presque entière, à la réserve de celle de la tête qu'on néglige. On en racle la graisse avec une coquille de moule. Ensuite on présente ces peaux aux hommes, & sur-tout aux étrangers, pour les mâcher avec de la farine ; c'est même une politesse. Au sortir de la bouche on les macere dans l'urine, puis on les sèche à l'air, & pour la perfection on les polit finement entre les dents.



## CHAPITRE II.

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.*Mœurs des Groënlandois , dans la vie  
domestique.*

N OUS n'avons jamais vû , c'est M. Crantz , c'est un Missionnaire qui parle ; nous n'avons vû , dit-il , aucune action indécente , ni entendu aucune parole deshonnête , chez les Groënlandois. Rarement les femmes y produisent , encore moins y cachent-elles des enfans illégitimes. C'est ce qui ne peut arriver qu'à une femme répudiée , ou à quelque jeune veuve ; & cette personne , quoique méprisée , tâche de réparer le tort & la honte attachés à ses enfans , en les vendant à un homme qui n'en auroit point , ou du moins en se faisant adopter avec eux dans la famille d'un homme qui ne voudroit pas l'épouser. Dans un pays où le climat n'invite pas au libertinage , telle est pourtant la retenue du sexe foible , qu'une femme n'a jamais de conversation particuliere avec un homme , & qu'une jeune personne regarderoit comme un affront , l'offre que lui fe-

roit un garçon d'une prise de tabac.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Mariage des  
Groënlan-  
dois.

Quand un jeune homme veut se marier, & ce n'est jamais avant sa vingtième année, il prend une fille de son âge, & déclare à sa famille quel est l'objet de son choix, sans craindre qu'on lui donne une épouse qu'il n'aimeroit pas. Il n'attend ni ne cherche une grosse dot, & n'ayant rien à porter lui-même en mariage que ses habits, son couteau, sa lampe, & tout au plus une marmite de pierre, il n'exige de sa femme que le talent de tenir en ordre ce petit ménage : elle de son côté, ne regarde dans l'homme que le mérite d'un bon chasseur. Les parens réciproques des deux époux, consentent à ce que leurs enfans veulent ; car ils n'ont jamais ni l'intérêt, ni l'envie de les gêner. Deux vieilles femmes sont chargées de négocier le mariage auprès des parens de la fille, & c'est par l'éloge du jeune homme qui la recherche, qu'elles entament indirectement la négociation. Au nom de mariage, la fille se retire, n'y voulant point entendre, & met en pièces l'anneau de ses cheveux : car c'est toujours le rôle de ce sexe, de rougir & de résister par une bienséance d'usage ; même lorsqu'un homme est assuré d'a-



vance qu'on se rendra. Cependant ce n'est pas toujours une feinte que ces refus, mais l'effet d'une répugnance qui pousse quelquefois une fille à des excès si violens, qu'elle tombe en pamoison, se sauve dans les montagnes désertes, ou se coupe les cheveux; dernier acte de désespoir, après lequel il n'est plus permis de la solliciter au mariage. Peut-être cette aversion vient-elle de la répudiation, dont les exemples sont assez fréquens au Groënland, ou de la liberté que les hommes se sont réservée d'introduire une seconde femme dans leur lit. Quelle que soit la cause de cet éloignement pour le mariage, les parèns ne donnent point leur consentement malgré la fille; mais ils la laissent faire. Alors les deux femmes qui sont dans les intérêts du garçon, vont chercher celle qu'il aime, & l'entraînent chez lui de gré ou de force. Après quelques jours qu'elle passe dans l'abbatement, les cheveux épars, sans vouloir rien prendre; si elle résiste encore aux semonces de la persuasion, on employe la violence, & même les coups, dès qu'il le faut, pour la soumettre au joug du mariage. S'échappe-t-elle une seconde fois; on la ramène, & c'est pour l'at-

tacher par des nœuds qu'elle ne voudra plus rompre. En effet , quoique rien ne paroisse plus bizarre , ni plus injuste , & plus contraire à l'amour , que ces voies de contrainte dans l'action la plus libre & la plus volontaire par sa nature ; il n'est peut-être point de violence & d'injustice plus excusable , & qui soit plutôt pardonnée ; car on ne voit guères de Groënlandoise fuir le lit nuptial , après qu'elle y est entrée.

Quelquefois les parens préviennent entr'eux par un accord mutuel , l'inclination de leurs enfans , mais sans la forcer ; & ceux-ci , dès que les gages sont donnés réciproquement , ratifient cette espèce de contrat de mariage , sans autre cérémonie que la cohabitation.

Rarement voit-on un mariage entre cousins , ou même entre des personnes qui ont été élevées ensemble , soit que la nature ou l'adoption ait cimenté leur parenté. Cependant quelquefois un homme épouse les deux sœurs en même tems , ou la mere & sa fille ; mais ces exemples sont extraordinaires & même odieux.

Polygamie  
usitée au  
Groënland.

La polygamie , quoique tolérée au Groënland , n'y est point commune :

Sur vingt maris, il n'y a guères qu'un polygame. Cependant l'usage de plusieurs femmes, loin d'être un crime, fait honneur au mari, qui peut en entretenir plus d'une. Comme il seroit honteux à un homme de n'avoir point d'enfans, & sur-tout point de garçon pour être le soutien de sa vieillesse; quiconque est assez riche pour en nourrir un grand nombre, a droit à la pluralité des femmes : mais la critique ne l'épargneroit pas, s'il accordoit à l'incontinence une liberté restreinte au simple désir d'une postérité. C'est pourquoi l'on regarde comme un abus de la polygamie, qu'un homme ait trois ou quatre femmes, & qu'une femme ait deux maris. » Avant l'arrivée des Missionnaires, dit M. Egéde, (a) les femmes ne connoissoient point la jalousie, elles vivoient en semble en paix : mais depuis qu'elles savent que le Christianisme défend la polygamie, elles ne souffrent plus si patiemment cette infidélité de leurs maris ». Du reste la fidélité conjugale essuye peu de brèches, ou du moins de scandales, chez ce peuple simple & patient. Rarement des

---

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Raisons de  
cet usage.

(a) Mercure Danois, Novembre, 1755, page 312.

querelles bruyantes dans le ménage ; ou de ces éclats fâcheux qui vont jusques aux coups ; non que les mœurs autorisent le dérangement des femmes , mais la répudiation. Le mariage n'y connoît point de serment , sur-tout irrévocable. Quand un mari n'a point d'enfans , ou qu'il n'est pas content de sa femme , il lui jette un coup d'œil sinistre , sort de sa maison , & n'y reparoit point durant quelques jours. La femme entend ce que cela veut dire , fait un paquet de ses habits , & se retire chez des amis , menant une conduite sage & circonspecte , pour rejeter l'odieux de son traitement sur le mari qui l'a chassée.

Quelquefois une femme rompt d'elle-même la société conjugale , quand elle ne peut point s'accorder avec les autres femmes de la maison où elle est entrée ; ce qui arrive d'autant plus aisément que les belles-mères se prévalent de leur supériorité pour traiter leurs brus comme des servantes. Mais en cas de séparation , les enfans mâles suivent leur mere , & même après sa mort ne retournent plus chez leur pere , pour l'aider dans ses vieux jours : admirable police qui donne à chacun des époux les meilleurs motifs de vivre

toujours bien ensemble. Aussi voit-on peu de divorces. Souvent le mari désespéré n'a pas plutôt quitté sa femme, qu'il s'enfonce dans un désert pour fuir la société des hommes, retiré sous le toit d'une caverne, & vivant de la chasse, ou réduit à piller & voler les passans. Mais ces sauvages fugitifs sont pour l'ordinaire des jeunes gens, qui mariés sans prévoyance, se repentent bientôt d'un choix précipité. Plus l'union conjugale vieillit, & plus les époux s'aiment.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Dès qu'un homme est veuf, il cherche à réparer sa perte, & peu de jours après la mort de sa femme, il étale tout ce qu'il a de plus beau : sa personne, ses enfans, sa maison, son équipage de pêche & de chasse; loin d'annoncer le deuil, tout chez lui semble inviter à de secondes noces. Cependant il n'y passe qu'après un an de veuvage; à moins qu'il n'ait de petits enfans, & personne dans la famille pour en avoir soin. Si le mari veuf est polygame, sa seconde femme remplace la première; mais avec toutes les apparences d'une affliction qui ne peut être sincère. C'est elle qui mène le cortège des funérailles de sa rivale, & qui verse des larmes avec d'autant plus d'affec-

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

tation, qu'elle a moins sujet de pleurer. Elle caresse les premiers enfans de son mari plus que les siens propres, en les plaignant de ce qu'ils ont été négligés de leur mere, & leur promettant bien plus de soins & de douceurs qu'ils n'en ont encore éprouvé : on n'imagineroit pas jusqu'où va l'artifice de ces femmes sauvages, si l'on ne sçavoit qu'il se trouve dans la nature même du sexe le plus foible.

Les Groën-  
landois sont  
peu prolifi-  
ques.

Les Groënlandois n'ont pas un sang très-prolifique. Une femme n'a guères que trois ou quatre enfans, & tout au plus six, mettant un intervalle de deux ou trois ans entre chaque grossesse. Lorsque les femmes entendent parler de la fécondité de celles des autres pays, elles les comparent avec mépris à leurs chiennes. Rarement elles ont deux jumeaux; encore moins les voit-on mourir en couches. Elles travaillent le moment d'avant & d'après; se délivrer d'un enfant, n'est pour elles qu'une action de la journée. On donne au nouveau né le nom de son grand-pere, ou de sa grand'mere, ou du parent dernier mort; & ce nom est ordinairement emprunté des bêtes, des instrumens de chasse, ou de certaines parties du corps humain; en

Leurs fem-  
mes peu fé-  
condes.

forte qu'ils auroient quelquefois des noms deshonnêtes, si leur langue ou leurs mœurs simples pouvoient attacher une idée de mal à ce que la nature a fait pour le bien. Quand ils donnent aux enfans le nom d'un parent mort, c'est pour perpétuer sa mémoire : mais si sa mort venoit d'un accident funeste, on laisseroit son nom dans l'oubli, de peur de réveiller la douleur de sa perte. Aussi quand un homme porte par hazard le nom d'un de ses amis qui vient de mourir, on lui donne un autre nom pendant quelque tems, pour ménager son affliction. Les Groënlandois peuvent donc avoir plusieurs noms, l'un à titre de mérite, pour quelque belle action, & l'autre de raillerie pour quelque défaut ; en sorte qu'on les voit quelquefois embarrassés de dire aux étrangers les noms qu'ils portent, obligés d'en rougir, soit de modestie, ou de honte.

Ils aiment passionnément leurs enfans. Les meres les portent partout où elles vont, & quelque chose qu'elles fassent. Elles chargent ce doux fardeau entre leurs épaules, de la maniere la moins gênante pour la mere & l'enfant. On tette au Groënland, jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans ; parce

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Bizarerie  
& délicatesse  
des Groën-  
landois, sur  
les noms  
qu'ils por-  
tent.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

que ce pays ne fournit point de nourriture propre au premier âge. Un enfant risque de périr , quand on est obligé de le sevrer trop jeune , afin de donner le lait à un plus petit , ou si sa mere meurt avant qu'il soit assez fort pour supporter les alimens durs & grossiers de la vie commune.

Education  
des enfans.

Les enfans sont élevés sans violence ni châtiment. La sévérité n'est point nécessaire avec eux , parce qu'ils sont doux & paisibles comme des agneaux ; elle seroit d'ailleurs inutile : on les tueroit avant de leur faire entendre ou vouloir par force , ce que la raison & les caresses n'ont pû leur persuader. Les nourrices Groënlandoises n'ont guères à souffrir des cris & des inquiétudes du bas-âge , qu'après la première année & jusqu'à la fin de la seconde ; mais si par impatience ou dureté les meres battoient leurs enfans , elles s'exposeroient à tout le ressentiment du pere ; sur-tout s'il s'agissoit de son fils , qu'il prétend faire respecter dès sa naissance , comme l'est chez les peuples policés l'héritier d'un Royaume. À mesure que les enfans approchent de l'âge de la raison , que la leur est plus développée par des occupations utiles & sérieuses , ils de-  
viennent



deviennent plus faciles à gouverner.

On remarque en eux peu de mauvais naturel, de penchans vicieux, & surtout de fausseté. Mais ils aiment à obéir par inclination, & que leurs parens les traitent en amis ; s'ils n'ont pas envie de faire ce qu'on leur demande, ils diront sans compliment, *je ne veux pas*. Les parens oublient ce refus, jusqu'à ce que les enfans reconnoissent d'eux-mêmes leur tort. En récompense de tant de douceur, un pere n'éprouve jamais dans sa vieillesse l'ingratitude de ses enfans ; les mœurs de ce peuple sont à cet égard, la censure, ou du moins le contraste des nôtres. Chez des Nations où l'on est civilisé par la crainte, où les premiers exercices de la raison sont en contradiction avec la raison même, où l'on apprend tout sans rien entendre ; où le corps est soumis à l'habit, & l'habit à la gêne des modes, où l'on commence par faire haïr aux enfans tout ce qu'ils doivent aimer, où tous les biens de la nature sont comme interdits, & tous ses maux redoublés par ceux de l'éducation ; il n'est pas étonnant que des enfans dociles, souples & morigénés, par force ou par timidité, deviennent des hommes insou-

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

leus, libertins, dissipateurs, ingrats & manquent de ce bon naturel, qu'une mauvaise institution a détruit dans leur ame.

Chez les Groënlandois, aussi-tôt qu'un enfant peut faire usage de ses mains & de ses pieds, son pere lui donne un arc & des flèches, pour qu'il s'exerce à tirer au blanc. Il lui apprend à lancer des pierres contre un but planté sur le bord de la mer; il lui fait présent d'un couteau qui sert d'abord à son amusement. A l'âge de dix ans, il le pourvoit d'un *Kaiak*, où il se divertit à ramer, à chasser & à pêcher, à tenter enfin les travaux & les périls de la mer. A quinze ou seize ans, l'enfant suit son pere à la pêche du veau marin. Le premier monstre qu'il a pris, doit servir à régaler toute sa famille & le voisinage. Durant ce festin, le jeune homme raconte son exploit, & comment il s'est rendu maître de sa proie. Tout le monde admire & loue sa dextérité, vante le goût délicieux de la bête qu'il a tuée, & dès ce jour de gloire & de triomphe, les femmes songent à trouver une compagne au vainqueur du monstre. Mais si le jeune homme n'avoit rien pris, ou n'avoit donné aucune preuve de sa

lent, il seroit méprisé des hommes, & réduit à subsister de la pêche propre aux femmes, c'est-à-dire de moules, de coquillages, ou de harengs secs. Il y a des jeunes gens qui ne parviennent jamais au mérite de la grande pêche, & ceux-là sont obligés quelquefois de faire chez les autres l'office de servante. A vingt ans un Groënlandois fait son *Kaiak* & son équipage, & vogue de ses propres rames. Il ne tarde pas alors à se marier; mais il reste toujours avec ses parens, & sa mere garde le timon du ménage.

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

Les filles jusqu'à l'âge de quatorze ans, ne font rien que babiller, chanter & danser, à moins qu'elles ne servent à puiser de l'eau. A quinze ans, il faut qu'elles sachent soigner quelque enfant, faire la cuisine, préparer les peaux, & même, à mesure qu'elles avancent en âge, ramer sur les bateaux & bâtir les maisons.

Dans le ménage le mari va sur mer à la chasse, à la pêche; & dès qu'il est à terre, il ne s'embarrasse plus de rien, croyant même au-dessous de sa dignité de tirer à bord l'animal qu'il a pris. Les femmes font tout le reste, depuis le métier de boucheres, jusqu'à celui de cordonnières. Elles n'ont pour toutes

fortes d'ouvrages qu'un couteau , fait en demi-lune , comme nos hachoirs de cuisine , une polissoire d'os ou d'ivoire , un dez à coudre , deux ou trois aiguilles. Dans la construction des cabanes , elles font tout l'ouvrage de la maçonnerie , & les hommes celui de la charpente. Du reste , ceux-ci regardent froidement passer les femmes avec de grosses pierres sur leur dos. En revanche , ils les laissent maîtresses de tout ce qu'ils prennent , ou qu'ils acquièrent , excepté l'huile de baleine que les hommes se chargent de vendre. Quand il n'y a plus rien dans la maison , & que les provisions sont épuisées , on prend patience de bon accord entre mari & femme , & l'on meurt de faim ensemble , ou l'on mange ses vieux souliers , s'il en reste. Il n'y a que les souffrances de leurs enfans qui leur soient bien sensibles. Lorsqu'une famille n'a point d'enfans , le mari adopte un ou deux orphelins , la femme une fille sans pere ni mere , ou une veuve. Ces personnes adoptées doivent servir dans la maison où elles entrent , mais avec une liberté qui leur permet de se retirer quand elles veulent. Un Maître ne frappe jamais ses Domestiques , sur-tout les mâles , &

s'il battoit une fille, ce seroit un deshonneur pour lui

En général les femmes du Groënland ne sont point heureuses, si ce n'est dans leur première enfance, & tant qu'elles restent dans la maison paternelle, où elles sont traitées avec assez de douceur. Mais depuis l'âge de vingt ans jusqu'à leur mort, ce n'est qu'un enchaînement de peines, d'indigence & de misère. Si leur père meurt, les voilà sans ressource, obligées d'aller servir pour vivre. Elles ne manqueront pas de subsistance chez un maître, tant qu'il y en aura; mais n'y gagneront pas de quoi s'habiller. N'ont-elles point d'agrément dans la figure, ou d'adresse à l'ouvrage; elles restent seules. Se marient-elles, c'est rarement à leur gré; toute la première année, elles craignent d'être répudiées, s'il ne leur vient point d'enfants: sont-elles congédiées pour cause de stérilité; c'en est fait de leur réputation; elles n'ont plus qu'à servir ou qu'à se prostituer pour gagner leur vie. Si leur mari les garde, il leur faut souffrir & prendre en bonne part sa mauvaise humeur & les querelles d'une belle-mère. S'il vient à mourir, la veuve n'a d'autre douaire que les

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

Condition  
malheureuse  
des femmes.

hardes qu'elle avoit apportées dans la maison, & quand il lui reste des enfans qu'il faut nourrir, elle doit chercher à se mettre en service, à moins qu'elle n'ait un fils; car alors sa condition de veuve vaudroit mieux que celle d'épouse. Une femme avance-t-elle en âge, sans enfans qui puissent lui attirer de la considération, toute sa ressource est le métier de sorcière, dont elle tire quelque profit, mais non sans risquer d'être lapidée, ou précipitée dans la mer, ou poignardée & mise en pièces, sur le moindre soupçon d'avoir enforcélé quelqu'un. Echappet-elle à ces dangers; comme elle n'est qu'un fardeau pour elle & pour les autres, on l'ensevelit toute vive, ou bien on la noyera par compassion. Quel plaisir reste-t-il donc aux hommes, dont les femmes ont si peu de bonheur!

Cependant malgré toutes ces peines attachées à leur condition, elles vivent communément plus long-temps que les hommes. Ceux-ci passent la plus grande partie de leurs jours sur mer, au milieu des eaux & des glaces, entre la neige & la pluie, tous jours dans les travaux & les dangers, poussés des extrémités de la faim à des excès d'intempérance, ne mangeant

qu'une fois par jour , mais avec une voracité pire que la diète. Aussi ne parviennent-ils que rarement à cinquante ans , & sont-ils bien moins nombreux que les femmes ; ce qui sans doute occasionne , & peut-être autorise le plus , l'usage de la polygamie. Celles-ci vont de soixante-dix à quatre-vingt ans & au-delà : mais ce surplus de vie est bien chèrement acheté par les folles & hideuses pratiques de superstition dont elles se font un art lucratif ; car chez tous les peuples grossiers les vieilles femmes sont toujours en possession de faire peur aux enfans ; & l'ignorance n'est-elle pas une enfance de tous les âges ?

Le genre de vie des Groënlandois n'a certainement rien de séduisant pour un Européen. Cependant quand on est baloté par la tempête , une misérable cabane est un port assez doux ; & dans un pays où tous les élémens semblent conjurés contre l'espèce humaine , après bien des jours passés dans les horreurs de la faim , le plus chétif repas de ces pauvres sauvages devient un régal. C'est alors qu'on ne laisse pas d'admirer le bon ordre qui régne dans leurs maisons , & même une sorte de propreté qui leur est particulière. Car

avec des mains toujours crasseuses ; un visage huileux , une odeur de poisson très-forte , ils tiennent leurs habits de fête soigneusement pliés dans une espèce de porte-manteau de cuir brodé à l'aiguille. Quoiqu'ils aient des seaux de cuir qui ne sentent pas bon , toute l'eau qu'ils puisent , est conservée dans des fontaines de bois fort nettes & garnies de cuivre & d'os très-luisant. Enfin si l'on ne peut attendre d'un peuple qui nage toujours dans l'huile ou dans le sang des veaux marins & des baleines , un extérieur aussi supportable même que celui du commun de nos ouvriers & de nos paysans ; du moins il régné au Groënland plus de concorde & de tranquillité dans une cabane qui contiendra plusieurs familles de différentes races , qu'on n'en trouve dans une de nos maisons composée de quelques personnes du même sang. Quand un Groënlandois ne se croit pas vu de bon œil par les gens de la cabane qu'il habite , il s'en va chercher une autre maison sans murmurer ni se plaindre. Toujours prêts à s'assister mutuellement ; personne ne repose sa paresse sur le travail d'un autre. Ils sont si fort empressés à offrir de leur pêche , qu'on ne s'avise pas même d'en deman-



der ; & dans ce pays pauvre , l'hospitalité prévient la mendicité. Sans cette générosité réciproque , comme on est obligé d'aller chercher sa subsistance à plusieurs lieues de chez soi , l'on risqueroit souvent de mourir de faim dans la route.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

### CHAPITRE III.

*De la conduite & du caractère  
des Groënlandois dans la  
vie civile.*

**L**E physique du climat & du sol a tant d'influence sur les mœurs & le caractère des Nations en général & sur-tout des peuples Sauvages , qu'un Philosophe devroit , pour ainsi dire , deviner tout ce qu'ils font ou ce qu'ils disent , en conjecturant leurs actions & leurs discours d'après les besoins & les ressources que leur a donnés la nature du pays qu'ils habitent. Les occupations des hommes s'exercent sur les productions de leur terroir ; toutes leurs relations de commerce & de société roulent sur leurs occupations. On vit de ce qu'on recueille , on parle

de ce qu'on voit ; il n'est donc pas difficile sur le tableau qu'on vient de faire du Groënland , de juger de la vie sociale de ses habitans , de leur manière de commercer & de traiter ensemble , des visites , des repas , des conversations , des fêtes , des jeux & de tous les plaisirs qui les lient. Mais comme l'Histoire des Voyages n'est pas uniquement faite pour des Philosophes , quoique ce soient ceux qui y trouvent le plus à profiter ; on ne peut refuser à la curiosité du gros des Lecteurs quelques détails sur des objets qui paroissant frivoles ou légers au bel esprit , deviennent importans pour les plus graves observateurs. Écoutons encore une fois M. Crantz , cet historien naïf & fidèle d'un peuple qui est malheureux sans être méchant.

Les Groënlandois , dit-il , sont moins jaloux entr'eux , de briller & de se faire valoir , que soigneux d'éviter tout ce qui peut leur donner du ridicule ou une mauvaise réputation : ils n'ont point l'art des complimens , ni des révérences , & ne peuvent s'empêcher de rire en voyant un Européen qui se tient de bout & la tête découverte devant celui qu'il appelle son supérieur , ils ne savent pourquoi ; s'in-

dignant sur-tout quand cette supériorité va jusqu'au point qu'un homme en peut frapper impunément un autre. Ils sont moins attentifs à plaire qu'à ne pas déplaire, exigeant plutôt de la tolérance que de la complaisance, & plus disposés à ne pas s'offenser qu'à se venger. Ils seroient d'autant plus embarrassés à s'insulter & à se quereller, qu'ils n'ont guères de termes injurieux dans leur langue, ou du moins de ces imprécations & de ces juremens si familiers parmi nous. Ils ne rougissent point de ce qui n'a rien de criminel ou d'offensant en soi-même ; & se permettent certaines libertés que la nature leur demande comme un effet du travail de la digestion, ne se scandalisant point des sons que la politesse a déclarés sales & malhonnêtes : cependant telle est à cet égard leur circonspection, qu'ils s'interdisent ces familiarités devant les Européens qu'ils en voyent rebutés ou choqués.

Tous ces détails paroîtront puériles aux Lecteurs d'un certain rang : mais le gentilhomme Montagne n'auroit pas dédaigné de les recueillir. Cependant ce Philosophe, dès qu'il auroit vu sur la carte la latitude & la situation du Groënland, avec la perspective des

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

montagnes & des eaux qui coupent ce pays glacial , auroit d'abord sçu , sans le lire , qu'il doit être aride , point cultivé , peu habité ; que les hommes y sont endurcis & froids comme la terre ; que ne vivant que de poissons huileux qu'ils pêchent , écorchent & préparent eux-mêmes , ils ne peuvent qu'être sales & dégoûtans ; qu'ayant peu de matériaux de bois & d'instrumens de fer , faute de mines & de forêts, ils sont mal logés , très à l'étroit , toujours ensemble & pacifiques ; qu'étant occupés la moitié de l'année , soit pour la chasse ou la pêche , à disputer leur vie avec les tempêtes de l'Océan, les montagnes de flots glacés , & les monstres marins , ils n'ont pas le loisir de perfectionner les arts de première nécessité , ni d'en inventer de luxe & d'agrément ; que par conséquent leur vie est misérable , leur caractère triste , sérieux , taciturne , & que toute leur société doit se ressentir de ces ténèbres humides , & de cet horizon sombre qui laissent à peine au soleil quelques mois de règne , dans la longue nuit dont les Groënlandois sont enveloppés. Quoique le Philosophe eût prévu tous ces résultats , il en auroit lû volontiers la

preuve & le développement dans les faits qui vont les confirmer. L'histoire d'un Peuple qui n'a fait encore aucun mal au monde , auroit intéressé l'Apologiste des mœurs des Cannibales. Elle aura sans doute les mêmes attraits pour ceux qui ne peuvent lire sans douleur l'histoire des Peuples du Midi , conquérans ou conquis. Qu'ils détournent leurs yeux de ces pays de sang , pour les porter sur un tableau de mœurs , grossières , mais innocentes.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Quand les Groënlandois se font des visites pour remplir le vuide de leurs hyvers , elles sont accompagnées de présents. Aussi sont-ils reçus avec des chants de joie : on s'empresse de décharger leurs canots , & de les tirer à terre. Ces présents consistent en friandises comestibles , ou en parures de pelleterie ; c'est-à-dire , toujours de la chair & du cuir de veau marin. A ce prix chacun s'étudie , pour attirer du monde chez soi , à le bien recevoir. Mais de part & d'autre , on garde d'abord le silence. Enfin le Maître de la maison invite l'Etranger à quitter sa casaque de mer , & la met sécher près de la lampe. Il lui offre des habits & des peaux à changer , & le prie de s'asseoir sur le banc ; c'est la

Visite des  
Groënlan-  
dois entr'eux.

place honorable , que les Européens évitent ordinairement , sans doute comme la moins commode ; car presque toujours les honneurs sont faits aux dépens des plaisirs. On parle ensuite gravement du tems de la saison , de la pêche & de la chasse ; & c'est tout l'entretien des hommes rassemblés à part dans le plus bel endroit de la chambre qui compose tout l'appartement , & sert , pour ainsi dire , à tous les besoins & les commodités de la vie. Les femmes dans leur coin , parlent entr'elles de leurs parents morts , mais avec des hurlemens lamentables , qui sont assez souvent suivis d'historiettes pour rire. Bientôt la tabatiere fait la ronde , & chacun y renifle du tabac avec le nez ; usage moins sale peut-être pour des Groënlandois , que celui d'en prendre avec des doigts poissés & puants de graisse ou d'huile forte. La tabatiere est d'une corne de cerf , enrichie ou doublée d'étain ou de cuivre. Cependant on prépare & l'on sert le repas ; les Etrangers se laissent presser plus d'une fois par leur hôte , gardant un air indifférent , de peur de passer pour pauvres ou pour des affamés. La table est ordinairement couverte de trois ou quatre plats ; &

dans les grandes fêtes, d'un plus grand nombre. Un Facteur des Colonies Danoises, dans un festin qu'il fit avec quelques Groënlandois de la plus haute classe, compta jusqu'à dix plats dans cet ordre : des harengs forets ; du veau de mer séché ; un autre plat de ce veau bouilli ; du *mikiak*, c'est de la chair de veau demi-pourrie, & qu'on appelle *venée* ; des *willocks* bouillis ; une pièce de queue de baleine, d'un fumet très-avancé, c'est proprement le plat d'invitation ; du faumon sec ; du renne pour gibier ou venaison ; un dessert de mûres sauvages avec une sauce faite du chyle de renne ; or ce chyle n'est point du tout blanc, & l'on devine aisément ce que c'est ; un autre plat du même fruit nageant dans l'huile de baleine, pour achever & couronner le dernier service. Le repas se prolonge pour le plaisir de la conversation ; c'est-à-dire, pour parler de la pêche du veau. Chacun pousse ses histoires prolixes sur cette matière, jusqu'à ce que les auditeurs bâillent & s'endorment ; car ce repas est un souper.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Mets & plats  
servis dans  
un festin.

Ce Peuple froid est gesticulateur ; Les Groën-  
parce que le geste est le premier lan- landois song-  
gage de l'homme, & que ce langage gesticula-  
teurs..

d'action domine d'autant plus dans la communication des idées, qu'il est moins suppléé par une langue diserteuse, comme le sont celles des Peuples sauvages. D'ailleurs il est très-naturel aux hommes qui agissent plus qu'ils ne parlent, de représenter leurs propres actions qu'ils racontent, par des gestes imitatifs, qu'ils ont bien plus à la main que la parole. Aussi quand un Groënlandois compte ses histoires de la soirée aux voisins attroupés autour de sa lampe, & qu'il veut entretenir l'assemblée de la prise d'un veau marin, il représente le monstre avec sa main gauche, & le vainqueur, ou lui-même, de sa main droite. Le veau paroît, c'est le bras gauche; l'homme s'avance, c'est le bras droit; il saisit le harpon, il le soulève, il l'incline, il le dirige, il le lance & le pousse avec toute la roideur imaginable; l'animal, (c'est la main gauche) saute & bondit sous le dard, plonge, revient sur l'eau, voit le Pêcheur (c'est la main droite qui recule de peur); le monstre nage vers le kaiak pour le renverser; & le bras droit de tourner, de pirouetter, enfin de suinter, il se relève & se secoue; il prend une lance & frappe à coups



redoublés dans le corps du monstre. C'est un plaisir de voir le Groënlandois mettre ainsi ses deux mains aux prises l'une contre l'autre, de sorte qu'elles s'attaquent, se repoussent, se terrassent tour à tour, jusqu'à ce que la victoire se décide enfin pour la droite : mais rien n'est si curieux que d'observer l'attention des enfans à ce recit qui les agite perpétuellement des tranfes de la crainte, ou des transports d'une joie béante, & retrace alternativement dans leurs yeux & sur leur visage, tous les mouvemens de l'Orateur, aussi lourd & pesant que la baleine ou le monstre dont il peint les combats & la défaite.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Quand un Etranger parle aux Groënlandois des productions ou des usages de l'Europe, il doit prendre leur langage, c'est-à-dire, leur expliquer des choses qui leur sont inconnues, en les comparant avec des objets qui leur sont familiers ; les similitudes étant, pour ainsi dire, dans le commerce des idées, ce que sont les mesures & les poids dans le commerce des denrées. S'il s'agit d'une ville fort peuplée, on exprime aux Groënlandois le nombre de ses habitans, en leur disant combien il faudroit de baleines

Comment  
on leur ex-  
prime par des  
comparai-  
sons, ce qu'ils  
n'ont poin-  
vu.

pour nourrir tous les gens de la ville ;  
 un seul jour. » Mais comme ils n'ont  
 » pas de baleines , ( c'est l'Européen  
 » qui parle ) il faut qu'ils mangent  
 » du bled , espèce d'herbe qui croît sur  
 » la terre , & la chair de divers ani-  
 » maux , dont quelques-uns ont des  
 » cornes. Ces gens-là , poursuit-on ,  
 » se font porter, d'un endroit à l'autre ,  
 » sur le dos de grands animaux ex-  
 » trêmement forts , ou bien dans des  
 » machines roulantes , que ces bêtes  
 » traînent ». Alors les Groënlandois  
 appellent notre bled du gazon , nos  
 bœufs des rennes , & les chevaux de  
 grands chiens. Ils admirent tout ce  
 qu'on leur raconte de l'Europe , & té-  
 moignent d'abord un grand desir de  
 vivre dans un pays si fertile & si bien  
 policé : mais quand on leur dit que le  
 tonnerre y tombe quelquefois avec de  
 grands ravages , & qu'on n'y trouve  
 point de veaux marins , ils n'ont plus  
 d'envie de venir en ces contrées , mau-  
 dites du ciel & de la mer. Ils enten-  
 dent parler volontiers de la Divinité ,  
 pourvû qu'on ne leur en dise pas des  
 choses qui soient contraires à leur su-  
 perstition ; & doit-on s'étonner que  
 ce Peuple , qui n'a , pour ainsi dire ,  
 que ses préjugés à lui , soit aussi ja-

loux de les conſerver , que tant d'autres Nations peuvent l'être d'étendre & de propager les leurs ?

Le commerce des Groënlandois eſt très ſimple ; c'eſt un trafic de leur ſuperflu , pour ce qui leur manque. Mais à cet égard , ils ſont ſouvent auſſi capricieux que des enfans , parce qu'ils ne connoiſſent guères mieux le prix des choſes. Curieux de tout ce qu'ils voyent de nouveau , ils feront vingt trocs , & perdront toujours ſur chacun des effets qu'ils trafiquent ; donnant un meuble utile pour un jouet qui les amuſe ; préférant un colifichet à des outils , & ce qui leur plaît à ce qui peut ſervir. Ces Sauvages groſſiers reſſemblent quelquefois à nos femmes du bel air ; ſi ce n'eſt , que contents de tricher les Etrangers , ils ne connoiſſent point de jeu , ni de commerce , où ils ſe croient permis de ſe voler entr'eux.

Le trafic du Groënland ſe fait dans une eſpèce de foire , où eſt le rendez-vous général de la Nation. C'eſt en hyver qu'elle ſe tient tous les ans , à la fête du ſoleil ; on la fera connoiſtre. Les Groënlandois vont à cette foire , comme en pèlerinage ; ils y expoſent leurs marchandises , & demandent celles

---

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.  
Commerce  
des Groën-  
landois.

Leurs Foires.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Leurs mar-  
chandises.

qu'ils veulent en retour. Les habitants du Sud n'ont point de baleines, ceux du Nord point de bois. Il part des bateaux de la côte méridionale, & même de l'Est du Groënland, qui font jusqu'à trois ou quatre cens lieues pour se rendre à la baye de Disko; c'est-là qu'ils échangent du bois & de la vaisselle de marbre bâtard, pour des cornes & des dents de poisson, des barbes, des côtes, des os & des queues de baleine; ainsi ce commerce se fait presque tout entre les gens de la Nation.

Dans ces voyages, ou pèlerinages maritimes, ils emportent avec eux toute leur famille & leur fortune. Soit inconstance ou curiosité, soit indifférence pour des lieux également inhabitables & peu commodes, ils s'accoutument tellement à mener une vie errante, que s'ils ne sont pas promptement expédiés dans un endroit, ils vont porter leurs marchandises dans un autre. Souvent il se passe des années avant qu'ils retournent à leur pays natal; car si l'hyver les surprend quelque part, ils s'y arrêtent, & bâtissent une cabane pour hyverner; mais préférablement dans le voisinage de quelque colonie Danoise. La

terre & la mer sont partout à eux ; & comme ces familles errantes séjournent tantôt ici , tantôt là , elles sont sûres de trouver partout des amis & des connoissances.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Le commerce en peaux de renard , & de chien , ou veau marin , mais sur-tout le commerce d'huile de poisson , se fait entre les nationaux & les étrangers ; & c'est pour cet objet que les Européens ont établi des comptoirs. Les Groënlandois ne reçoivent jamais d'argent en payement ; car la monnoie n'a point de valeur chez eux , ni sa matiere point de prix : & peu leur importe d'avoir un collier d'or ou de laiton ; des pendans de verre ou des diamans. Ils n'estiment les bijouteries de l'Europe , que parce qu'elles brillent , & ne regardent pas de si près à la solidité de cet éclat. Plus d'une fois , ils ont donné une guinée , ou une piastre d'Espagne , qu'ils avoient dérobée à quelques navigateurs Etrangers , pour deux charges de poudre à fusil , ou pour une once de tabac. Moins curieux de l'or , qu'avidés de fer , ils recherchent en matiere d'échange , d'abord des lames de harpon , des couteaux , des ciseaux , des scies , des vrilles & des éguilles ;

Leur commerce se fait par échange.

Matieres d'échange, qu'ils recherchent.

en second lieu, des toiles de lin ou de coton, de gros draps, des capes & des bas de laine; des mouchoirs, des boîtes, des écuelles de bois, des plats d'étain, des chaudières de cuivre; des miroirs, des peignes, des rubans & des jouets d'enfans; voilà leur luxe. Ils acquièrent aussi volontiers des fusils, de la poudre & du plomb; mais c'est un objet d'échange qui ne leur sert pas à grand chose, & sur lequel ils perdent beaucoup. Le tabac en poudre leur tient lieu de petite monnaie; c'est-à-dire, qu'ils font & donnent beaucoup de choses pour quelques prises de tabac. Les Tailleurs & les Cordonniers se contenteront de cette monnaie; on vous apportera des poignées d'égledon, des œufs & des oiseaux, un plat de poisson, pour un peu de tabac; souvent un Groënlinois se dépouillera de ses habits, & mourra de faim avec sa famille, plutôt que de refuser à son nez de cette fatale poussière, qui est aussi funeste, aussi chère aux Peuples sauvages, que la poudre d'or l'est aux Européens: elle fait presque autant de mal au Groënlain, que l'eau-de-vie ailleurs; heureusement les liqueurs fortes content trop en un climat si pauvre, pour y.

nuire beaucoup à ses habitans.

Les tristes Groënlandois ont pourtant des danses ; ils ont aussi leurs fêtes. Celle du soleil se fait au solstice d'hyver pour célébrer le retour de cet astre, qui ramene, quoiqu'à pas lents, la saison de la chasse & de la pêche. Il est même singulier qu'on fête le soleil dans le tems où les nuits sont le plus longues, & le froid le plus rigoureux ; lorsqu'on ne voit pas, pour ainsi dire, le moindre rayon du jour ; lorsqu'enfin la Nature n'offre de toutes parts que le deuil, la tristesse, le silence & l'engourdissement de la mort. Cependant c'est alors, c'est au sein des ténèbres & de ce néant, qu'une sorte de joie se réveille dans la plupart des contrées de la terre, où les hommes n'ont plus que de foibles lueurs de lumière & d'espérance. On observe que tous les Peuples ont eu, qu'ils ont encore des fêtes à la fin, ou plutôt au renouvellement de l'année, & que ces fêtes désignent communément une naissance. Chez les Orientaux, c'étoit la naissance du soleil qui remonte sur l'hémisphère. En Perse, à Rome, le solstice d'hyver étoit principalement célébré. Il faudroit sçavoir si les Hot-

HISTOIRE  
DU GROEN  
LAND.  
Divertisse-  
ments des  
Groenlan-  
dois.  
Fête du So-  
leil.

tentôts, les peuples du Chili, si tous les habitans de la zone tempérée australe, ont de semblables fêtes au tems de notre solstice d'été. On verroit alors que le soleil a fait par-tout les mêmes impressions sur l'esprit des hommes. Mais, si les fêtes des Groënlandois, au retour de cet astre, ne sont pas un reste d'antiques superstitions qui auront voyagé vers les Pôles, ne doivent-elles pas être un effet naturel de l'inaction où se trouvent les humains, durant le repos de l'année? Quand le froid & la nuit les rassemblent autour de leurs foyers; au défaut des travaux qui doivent entretenir la chaleur & le mouvement, ne sont-ils pas obligés d'imaginer des jeux & des exercices, des festins & des danses, des moyens en un mot, de faire circuler le sang dans leurs veines, jusqu'aux extrémités du corps? C'est sans doute par une suite de ce besoin, que les Groënlandois s'assemblent & s'invitent de toutes parts, à manger ce qu'ils ont de meilleur, allant tour-à-tour, de cabane en cabane, chercher la bonne chère, en attendant la peine. S'ils n'ont pas, comme nous, le barbare & fort plaisir de s'enivrer, en revanche ils man-  
gent



DES VOYAGES. LIV. III. 265  
gent d'autant plus qu'ils ne boivent  
que de l'eau.

Quand ils se sont gorgés à cre-  
ver, ils se lèvent de table pour danser  
au bruit du tambour. Cet instrument  
est fait d'un cerceau de baleine ou  
de bois, large de deux doigts, courbé  
en ovale, où l'on a tendu un velin  
très-fort, quoiqu'assez mince. Ce ve-  
lin est tiré de la peau d'une langue  
de baleine; & l'ellipse qu'il forme sur  
le tambour, n'a guères qu'un pied  
& demi de longueur. Ce tambour,  
fait en forme de raquette, se tient  
par un manche, de la main gauche,  
tandis qu'on le frappe de la droite  
avec une baguette. A chaque coup,  
celui qui bat le tambour, fait un saut,  
sans sortir de sa place, avec des mou-  
vemens de tête & de tout le corps.  
La mesure est juste; & les tems sont  
marqués, à deux coups pour la va-  
leur d'une croche. Le Menestrier ac-  
compagne sa musique & sa danse  
d'une chanson sur la pêche aux veaux,  
sur les exploits maritimes de la Na-  
tion, les hauts faits de ses ancêtres, &  
sur le retour du soleil à l'horizon du  
Groënland. L'assemblée répond au  
chantre par des sauts & des cris de  
joie, entrecoupant les couplets de sa

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.  
Description  
du tambour  
des Groë-  
lands.

chanson de ce refrain qu'on répète en chœur, *amna ajah, ajah-ah-ah!*

Quand ce Chantre a joué de cette façon à peu près un acte, ou plutôt une scène, qui dure un quart d'heure ; il se retire tout hors d'haleine, baigné de sueur & presque épuisé du chant, des cris, des sauts, des contorsions & des grimaces dont il a divertit l'assemblée. Un autre prend aussitôt sa place & son rôle. Le jeu dure ainsi toute la nuit ; on dort le lendemain jusqu'au soir, où la fête recommence par le souper suivi du bal. Plusieurs jours se passent de même, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de provisions de bouche au théâtre ; ou que les acteurs aient entièrement perdu les forces & la voix.

Jeux usités  
pour l'exer-  
cice du corps.

Ils ont aussi leur jeu de balle, qui se fait au clair de la lune. On se sépare en deux bandes ; un des joueurs jette la balle à un homme de son parti, & c'est à ceux de l'autre bande, à tâcher de l'attrapper pour se la renvoyer & la baloter entr'eux ; ou bien on pousse la balle jusqu'à un certain but fort éloigné, & c'est au plus leste de la troupe à l'atteindre.

Parmi les espèces de lutte qui servent à les endurcir à l'état de peine, où la Nature les a condamnés, ils en

ont une qui consiste à se donner de grands coups de poing sur le dos ; celui des deux lutteurs qui soutient le mieux cet assaut , est le vainqueur , & doit en aller défier d'autres , jusqu'à ce qu'il soit content des coups qu'il a reçus , & se retire en brave. Ils s'exercent également à différens tours des danseurs de corde , & n'y paroissent pas mal adroits.

Mais dans ces assemblées , qui se renouvellent plusieurs fois l'année , pendant qu'on abonde en provisions de bouche , & que la saison ne permettant point de tenter la mer , invite à trafiquer ; il y a des défis où l'on vuide ses querelles par des danses & des chants , & ces jeux s'appellent , *la joute des Chantres*. Un Groënlandois qui se croit insulté par un autre , n'en témoigne ni colere ni sensibilité , mais garde sa vengeance , & verse tout son fiel dans une satire qu'il répète en dansant & chantant devant sa famille , & sur-tout en présence des femmes , jusqu'à ce qu'il la sçache bien. Alors il donne un duel à son antagoniste pour le combattre , non à l'épée , mais de la voix ; celui-ci se rend à l'appel , & se présente dans une espèce de cirque sur un théâtre qui n'est

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

Joute des  
Chantres.

qu'un banc. L'agresseur commence d'entonner ses couplets au son du tambour, & ceux de son parti, après chaque vers qu'ils répètent en chœur, ne manquent pas de chanter l'*amna-ajah*; tandis que l'assemblée applaudit par de grands éclats de rire à tous les traits malins, que l'accusateur décoche contre son adversaire. Celui-ci paroît à son tour sur la scène, & répond à la satire par des railleries mordantes, soutenues des applaudissemens de sa bande, & les rieurs passent souvent de son côté. L'auteur du défi revient à la charge, & repousse le ridicule sur son ennemi; ce combat dure ainsi quelque tems, & la victoire est à celui qui porte le dernier assaut. Il a gagné son procès; les spectateurs, devenus juges, prononcent la sentence, & donnent la palme à celui qui garde le champ de bataille: ces duels finissent toujours par la réconciliation & l'amitié des combattans. Il est rare qu'il arrive du bruit, du scandale, ou des éclats fâcheux dans ces assemblées; à moins qu'un homme, secondé de ses parens ou de ses amis, n'y enlève par force une femme qu'il a dessein d'épouser. Ces sortes de raptus ressemblent à l'enlèvement

des Sabines, & peuvent devenir aussi pardonnables. Mais loin d'autoriser les violences & les excès contraires à l'ordre social; on profite du tems de ces assemblées, pour inculquer la bonne morale, & les satyres des particuliers deviennent une instruction pour le public. On y apprend à rendre à chacun ce qu'il a droit d'exiger, à éviter le mensonge & la médisance; on y censure la fraude & l'injustice, sur-tout l'adultère qui renferme l'une & l'autre; on y diffame les vices & les crimes les plus nuisibles à la société: & la crainte de la diffamation est le plus grand frein qui retienne les Groënlandois. Cette espèce de vindicte publique, prévient la vengeance particulière, les trahisons & les meurtres. Cependant on peut dire en général que ces sortes de jeux & de combats satyriques sont plus propres à exercer la langue & la malignité des censeurs, qu'à corriger les mœurs des gens vicieux. Les assemblées de bal chez les Groënlandois, leur servent en même-tems de jeux Olympiques, d'Arcopage, de théâtre, d'Académie, de Foire, de Cour de justice, & de Barreau. Toutes les affaires se traitent au milieu des plaisirs, qui

laissent moins d'accès à la fourberie & à la méchanceté. Si les querelles y sont promptes, elles en sont plutôt étouffées, & jamais préméditées. C'est le rendez-vous de l'égalité & de la liberté, chaque pere y a de l'autorité sur sa famille, mais personne sur l'assemblée entière. L'esprit public qui régné dans ces marchés, se compose de l'esprit particulier qui gouverne l'intérieur des maisons. Chacune de celle-ci renferme plusieurs ménages, mais tous indépendans les uns des autres : aucun chef n'y domine ; aucun n'y prend d'ascendant que par la considération attachée à l'âge, au bon sens, à l'expérience, à la réputation acquise dans la pêche, à la connoissance des tems & des lieux propres à cette occupation. Un homme qui a ce mérite, reçoit, sans l'exiger ni le rechercher, l'hommage volontaire de toute la maison, ou du cercle qui lui assigne son logement au Nord de la cabane, sans doute parce qu'elle n'est point ouverte de ce côté le plus froid ; on lui défère l'inspection sur le bon ordre & la propreté de l'habitation. Si quelqu'un ne veut pas suivre ses avis, l'inspecteur n'a point d'ordres à donner, ni de peines à décerner :

mais toute la cabane arrête & décide en commun , de ne point habiter l'hiver suivant avec le réfractaire , & qu'il sera fait mention de son indocilité dans les chansons de la première assemblée , si sa faute mérite cette censure publique.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Les Groënlandois n'ont que des mœurs & point de loix. Voici le précis de leurs mœurs , ou plutôt de leurs usages civils , tel que M. Crantz nous le donne d'après la relation de M. *Dalager* , Facteur des Colonies Danoises au Groënland. Chacun va où il veut , & vit comme il lui plaît. S'il trouve des habitans dans l'endroit où il cherchoit à s'établir , il ne s'y fixe pas , à moins qu'il n'y soit invité. La pêche & la chasse sont libres ; on prend ce qu'on trouve , même une pièce de gibier ou de poisson qui seroit dans les filets d'autrui , pourvu qu'il y en ait abondamment & qu'on ne trouble point la piste & la voie des animaux & des Chasseurs : point de réserves , point de lieux exclusifs , même pour les étrangers ; mais si ceux-ci vouloient former des prétentions inusitées & s'arroger des droits & des privilèges à la façon de l'Europe commerçante ; les naturels du pays

Sorte de  
Police , ou  
conventions  
de Justice  
entre les  
Groënlan-  
dois.

leur céderoient la terre & la mer ; plutôt que d'avoir avec eux des altercations & des démêlés ; & ils laisseroient , comme font les Sauvages du Canada , des Nations étrangères se disputer & baigner de leur sang un sol qui n'appartient à personne , & qui ne vaut jamais les injustices & les cruautés dont on l'achete. Quiconque a trouvé du bois flottant sur la côte , ou les dépouilles & les débris d'un naufrage , s'en empare comme de son bien , quoiqu'il ne soit point habitant de ces bords. Mais il tire à terre cette prise , & met une pierre sur le monceau qu'il en a fait : c'est-là le signe & le sceau de sa propriété , personne n'y touche. Si quelque proye échappe à un Pêcheur avec le dard qu'il lui a plongé dans le dos , & qu'un autre homme vienne à tuer le monstre fugitif & blessé , la prise appartient de droit au premier coup , & non au dernier. Mais si le veau marin rompt la corde & la ligne où est attaché le harpon qu'il a dans les flancs , celui qui a mis le harpon sur la bête , perd son droit ; & celui qui la prend encore vivante , ou la trouve morte , s'en empare en restituant le harpon au Pêcheur qui l'a jetté. Quand on tire



un de ces monstres pour le dépecer ; celui qui le premier y enfonce le couteau, doit en emporter la tête & la queue, & chacun enleve ce qu'il peut du reste. Quant au corps de la baleine, le spectateur y a le même droit que le harponneur ; & comme c'est à qui pourra le plus en prendre, on ne voit guères des centaines de personnes se jeter le couteau à la main sur le corps d'une baleine, sans qu'il en arrive bien des accidens, & que les coups de couteau ne portent à droite & à gauche sur les doigts de tant de gens acharnés à la curée ; mais à cela point de malice, point d'offense : personne ne s'en plaint. Si plusieurs flèches à la fois pleuvent sur une renne, elle appartient à la main qui l'a percée au plus près du cœur, pourvû qu'il reste à tous les Chasseurs une part de la proye. Mais depuis que les Groënlandois ont eu des fusils, comme personne ne sçauroit reconnoître sa balle, il y a souvent des démêlés entre les Chasseurs, pour le droit & le partage du butin ; & ce ne sera pas sans doute le plus grand tort que les armes à feu pourront causer à ce Peuple sauvage. Si quelqu'un fait une trape pour prendre les renards, & né-

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

glige de la rendre, celui qui l'aura tendue après un certain tems, emporte l'animal qu'il trouve pris au piège. Quand un homme prête son canot, ou quelque outil, s'il s'y fait quelque dommage, le propriétaire n'a pas droit d'en exiger la réparation: aussi n'aiment-ils point à prêter ce qui s'use. Celui qui fait un troc, s'il n'est pas content de l'effet qu'on lui donne en échange, peut rompre le marché & reprendre ce qu'il a livré. L'acheteur qui ne paye pas sur le champ, peut prendre à crédit; mais s'il meurt avant d'avoir acquitté sa dette, le créancier du mort n'ira pas ajouter à l'affliction des parents qui le pleurent, en réclamant ses droits. Cependant après un certain tems, il peut en parler à la famille du débiteur, & reprendre son effet, s'il n'a pas été perdu parmi le trouble & le pillage, qui se font toujours dans la maison où meurt un Groënlandois. Bien plus, quand un homme perd ou brise une chose prise à crédit, personne n'en peut exiger la valeur & le payement.

C'est la police d'une société bien imparfaite sans doute; mais où il se commet encore moins d'injustices,

que dans les Etats les mieux civilisés ; parce qu'il ne se trouve pas tant d'occasions , ni de tentations de crime. Au reste , quand on parle aux Groënlandois de ce qu'il peut y avoir de vicieux & de déraisonnable dans leurs usages , ils répondent comme les gens du monde le plus poli , *c'est la coutume.*

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

## CHAPITRE IV.

*Caractère moral , ou vices & vertus des Groënlandois.*

**P** EUT-ON dire qu'un Peuple qui n'a ni Religion , ni Gouvernement , ni Loix divines , ni Loix humaines , ait proprement des vertus ? C'est la question que se fait M. Crantz , à l'entrée de ce chapitre intéressant. Mais il semble la décider , en nous annonçant dans le caractère des Groënlandois , des qualités assez louables , pour faire rougir même des Chrétiens. Je sçais , dit-il , qu'on a reproché des vices abominables à ce Peuple stupide , & que bien des voyageurs en ont fait le portrait le plus hideux :

M vj

mais comme chaque objet a deux faces , j'ai eu le bonheur d'être plus frappé de l'aspect avantageux des mœurs de cette Nation , que de leur côté le plus défavorable. Cependant j'en rapporterai le bien & le mal , avec la fidélité qui convient à tout Peintre qui ne veut que rendre ses tableaux ressemblans : & tel est le but & le devoir d'un homme qui raconte ses voyages au public.

En quel  
sens les Gro-  
enlandois  
sont un Peu-  
ple sauvage.

On dit que les Groënlandois sont un Peuple sauvage ; mais ce seroit se faire une fausse idée de ce terme , que d'y attacher celles de l'extravagance & de la cruauté. Ils ne sont à notre égard , que ce qu'étoient pour les Grecs & les Romains , les Nations qu'ils appelloient Barbares , quoique souvent il y en eût de ce nombre dont les mœurs & les coutumes valoient peut-être , du moins pour le bonheur , les Loix Grecques & Romaines : car les mœurs sont les alimens de la société , dont la plupart des Loix ne sont que les remèdes. Les Navigateurs ont toujours nommé sauvages , les Peuples qui , n'ayant point une demeure fixe , errent dispersés dans les bois , mais en troupe , comme certaines espèces d'animaux.

Ainsi l'on a donné le nom de Payens aux idolâtres qui avoient des temples, non dans les cités, mais dans les villages. Les Groënlandois, dit M. Crantz, loin d'être un Peuple féroce, barbare, intraitable, sont plutôt doux, paisibles, d'un naturel accommodant, & très-propres à tous les arts civils, qui ne demandent qu'un corps robuste & de la patience. Ils vivent dans l'état de nature, ou du moins ils jouissent de la liberté qui en résulte : ils ne sont point en communauté, mais en société ; réunis par la rigueur du climat qui les rapproche & les rassemble, sans être liés par les conventions qui naissent de la propriété des terres. Ils doivent à la stérilité même d'un pays qu'ils parcourent, plutôt qu'ils ne l'habitent, la singularité de vivre, depuis plus de mille ans peut-être, en peuplade libre & volontaire ; sans avoir eu besoin de ces constitutions qu'Athènes & Sparte durent imaginer pour secouer le joug de leurs propres Tyrans, ou des Peuples voisins. En un mot, les Groënlandois n'ont point de maître & n'en ont guères à craindre, trop maltraités sans doute par la Nature, pour que per-

sonne soit tenté de les arracher à ce joug, & de leur en imposer un plus dur, sous prétexte d'adoucir leur vie.

Il est certain qu'ils vivent dans la plus étroite pauvreté ; si ce mot ne convient pas plutôt à la classe des malheureux qui manquent du nécessaire dans les Etats riches & policés, qu'à un Peuple entier, dont tous les individus jouissent également & sans distinction, des biens communs qui satisfont aux besoins pressans de la vie. Rien ne leur apprend, ou ne leur rappelle leur indigence, non pas même la faim qu'ils éprouvent ; parce qu'on s'accoutume à trouver juste, ou nécessaire, tout ce qui vient de la Nature. L'indépendance & la sécurité réciproque font toute la félicité des Groënlandois ; ils n'en connoissent & n'en imaginent pas d'autre sur la terre. A l'abri de la violence particulière, ou de l'oppression publique, de la chicane, & sur-tout de la guerre, qui renferme elle-seule tous les maux de la Nature réunis à ceux de la société, ils dorment, dit M. Crantz, aussi tranquillement sous leurs tentes portatives, qu'un Roi dans son palais fortifié. Mais comme ce sont des couleurs locales & des traits

brutes & grossiers que l'on demande dans l'Histoire Physique des Peuples sauvages, on glissera sur les portraits étudiés que nous en font les Voyageurs Européens, pour ne recueillir que le peu de faits importans à sçavoir, laissant aux Moralistes & aux Physiciens le soin d'en tirer les résultats propres au but particulier qu'ils se proposent. On doit se souvenir que cette collection de voyages est un magasin pour les connoissances de toute espèce, ouvert à toute sorte de Lecteurs, & qu'on n'y peut satisfaire l'avidité de quelques-uns, sans tromper la curiosité de tous les autres. Un Ecrivain est obligé lui-même de sacrifier son goût à cet intérêt général qui ramene chaque homme à ce qui lui convient. Ainsi, quand on aura dit que les Groënlandois n'ont point de terre en propriété, ni de ces biens qui assurent une subsistance permanente, ni de ces mets ou de ces boissons qui provoquent à l'intempérance, ni aucun des arts ingénieux qui font naître & croître la vanité, ni ce sang échauffé par les ardeurs de la zone torride, qui allume l'amour, la jalousie, la violence & la vengeance; on verra dès-lors, que ce Peuple en

gourdi, comme le climat qu'il habite, doit être peu sujet au viol, à l'adultère, au ressentiment & à la colere, rarement capable de tromper ou d'insulter; sans envie & sans avarice, n'ayant rien à garder & à convoiter; moins susceptible d'aversion que d'indifférence pour les hommes & les choses; point enclin aux querelles, & jamais aux combats, quoiqu'il ne vive que de chasse ou de monstres marins. Aussi sont-ils surpris de certains vices difformes & scandaleux qu'ils observent dans le petit nombre d'Européens qui vivent au milieu d'eux, & quand ils les voyent s'abandonner à certains excès comme les injures & les coups, ils attribuent tous ces desordres aux liqueurs fortes: » ces » pauvres gens, disent-ils, ont perdu » l'esprit; c'est la mauvaise eau qui » les a rendus fous ». Tels sont le sang-froid & la décence des Groënlan-  
dois; que dans toutes leurs assem-  
blées même de divertissement, sans le  
bruit du tambour & les contorsions  
des danseurs, on les croiroit réunis  
dans un temple pour le culte divin;  
tandis qu'ils pourroient prendre les  
semples & les solemnités religieu-  
ses de certains Peuples de l'Europe,



pour des théâtres de décoration & de musique.

Ils ne disent guères une fausseté reconnue ; c'est-à-dire, que leur ignorance, & la simplicité de leurs mœurs, les rendent d'autant moins enclins au mensonge, qu'ils sont plus sujets à l'erreur. Jamais ils ne tromperont un voyageur qui leur demande la route d'un endroit ; ils feront plutôt une partie du chemin avec lui que de l'exposer à s'égarer. Mais d'un autre côté, quand on les accuse de quelque chose de honteux, on ne peut guères sçavoir d'eux s'ils en sont coupables, tant ils craignent l'infamie. Ce sont des enfans ; il faudroit qu'ils crussent le mensonge plus flétrissant que le crime, pour qu'ils détestassent autant l'un que l'autre. Ce seroit les tromper, que de leur donner cette idée. Le mensonge est plus pernicieux que la violence, par la facilité de s'y livrer impunément ; mais il est moins odieux en lui même, & l'utilité que la Cour & le monde croient en retirer, permet à peu de gens de s'abstenir d'un vice dont on a fait une vertu de société & un art de Gouvernement. On se sert du mensonge comme de l'épée ; les grands & les méchans employent

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Les Groen-  
landois sont  
peu portés au  
mensonge.

Ils nient  
leurs fautes  
pour sauver  
leur hon-  
neur ; mais  
n'inventent  
point de faus-  
seté pour  
tromper.

l'un & l'autre à s'élever & à s'avancer aux dépens d'autrui ; les gens modérés & prudents , à se défendre contre les forts & les ambitieux : mais les hommes éclairés & vertueux devroient renoncer à ces deux armes de l'injustice ou de la foiblesse.

Les Groënlandois ont pour maxime , *de sauver les apparences & d'éviter le scandale*. C'est beaucoup pour une Nation qui n'est pas civilisée. M. Crantz , en bon Missionnaire , leur reproche cette morale des sages du monde , & finit les éloges qu'il fait de ce Peuple sans culture & sans culte , en ne lui donnant pour vertu que l'exemption des vices. Tout est , dit-il , dicté chez eux par un amour propre naturel à l'homme : s'ils exercent l'hospitalité , c'est pour la retrouver chez les autres ; s'ils prennent une fille orpheline , c'est pour en faire une servante ; ils n'ont guères de compassion pour un homme qui meurt de froid & de faim ; sans doute trop malheureux eux-mêmes , pour verser sur autrui cette pitié qui est la surabondance des sentimens & des secours qu'on se doit à soi-même ; mais surabondance inconnue dans un état de nature pauvre , où l'individu peut

à peine suffire au soin de sa conservation. M. Crantz rapporte ici des choses qui paroissent incompatibles en elles-mêmes , & contradictoires à ses propres récits. Si les Groënlandois , dit-il , voient en mer un Kaiak rouler dans les flots avec le Pilote qui s'y attache & se débat contre la mort , à moins que cet homme ne soit de leur famille , ou de leur petite flotte , ils le laisseront noyer plutôt que de se déranger de leur pêche pour le secourir. Si dans la pêche même , les femmes ou les enfans les troubloient de leurs cris , ils les jetteroient dans la mer. Mais quand ils vont en compagnie , alors il régné entr'eux un commerce de travaux , de besoins , & d'utilité réciproque , qui va jusqu'à la commisération mutuelle. C'est-là l'homme , soit sauvage ou policé. Les enfans , dit-il encore , n'ont pas de pitié pour les oiseaux , ni les hommes pour les femmes ; & toute espèce douce & tendre n'a point de droits ni d'empire sur ces cœurs endurcis & glacés par les horreurs de la Nature.

D'un autre côté , le même Missionnaire nous assure que l'amour entre les parens & les enfans , est plus fort chez ce Peuple que parmi les autres.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Contradiction appa-  
rente dans  
le portrait  
qu'on fait de  
ce Peuple.

Nations. Une mere ne peut perdre son fils de vue, & s'il se noye, elle se noye. Mais pour rabattre de cet éloge, on dit qu'il n'y a rien dans cette affection que les animaux n'égalent ou ne surpassent; d'où l'on conclut que les Groënlandois sont entraînés par cet instinct & ce sentiment que la Nature a rendus communs à l'homme ainsi qu'aux bêtes, & qu'ils ne se conduisent guères par les lumieres réfléchies de la raison. Ce sont des êtres inconsiderés, qui consomment ce qu'ils ont, sans songer à ce qui pourra leur manquer. Tout ce qu'ils voient de nouveau leur plaît, avant qu'ils sçachent l'usage qu'ils en peuvent faire. Enfin on les peint ingrats envers les Européens, & sur-tout fort obstinés; ce qui cause, dit-on, beaucoup de peine aux Missionnaires qui ne peuvent leur persuader rien par le raisonnement & les voies douces, ni prendre le moindre ascendant sur leur esprit & leur volonté.

Cependant on avoue que ces qualités qui forment le caractère national des Groënlandois, ne sont pas sans exception, & que tous les individus n'y participent pas également. Mais dans ces exceptions, on cite plus d'exem-

ples du mal que du bien; soit que le vice & la misère abondent par-tout, beaucoup plus que le bonheur & la vertu; soit que la Nature abandonne au crime ceux qu'elle expose à mourir de faim; car un désordre physique entraîne presque toujours un désordre moral. Les veuves & les orphelins y éprouvent tous les malheurs attachés à la foiblesse du sexe & de l'âge. Quand un homme meurt, son fils aîné doit hériter de tous les biens paternels, dont le fonds consiste dans une tente & un bateau; mais il est chargé de soutenir sa mère & les autres enfans, qui partagent entr'eux les meubles & les habits. S'il ne survit point de fils d'un certain âge, le plus proche parent du père devient son héritier, à la charge de nourrir la veuve & les enfans. Mais s'il avoit lui-même un état, c'est-à-dire, la tente & le bateau, qui font le patrimoine d'un Groënlandois, il devroit transporter celui du mort à un étranger, avec les charges; parce que personne ne peut posséder deux bateaux & deux tentes. Quand les enfans sont devenus grands, ils n'ont pas droit de réclamer leur patrimoine, à moins que l'étranger, qui les a adoptés, ne meure

lui-même sans enfans , ou ne laisse de jeunes orphelins ; car en ce dernier cas , les adoptifs prennent l'héritage des véritables enfans avec la tutelle , ou le soin de les nourrir. Jusques-là tout est dans l'ordre : mais voici , dit-on , le vice de la coutume , au défaut de législation. Aussi-tôt que les enfans sont grands & reçus au rang de pêcheurs , la veuve qui les a nourris , peut disposer à son gré de tout ce qu'ils gagnent ; & cependant si elle avoit abandonné ces enfans sans secours , on n'auroit pû la forcer à les élever : aussi beaucoup d'enfans & de veuves sont exposés à mourir de faim , quand leur situation n'offre pas un intérêt actuel ou prochain à l'attention de ceux qui pourroient en prendre soin.

Tandis qu'une pauvre veuve , sans parents , pleure la perte de son époux , couchée par terre avec ses enfans , ceux qui viennent pour la consoler , ne manquent guères d'enlever furtivement les meubles du mari : toute sa ressource alors est de gagner le consolateur qui a la plus grande part au pillage ; celui-ci la gardera quelque tems , & puis il faudra qu'elle recherche encore la faveur d'un autre homme.

Mais à la fin, elle est abandonnée avec ses enfans, à son cruel sort; c'est-à-dire, obligée d'aller vivre d'herbe & de moules, jusqu'à ce que le froid & la faim la délivrent d'une si triste destinée. C'est-là sans doute, dit M. Crantz, la principale raison qui fait diminuer la Nation des Groënlandois d'année en année, sur-tout depuis un certain tems qu'ils semblent avoir augmenté leurs besoins au-delà de leurs moyens.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Point de crimes qui soient punis de mort, si ce n'est l'assassinat, & le sortilège dont l'art est quelquefois homicide. Un homme qui porte envie à l'adresse & au bonheur d'un autre pêcheur plus riche que lui, sans toucher à son bien, ira l'attaquer sur mer, renverser son Kaiak pour le noyer, ou lui lancer un harpon dans le dos & le laisser périr à la merci des flots. Les amis du mort dissimuleront jusqu'au moment favorable à la vengeance, dussent-ils la couvrir durant trente ans. Mais s'ils rencontrent par hasard à terre le meurtrier, qui se tient ordinairement sur ses gardes, ils l'attraperont, lui rappelleront en peu de mots son crime, & le lapideront, ou le précipiteront d'une montagne, &

Assassinat & sortilège punis de mort, mais par la vengeance & non par les Loix.

delà dans la mer ; ou si la fureur les anime jusqu'à l'excès, ils le mettront en pièces & lui mangeront le cœur ou le foye, pour ôter, disent-ils, le courage à ses parens de venger sa mort sur eux. Car ces vengeances sont constamment héréditaires, & se perpétuent entre les familles, & même entre voisins ; à moins que le premier auteur du crime qu'on poursuit, ne fût un scélérat désavoué de sa famille.

Avec les prétendus sorciers, les formalités sont encore plus abrégées. Quand une femme, qui n'a d'ailleurs que de la charlatanerie & de la ruse, a passé pour sorcière, quoiqu'elle s'en défende ; si un homme a perdu son fils, ou n'a rien pris à la chasse, le jongleur qu'on va consulter, en rejette la faute sur cette pauvre femme ; & si elle n'a point quelque brave homme dans sa famille, qui prenne son parti, tout le canton se réunit pour la lapider, la jeter dans la mer, ou la hacher en pièces. La crainte & l'horreur des sorciers, sont quelquefois si furieuses, qu'un homme poignardera sa mere ou sa sœur, s'il les croit adonnées aux maléfices, & personne ne lui reprochera cet horrible attentat. Mais les malheureuses

victimes



victimes de leur supercherie , ne pouvant plus éviter la mort , vont souvent d'elles-mêmes se plonger dans l'Océan , afin de se dérober aux lances qui les poursuivent , & pour ne pas devenir la proie des corbeaux affamés.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Après avoir ainsi présenté le tableau moral des Peuples du Groënland , sous les points de vue où leurs qualités sont le mieux balancées , M. Crantz avoue que ces payens méritent , à plusieurs égards , la préférence sur les chrétiens corrompus , qui font cependant le plus grand nombre des Européens. Il est vrai , dit-il , que s'il y a beaucoup de vices qu'ils n'ont pas , c'est uniquement par le défaut d'occasion ou d'exemple , ou parce que le respect humain les retient : mais il est toujours honteux pour nous , ajoute ce pieux Moraliste , de voir que des hommes sauvages obéissent mieux à la lumière incertaine d'une raison à peine ébauchée , & se conduisent plus sagement , que des chrétiens éclairés du flambeau de l'Evangile. La Nature leur suffit pour avoir des vertus dignes de l'homme , & pour fuir certains vices scandaleux & deshonorans. Mais , disons mieux , c'est la Nature elle-

même qui fait leurs vertus & leurs vices , par le genre de vie laborieux & misérable , où elle les a condamnés ; ou du moins leurs vices & leurs vertus ne sont guères de leur choix , faute d'objets sur lesquels ils puissent exercer leurs passions & leur liberté.

---

## CHAPITRE II.

### *De la religion , ou superstition des Groënlandois.*

UN Peuple ignorant & qui ne pense point , libre dans toutes ses actions & ses opinions , doit croire toutes sortes d'erreurs en fait de religion , ou ne rien croire. Tels sont les Groënlandois , qui n'ont ni dogme , ni culte d'aucune espèce. Des gens de mer , presque aussi grossiers qu'eux , ont imaginé qu'ils adoroient le soleil , & faisoient des sacrifices au Diable. Mais cette méprise vient de ce qu'ils les voyoient dès le matin , observer le soleil & l'horizon sur des hauteurs , pour juger du tems ; & de ce qu'on a pris pour des traces d'autels & de sacrifices , des places quarrées couvertes

de pierres , de restes de charbon & d'ossements ; tandis que ce n'étoit que l'emplacement des tentes où ce Peuple campe l'été , pour y dormir & faire sa cuisine. Loin d'avoir des cérémonies & des pratiques religieuses , l'idée de Dieu sembloit fort loin de leur esprit , quand les premiers Missionnaires Danois sont allés leur parler de l'Être Suprême. Le nom de la Divinité n'étoit pas même dans leur langue. Leur demandoit-on qui a fait le ciel & la terre ; ils répondoient , *nous n'en savons rien , ou nous ne le connoissons pas ; ou ce sera sans doute un être habile & puissant. Ou bien ils disoient , les choses ont toujours été ce qu'elles sont , & demeureront dans le même état.* Cependant les Missionnaires pensent que ce Peuple avoit au fond de l'ame une notion obscure de la Divinité ; notion fautive , erronée & ridicule , mais qui prouve toujours , disent-ils , qu'il doit y en avoir une vraie.

Quant à l'ame , poursuit M. Crantz , il y a des Groënlandois qui ne croient pas que dans l'homme elle soit autre chose que dans les animaux , ni qu'elle survive à notre corps. Mais , ajoute-t-il , ceux qui pensent ainsi ,

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Les Groen-  
landois n'ont  
point de cul-  
te.

Ils ne  
croient pas à  
la spirituali-  
té de l'ame ,

Fausse opi-  
nion des  
Groënlan-  
dois sur la  
nature de  
l'ame.

sont des gens brutaux & stupides ; dont le reste de la Nation se moque, ou des libertins de mauvaise foi, qui cherchent à tirer du profit de leur doctrine. Cependant on ne voit pas ce qu'ils peuvent y gagner chez un Peuple qui n'a ni riches, ni grands, ni de ces tyrans intéressés à mépriser les remords. D'autres croient que l'ame est un second principe dans l'homme ; mais matériel comme le corps, divisible, capable d'acquérir, de perdre & de recouvrer. Ils imaginent même qu'elle quitte le corps, & vit à part, & cette idée leur vient sans doute de ce qu'ils pensent à leur pays natal, quand ils en sont éloignés ; car alors, selon eux, leur ame doit être aux lieux dont elle s'occupe, & le corps dans ceux qu'il habite. D'autres matérialistes donnent à l'homme deux ames ; c'est l'ombre & le souffle de chaque individu. Pendant la nuit, l'ombre s'envole du corps & va chasser, danser, & se réjouir : ils regardent donc les songes comme une absence de l'ame fugitive, qui va où il lui plaît, soit durant le sommeil, ou durant les maladies. Cette opinion est entretenue par les devins, ou enchanteurs, qui s'attribuent le pouvoir de rappeler

une ame que la fièvre ou la folie tient absente de son corps, & de changer l'ame d'un homme malade avec celle d'un lièvre, d'un renne, d'un oiseau, d'un enfant. C'est ainsi qu'ils réparent les pertes ou les maladies des ames, par des échanges ou par la transmigration : car les Groënlandois ont aussi le dogme de la Métempsychose. Que cette opinion soit ancienne, on nouvelle chez eux, on a remarqué qu'elle étoit utile aux malheureux. Les pauvres veuves s'en servent pour attirer des secours à leurs enfans abandonnés. Quand un pere a perdu son fils, une veuve lui persuadera que l'ame de ce fils vient de passer à l'un de ses enfans, qu'elle a eu sans doute, après la mort de celui qu'il s'agit de remplacer : & dès-lors le pere affligé se fait un devoir d'adopter cet étranger, & prend dans sa maison l'enfant & la mere dont il se croit parent, par la transmigration. De tous les dogmes inventés par les hommes, il n'en est point de plus ingénieux, de plus consolant, ni même de plus favorable à la société, que celui de la métempsychose. Heureux encore les Peuples, qui n'ayant point vu la lumiere de la révélation, ont con-

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

Ils croient  
à la Métem-  
psychose.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

fiance à cette douce erreur !

Les Groënlandois les plus sensés, dit-on, mais qui ne font pas, à beaucoup près, le plus grand nombre, croient une ame spirituelle, qui ne se nourrit point des mêmes alimens que le corps, qui survit à la corruption de ce moule fragile; mais se soutient, on ne sçait comment. De cette idée d'immortalité naît la croyance d'une vie à venir, qui ne finira jamais; & c'est sur ce genre de vie éternelle, que s'exercent la bizarrerie & la liberté des opinions.

Elisée des  
Groënlan-  
dois.

Comme les Groënlandois tirent de la mer, la meilleure partie de leur subsistance; ils placent leur Elisée au fond de l'Océan, ou dans les entrailles de la terre, sous ces voutes & ces rochers qui servent de digues & de soutien aux eaux. Là, disent-ils, régne un été perpétuel, (car ils ne connoissent pas de printems) le soleil n'y laisse pas entrer la nuit; les eaux y sont toujours claires; tous les biens y abondent; c'est-à-dire, les rennes, les poules d'eau, les poissons: mais sur-tout les chiens & les veaux de mer s'y pêchent sans aucune peine, & tombent tous vivans dans les chaudieres toujours bouillantes. Mais

Les uns le  
placent dans  
la mer, ou  
dans les an-  
tres de la ter-  
re.

pour arriver à ces demeures fortunées, il faut l'avoir mérité par l'adresse, & la constance au travail; c'est la première vertu des Groënlandois : il faut s'être signalé par des exploits à la pêche ; avoir dompté les baleines & les monstres marins ; avoir souffert de grands maux ; avoir péri dans la mer, ( car c'est le champ d'honneur ) ou en travail d'enfans. Les âmes n'abordent pas en dansant à cet Elisée, mais doivent y glisser pendant cinq jours le long d'un rocher escarpé, tout hérissé de pointes, & couvert de sang. On doute si cette opinion n'est pas restée aux Groënlandois de quelque idée du Purgatoire, que les Européens y apportèrent, il y a neuf ou dix siècles. Les âmes qui doivent acheter l'Elisée par un si rude voyage dans le cœur de l'hiver, portées sur les aîles de la tempête qui les précipite, courent le risque d'éprouver en route une seconde mort qui seroit suivie de l'anéantissement : c'est ce que les Groënlandois craignent le plus. Aussi la commisération pour ces âmes souffrantes, fait que les parens d'un mort sont pendant cinq jours obligés de s'abstenir de certains aliments ( sans doute par une espèce de

jeûne) & de tout travail bruyant , si ce n'est celui qu'exige absolument la pêche ; de peur de troubler , de fatiguer , ou même de faire périr l'ame qui est en route pour l'Elisée.

Les autres  
mettent leur  
paradis dans  
les cieux.

D'autres placent leur paradis dans les cieux , au-dessus des nuages. Il est si facile à l'ame de voler aux astres , que dès le premier soir de son voyage , elle arrive à la lune où elle danse & joue aux boules avec les autres ames. Car les phosphores du Nord , ne sont à l'imagination des Groënlandois , que la danse des ames. Elles ont leurs tentes autour d'un grand lac , où foisonnent le poisson & les poules d'eau. Quand ce lac déborde , la terre a des pluyes , & s'il rompoit ses digues , elle éprouveroit un déluge universel. On voit que tous les Peuples ignorans & sauvages , sont prêts à imaginer les mêmes rêveries sur la cause des grandes catastrophes du monde. Cependant, M. Crantz est porté à croire que ces fables ne sont qu'un reste défiguré de la religion Juive , que la tradition a fait circuler & voyager jusqu'aux Pôles.

Les partisans de l'Elisée souterrain , disent que le paradis céleste est fait pour les méchans & pour les forciers , dont



les ames maigriront ou mourront de faim dans les espaces vuides de l'air , ou qu'elles y seront perpétuellement infestées & harcelées par des corbeaux, ou qu'elles n'y auront ni paix ni trêve , emportées dans les cieux comme par les aîles d'un moulin. Les partisans du paradis prétendent qu'ils n'y manqueront jamais de nourriture , parce qu'on y mange des têtes de veau marin , qui renaissent sans doute de la digestion , car elles ne se consument point. Les Sages du Groënland se moquent des deux sectes , & se contentent de dire qu'ils ne sçavent point quelle sera la nourriture , ni l'occupation des ames après cette vie ; mais qu'elles habiteront certainement une demeure de paix. Ceux d'entr'eux qui croient un enfer , le placent dans les régions obscures de la terre , où la lumiere & la chaleur n'entrent jamais ; séjour livré aux remords & aux inquiétudes. Ceux-là , retenus par la crainte de ces peines , mènent une vie réguliere & irréprochable.

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

D'autres  
disent qu'ils  
ignorent le  
séjour du pa-  
radis & de  
l'enfer.

Ce sont à peu près les idées de religion , qu'on retrouve chez les Peuples de l'Amérique & les Tartares de l'Asie. Les Groënlandois leur ressemblent par les mœurs , les usages

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

Table des  
Groënlan-  
dois sur la  
création.

& les opinions ; ce qui prouveroit que ce Peuple fort anciennement de quelque horde ou troupe errante des deux autres Nations. Mais on observe que plus on approche du Nord , & plus les opinions , ainsi que les traits du visage , se défigurent ou s'éloignent de leur origine primitive. On croit aussi reconnoître quelques traces de la religion des Européens , dans les opinions des Groënlandois , sur la création & la fin du monde , & sur le déluge. Il est probable qu'ils les tiennent des Norwégiens. Le premier homme , disent-ils , sortit de la terre ; la première femme , du pouce de l'homme ; & de ces deux êtres tout le genre humain. L'homme introduisit toutes les autres choses dans le monde , & la femme y fit entrer la mort en disant de tous ses enfans : *il faut bien qu'ils meurent , pour faire place à leur postérité.* Un Groënlandois prit des copeaux d'un arbre , les jeta par-dessous la jambe dans la mer , & les poissons remplirent l'Océan.

Sur le déluge.

Dans la suite des tems , le monde fut noyé par le déluge ; un seul homme sauvé des eaux , frappa la terre de son bâton , il en sortit une femme , & le monde fut repeuplé. Une des

preuves existantes du déluge universel ,  
 ce sont , disent les Groënlandois ,  
 les débris de coquillages & de pois-  
 sons , qu'on trouve bien avant dans  
 la terre à une profondeur où l'homme  
 n'habita jamais , & des os de baleine  
 qui couvrent les montagnes les plus  
 élevées. Si M. Crantz ne prête pas ici  
 ses propres idées aux Groënlandois ,  
 ce Peuple qui ne voit , pour ainsi dire ,  
 que la mer , qui ne vit que sur cet  
 élément & des productions de l'O-  
 céan , qui n'a jamais connu d'autre terre  
 que la sienne dont il apperçoit aisé-  
 ment les bornes , un tel Peuple doit  
 croire que la mer a couvert toute la  
 terre.

HISTOIRE  
 DU GROEN-  
 LAND.

Après une longue révolution de siècles entassés , le genre humain disparaîtra de la face du monde , le globe terrestre sera dissous & mis en pièces , mais enfin il sera purifié du sang des morts , par une vaste inondation. Un vent séchera cette poussière bien lavée , la ramassera dans les airs , & la remettra dans une forme plus belle qu'auparavant. Dès-lors on ne verra plus de rochers nus & décharnés , & toute la terre ne sera qu'une plaine riante , toujours couverte de verdure & de délices. Les animaux

Sur la fin du  
 monde & sa  
 renaissance.

renaîtront pour peupler ces campagnes. Quant aux hommes, l'Ette d'en-haut soufflera sur eux, & ils revivront. Quel est cet Ette d'en-haut ? Les Groënlandois n'en savent rien. Mais ce Peuple qui se croit le premier-né de la terre, dit que les Européens sont issus de petits chiens, dont une Groënlandoise accoucha, & qu'elle mit à la merci des flots dans un foulier. Si l'on écoute ce Peuple idiot, dit M. Egede, c'est pour cela que nous aimons tant la navigation, & que nous donnons à nos vaisseaux la forme d'un foulier.

Quoique les fables des Nations soient en général fort absurdes, & ne prouvent, pour la plupart, que la folie ou la sottise de l'esprit humain, il est utile cependant de rapporter ces erreurs dans l'histoire de l'homme, qui seroit fort courte, si l'on en retranchoit la liste de ses extravagances. Les rêveries de la superstition qui paroissent ridicules, ou même ennuyeuses, à ceux qui les considèrent éparées & isolées, deviennent une source d'instructions pour l'homme éclairé. Car, en les comparant & les rapprochant, il y trouve une ressemblance & des rapports si frappans,

qu'il ne peut manquer d'en découvrir l'origine, & de voir mille erreurs naître d'une seule, qui prend toutes les modifications que les variétés du climat, & la succession des tems & des événemens, doivent y apporter.

Les Groënlandois imaginent des esprits *supérieurs & inférieurs*, qui ressemblent aux Dieux de la première & de la seconde classe, qu'adoroient les Peuples sçavans de l'antiquité. Parmi les esprits d'en haut, il en est deux qui dominent dans le monde, l'un bon, l'autre méchant; le bon principe s'appelle *Torngarsuk*. C'est lui que les *Angekoks*, ou Devins du Groënland, vont consulter, disent-ils, dans son empire souterrain, sur la température des saisons à venir. Sa figure est un problème; les uns disent qu'il n'a point de forme, d'autres qu'il est comme un grand ours; quelques-uns le font de la taille haute d'un homme avec un seul bras; quelques autres aussi petit que le doigt. Il est immortel; mais il peut être tué, si quelqu'un lâche un vent dans la maison où le magicien l'évoque. Cela veut-il dire qu'il suffit de se moquer des forciers, pour chasser les esprits? Le mauvais principe est un

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

Esprits su-  
périeurs &  
inférieurs.

*Torngarsuk* ;  
ou le bon  
principe.

Mauvais  
principe.

esprit fénelle , mais anonyme. C'est , disent les Groënlandois du Nord , la fille d'un puissant Angekok , qui sépara l'isle de Disko , du Continent où elle étoit jointe , près de Bals-ri-ver , & la poussa deux cens lieues plus loin vers le Pôle. Cette Proserpine habite sous la mer dans un vaste Palais , où sa puissance magique enchaîne tous les animaux de l'Océan. Dans la cuve d'huile , qui entretient sa lampe , nagent tous les oiseaux aquatiques. Les portes de son Palais sont gardées par de terribles chiens de mer qui rampent à l'entrée : mais le seuil en est encore défendu par une espèce de Cerbere qui ne dort que le tems d'un clin-d'œil , & ne peut être surpris. Quand les Groënlandois éprouvent la famine sur mer , ils députent & payent un *Angekok* , pour aller appaiser la malignité fénelle. Son esprit familier le guide à travers le sein des mers & de la terre. Il passe par la région des ames heureuses qui vivent dans la gloire & les plaisirs. Ensuite il arrive aux bords du vaste abyme , à l'entrée duquel une petite roue , unie comme la glace , tourne avec une incroyable vitesse. Alors l'esprit familier prend le Prophete par la main , & glisse avec lui

le long d'une corde suspendue dans l'abyme ; c'est ainsi qu'ils passent au milieu des veaux marins, dans le palais de la furie. Dès qu'elle voit ces intrus, elle s'agite, écume & frémit de colere, elle met le feu aux ailes de quelques poules d'eau. L'odeur de la fumée suffoque l'*Angekok* & son guide, qui se rendent prisonniers de la divinité. Mais bientôt ces héros la faisaient avant qu'elle ait vomie tous les poisons de sa rage, la tiennent par les cheveux, & lui arrachent tous les caractères magiques dont le pouvoir caché retenoit les habitans de la mer au fond de ses abymes. Dès que ce charme est rompu, les captifs remontent à la surface de l'Océan, & le champion retourne sans peine & sans danger vers la flotte de Pêcheurs, qui l'avoient député.

Les Groënlandois n'aiment point l'*esprit femelle*, parce qu'il leur fait plutôt du mal que du bien ; ils ne le craignent point, parce qu'ils ne le croient pas assez méchant pour se faire un plaisir de tourmenter les hommes : mais, disent-ils, il se plaît à garder la solitude dans son palais de délices, & l'environne de dangers, pour empêcher qu'on ne vienne l'y

Caractère  
du mauvais  
principe, es-  
prit femelle  
sans nom.

troubler. Cet esprit femelle n'est qu'un esprit mélancolique , qui fuit les hommes , au lieu que l'esprit méchant les poursuit. *Le bon principe* ne les défend pas toujours : cependant les Groënlandois aiment le leur ; & quand les Européens leur parlent de Dieu , les Sauvages croient que c'est de leur *Torngarsuk* , quoiqu'ils n'attribuent pas à celui-ci la création & l'empire de toutes choses. Du reste , ils ne lui adressent ni culte , ni priere ; pensant qu'il est trop bon pour attendre des vœux & des offrandes : mais par une inconséquence , que M. Crantz n'explique pas , ils ont la coutume dans leur chasse , ou leur pêche , de mettre auprès d'une grande pierre , un morceau de la graisse , ou de la peau de l'animal qu'ils prennent , & sur-tout de la chair du premier renne qu'ils auront tué ; & quand on leur demande la raison de cet usage , ils répondent , qu'ils le tiennent de leurs peres qui le pratiquoient pour être heureux dans leurs entreprises.

Elémens  
peuplés d'es-  
prits invisi-  
bles.

Les Groënlandois entraînés par cette foiblesse , qui semble être naturelle à l'homme de multiplier les êtres invisibles , ont peuplé d'esprits tous les élémens. Ils en ont dans l'air qui atten-



dent les ames au passage, pour leur arracher les entrailles, & les dévorer : mais ces esprits sont maigres, tristes, noirs & ténébreux comme le Saturne des Grecs. Ils en ont dans l'Océan qui tuent & mangent les renards, quand ils viennent pour attraper du poisson sur les bords de l'eau. Ils ont des esprits ignés qu'ils voient voler dans les phosphores ou feux follets. Ces esprits habitoient la terre avant le déluge, & quand elle fut submergée, ils se métamorphosèrent en flamme, & se retirèrent dans le creux des rochers. On les accuse de dérouter & d'égarer les hommes qui vont rejoindre leurs camarades ; mais pourtant ces esprits ne sont point mal-faisants. Il y a des génies pour les montagnes ; les uns sont des Géans de douze pieds de taille ; les autres, des Pygmées qui n'ont qu'un pied de haut, mais très-ingénieux, dit-on au Groënland ; car ils ont appris aux Européens tous les arts qu'ils possèdent. Il y a des esprits d'eau douce : ainsi quand les Groënlandois rencontrent une source ou fontaine inconnue, un *Angckok*, ou en son absence, le plus ancien de la troupe doit boire le premier de cette eau nouvelle,

pour la délivrer des esprits malins. Cette engeance est répandue par-tout : si les femmes qui ont de petits enfans , ou qui sont dans le deuil , tombent malades après avoir mangé de certains mets , elles s'en prennent aux esprits des substances comestibles , qui les ont poussées à passer les bornes & les règles de l'abstinence. Les Groënlandois reconnoissent une sorte de Mars. Il a pour cortège les esprits de la guerre , qui sont ennemis du genre humain , & qui habitent , disent-ils , à l'Orient de leur pays ; c'est de-là que les Norvégiens aborderent à la côte orientale du Groënland. Ce pays a son Eole qui préside aux glaces , & commande au beau tems. Le soleil & la lune ont aussi leurs esprits tutélaires , qui furent autrefois des hommes , si l'on en croit la vanité du peuple Groënlandois , ou plutôt la charlatannerie de ses Devins. Ceux-ci font mille contes de spectres & de phanômes , qui semblent forgés pour nuire aux hommes en épouvantant les oiseaux & les poissons. Il n'y a que les *Angekoks* qui les voient , & pour les mieux voir , ils vont à la chasse les yeux bandés , prennent ces spectres , les mettent en pièces , ou les

mangent. C'est ainsi que l'imposture s'élève une empire fantastique dans la timide imagination des hommes , pour y créer & détruire des êtres au gré de l'intérêt, pere des crimes & des mensonges.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Les Magiciens du Groënland se disposent par des épreuves à l'initiation ; c'est-à-dire à converser avec un des esprits qui habitent les élémens : car il faut en avoir nécessairement un à sa disposition pour être *Angekok*, ou réputé Magicien. Ils se retirent donc loin du commerce des hommes, dans quelque hermitage ou solitude, occupés à de profondes méditations, & demandant à *Torngarsuk* de leur envoyer un de ces esprits subalternes. Enfin à force de jeûnes, de maigreur, & de contemplation, l'aspirant parvient à se troubler l'esprit jusqu'à voir des phantômes & des monstres bizarres qui lui apparoissent. Il croit que ses rêveries sont les esprits qu'il cherche, & dans l'effervescence de son imagination, son corps s'ébranle & s'excite à des convulsions qu'il chérit & qu'il travaille à fomentier de plus en plus. Ceux qui s'adonnent dès leur jeunesse à l'art des convulsions, sous la direction de quelque

*Angekok*,  
Devins, Sor-  
ciers & Mé-  
decins du  
Groënland.

Comment  
ils sont ini-  
tiés.

maître consommé dans ce métier lucratif, sont initiés à peu de frais & sans peines. Quand on veut invoquer *Torngarsuk*, il faut s'asseoir sur une pierre, & lui adresser sa prière. A son apparition, l'adepte effrayé tombe mort, & reste trois jours en cet état. Ensuite le *grand esprit* le ressuscite, & lui donne un génie familier, qui l'instruisant de la science & de la sagesse utiles à sa profession, le conduit dans les cieux & les enfers, en très-peu de tems.

Mais ce voyage ne peut se faire avant l'automne : c'est la saison la plus favorable pour voyager au ciel ; parce qu'on y peut monter alors par la commodité des arcs-en-ciel. D'un autre côté, les nuits de l'hyver & ses longues ténèbres sembleroient bien propres à ce pèlerinage, d'autant plus que la région des nuages qu'on compte pour le premier ciel, est alors fort voisine de la terre. Quoi qu'il en soit, le nouvel *Angekok* commence par battre du tambour, faisant toutes sortes de contorsions & de grimaces, pour arriver à l'enthousiasme par l'épuisement de ses forces. Ensuite il s'approche de la porte de la maison, prie quelqu'un de lui lier la tête entre les jambes,

& les mains derrière le dos avec une corde; ordonnant que toutes les lampes de la maison soient éteintes & les fenêtres fermées. Car l'œil de l'homme ne doit pas être témoin de son entrevue avec l'esprit; personne ne doit se remuer, ni même se gratter la tête, de peur que l'esprit n'en soit troublé, c'est-à-dire, que la friponnerie ne soit découverte. Après que l'inspiré a commencé à chanter, accompagné des voix de l'assemblée en chœur, il soupire, souffle, écume avec un grand bruit & des gémissemens, conjurant son esprit de descendre ou de monter à lui. Si l'esprit est sourd à ses cris, & ne vient point, l'ame de l'inspiré va le chercher. Pendant qu'elle s'envole, l'homme est tranquille quelque tems; puis il s'anime & s'exalte insensiblement jusqu'aux éclats de joie, qu'il accompagne pour l'ordinaire, d'un certain sifflement qui, dit M. Crantz d'après un témoin oculaire, est semblable au gazouillement des oiseaux qui voleroient en troupe sur un toit, & de-là dans la maison. Mais si l'esprit se rend aux vœux de l'inspiré, il s'arrête au seuil de la porte. L'*Angekok* s'entretient avec lui de tout ce que les

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Comment  
ils évoquent,  
ou consul-  
tent les es-  
prits.

Groënlandois veulent ſçavoir. On entend diſtinctement les deux voix des interlocuteurs, l'une en dehors & l'autre en dedans de la maiſon. La réponſe de l'eſprit eſt toujours obſcure. Les auditeurs tâchent de l'interpréter, & ſ'ils n'en peuvent venir à bout, ils prient l'eſprit d'en donner à ſon inſpiré une explication plus claire. Quelquefois un autre eſprit ſ'en mêle pour embrouiller l'oracle; de façon que ni l'*Angekok*, ni ſon auditoire, n'y comprennent rien. Mais la ſolution, ou le ſens de l'énigme, eſt alors ſi équivoque, que l'honneur de l'inſpiré reſte toujours à couvert; ſi la prédiction n'eſt pas accomplie.

Que ſi la miſſion eſt d'une certaine importance, il ſ'envole avec ſon eſprit au royaume des ames, où il eſt admis à conférer avec un des ſages fameux, pour ſçavoir quelle ſera la deſtinée du malade qui l'envoie chercher une nouvelle ame, ou la ſanté. Quelquefois l'inſpiré deſcend vers la divinité des enfers, où il met en liberté les animaux enchantés par la magie de cette Circé. Mais bientôt il remonte avec des cris terribles, & battant du tambour; car il a trouvé le moyen de ſe dégager de ſes liens :

c'est alors , que prenant l'air d'un homme fatigué de son voyage , il débite une longue histoire de tout ce qu'il y a vu & entendu ; puis finissant par une chanson , il fait le tour de l'assemblée , & donne sa bénédiction avec un aspersoir. C'est la fin du mystère ; on rallume les lampes , & l'on voit l'Angekok couché par terre , & si harassé , qu'il ne peut plus parler.

Au reste , tous les Groënlandois ne réussissent pas à cet art divin des inspirations : quand un homme a appelé dix fois son esprit au son du tambour , sans aucun succès , il doit renoncer au métier de prophète. S'il réussit un certain tems de suite , il peut aspirer au premier rang de cette espèce de sacerdoce. Alors il lui suffit de prophétiser dans une chambre noire , sans se faire lier le cou ni les pieds. Il adresse ses vœux à l'esprit par des chants & des coups de tambour : si l'esprit le juge digne d'être exaucé , ce qui n'arrive pas toujours , un ours blanc vient trainer l'inspiré par les pieds dans la mer , où ce bienheureux est dévoré par un autre ours & un lion marin. Mais peu de tems après , ces monstres le vomissent dans sa chambre obscure ,

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Caractère de  
ces Ange-  
koks, impos-  
teurs ou fa-  
natiques.

& l'esprit monte du sein de la terre ;  
pour ressusciter le corps de l'inspiré.  
Cet homme est alors Archi-magicien.

Un artifice aussi grossier se trahit de  
lui-même : les Missionnaires chré-  
tiens voient la fraude trop à décou-  
vert , pour soupçonner que le Diable y  
puisse avoir quelque part. Ces Devins  
ne sont pas non plus de purs charla-  
tans ; ce sont ou des gens d'une certai-  
ne habileté , ou des enthousiastes dupes  
de leur imagination , ou des impos-  
teurs effrontés. Parmi ces *Angekoks* , il  
y a des espèces de sages qui ont quel-  
ques connoissances de la Nature , soit  
qu'ils les tiennent des leçons de leurs  
prédécesseurs , ou de leurs propres  
réflexions : Ils jugent assez sûrement  
du tems favorable ou contraire à la  
pêche , & sçavent prédire d'avance  
au Peuple le bonheur ou le malheur  
qui peut venir des circonstances loca-  
les & momentanées de ses entreprises.  
Avec les malades ils ont une routine  
assez sûre , ou bien l'art de les flatter  
& de les amuser par de vaines paroles ,  
ou par des remèdes dont un peu de  
charlatanerie est le premier ingrédient.  
Tant qu'ils espèrent de les guérir ,  
ils y procèdent par un régime , ou une  
diète qui n'est pas absolument ridi-  
cule,



cule. Quand le raisonnement & la pratique leur ont donné un certain crédit, on suit aveuglément leurs conseils. En un mot, les *Angekoks* sont les gens d'esprit, les Médecins, les Casuistes, les Philosophes & les Théologiens du Groënland; titres assez incompatibles en bien d'autres pays.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Quand un Européen entre sérieusement en conférence avec ces sortes de Devins, ils avouent qu'ils n'ont point eu d'apparitions, ni de conversation avec les esprits, & ne se vantent point de faire des miracles; mais ils allèguent, en faveur de leur profession, la tradition de leurs peres, qui certainement, disent-ils, ont eu des révélations, ont opéré des guérisons extraordinaires, & fait des choses prodigieuses. Pour nous, ajoutent-ils, nous devons recourir aux visions & aux convulsions, pour donner du poids à nos discours, & de la vogue à nos opérations parmi le Peuple simple & grossier.

Il y a cependant de ces Devins qui, même après avoir embrassé le Christianisme, ont assuré qu'ils étoient tombés de bonne foi dans cette profession d'imposture, séduits par de fausses visions que la chaleur du sang & du

cerveau leur présentoit pour des ré-  
vélations , & dont ils sortoient avec  
l'esprit frappé comme d'un songe vio-  
lent. On sçait que la force de l'ima-  
gination peut produire de semblables  
prestiges ; & que les peuples igno-  
rans s'affectent vivement des songes  
auxquels ils sont d'ailleurs très-sujets ;  
car la superstition enfante les songes  
qui nourrissent leur mere. Les Groen-  
landois nouvellement baptisés à qui  
l'on enseigne que le diable étend &  
exerce sa puissance jusque sur la ter-  
re , disent à la vérité qu'il peut se mê-  
ler des opérations de leurs Devins ;  
mais qu'en général il y entre bien  
plus de supercherie que de sortilège.

Maléfices &  
guérisons.

Ces prétendus Magiciens ne man-  
quent pas de faire accroire qu'ils peu-  
vent ôter ou laisser des maladies , en-  
chanter & desenchanter les flèches  
des chasseurs , évoquer les esprits bien-  
faisans & chasser les spectres. C'est  
ainsi qu'ils se font craindre , respecter ,  
& payer pour le bien ou pour le mal  
qu'ils se prétendent capables d'attirer  
sur les hommes. Quand ils approchent  
d'un malade , s'il a la patience de les  
écouter , ils lui marmotent des paro-  
les , ou lui soufflent au visage , pour  
le guérir ou lui donner une ame en

santé! Pour sçavoir s'il doit se remettre ou mourir de sa maladie, ils lui attachent autour de la tête une corde à travers laquelle ils passent un bâton, puis ils lui soulevent la tête & la laissent retomber: s'ils la trouvent légère, le malade guérira; pesante, il mourra. Veulent-ils deviner si un homme embarqué qui n'est pas revenu dans sa maison au tems où l'on s'attendoit à l'y revoir, est mort ou vivant, ils soulevent de la même façon la tête de son plus proche parent, & mettant un vase d'eau sous lui, ils regardent dans un miroir & deviennent si l'homme absent est submergé avec son kiaiak, ou s'il y rame tranquillement assis & sans danger. De même ils citent l'ame d'un homme qu'ils veulent tourmenter d'un maléfice, à comparoître devant eux dans une chambre noire; ils la percent d'une pique, & l'homme doit périr d'une mort lente. Mais ces sortilèges malfaisans appartiennent de préférence aux vieilles femmes qui n'ont pas d'autre moyen de vivre. Une branche de leur art mensonger est de prétendre desenfler & guérir ceux qu'elles ont ensorcelés, en tirant de leurs jambes enflées des morceaux de

---

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

chair ou de cuir qu'elles ont soin de cacher dans leur bouche , avant de sucir la playe ou l'enflure.

Ces mauvais jongleurs ont enfin décrédité leur profession , sur-tout depuis que les Missionnaires en ont dévoilé le grossier artifice , & quelques Groënlandois eux-mêmes en sont désabusés au point qu'un d'entr'eux prit une fois un Angekok durant son prétendu voyage aux enfers , & l'emporta dans sa maison comme un chat dérobé. Malgré cela le peuple qui croit avoir observé l'accomplissement de plusieurs prophéties & la guérison de beaucoup de malades par l'entremise des Angekoks , s'obstine toujours à croire leur art divin & surnaturel. Mais ce qui l'endurcit le plus dans ce fol entêtement , c'est le courage de ces Devins , qui plutôt que de s'avouer dupes ou trompeurs , ont mieux aimé mourir martyrs , disoient-ils , de l'inspiration & des vérités célestes. D'ailleurs , ceux des Groënlandois qui rient de la confiance du peuple en ces illusions , ne laissent pas de suivre les ordonnances ridicules de ces sorciers Médecins , sous prétexte que si elles ne font aucun bien , elles ne peu-

vent faire du mal ; raison de crédulité qui de tout tems donna du crédit aux plus folles erreurs.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.  
Régime de  
charlatane.

Ces ordonnances ne consistent qu'en des régimes indifférens , ou bien en des amulettes. Le régime se prescrit aux gens en santé , comme aux malades. Quand un homme meurt , ceux qui se portent bien , doivent s'abstenir de certains alimens & de certains travaux. S'ils ont touché le cadavre du mort ; qu'ils jettent les habits qu'ils avoient alors. Les femmes en couche , si l'on en croit les devins , ne doivent pas manger au grand air ; personne ne peut boire dans leur coupe , ni allumer la mèche de leur lampe , ni elles-mêmes ne doivent rien faire cuire. Elles mangeront d'abord du poisson , puis de la viande ; mais toujours de la chasse ou de la pêche de leur mari. Celui-ci ne doit ni travailler , ni rien faire durant quelques semaines , si ce n'est pour le besoin extrême ; de peur que l'enfant ne meure. On prétend que ces ordonnances sont d'utiles précautions pour la santé de la mère ou de l'enfant ; mais les mœurs & le temperament des Groënlandois ne permettent guères d'imaginer tous ces

ménagemens , à moins qu'on ne les ait jugés nécessaires pour favoriser ou conserver la population trop peu secondée par le climat.

## Amulettes.

Quant aux Amulettes, elles sont en si grand nombre , que chacun se moque de celles d'un autre. C'est ordinairement un morceau de bois , de pierre ou d'os , un bec ou un ongle d'oiseau , qu'on se pend au col ; ou bien quelques pieces de cuir qu'on s'attache autour du front , du bras , ou sur la poitrine. Ces reliques sont faites pour préserver des esprits , des maladies ou de la mort , ou pour garantir les enfans de la peur , mal qui , s'ils ne l'avoient pas , leur viendrait du remède. Les Groënlandois prétendent encore que ces amulettes portent bonheur , & lorsqu'ils veulent attirer sur leurs enfans des talens & de l'industrie , ils prient un Européen de souffler sur eux l'esprit de son païs , ou de permettre qu'ils attachent à ces petites créatures un morceau de ses habits ou de ses vieux souliers. Quand on s'embarque pour la pêche de la baleine , non seulement il faut éteindre toutes les lampes dans les tentes , de peur de blesser l'odorat fin & délicat de la baleine ,

• mais les kaiaks sont aussi chargés d'amulettes, comme les pêcheurs, pour être préservés du naufrage. Cependant ils n'y sont que plus exposés par la folle confiance & la témérité que ces vaines sauvegardes inspirent aux hommes. Mais, dit M. Crantz à la fin de ce chapitre, nous autres Européens, n'avons-nous point aussi nos amulettes ? N'avons-nous rien qui sente le Groënlandois ?

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

## CHAPITRE VI.

### *Des connoissances des Groënlandois.*

• **O**N n'attend pas sans doute un chapitre sur les sciences dans l'histoire d'un peuple qui doit être le plus ignorant de notre hémisphère. Le mot sçavoir suppose des études, des spéculations, des méthodes, en un mot des connoissances raisonnées. Si dans nos Etats les plus policés de l'Europe, la plupart des hommes qui ont reçu quelque éducation, disons même des Grands & quelquefois des Ministres & des Princes,

restent dans une sorte d'ignorance sur toutes les choses qu'on leur a enseignées , mais dont ils ne peuvent se rendre compte à eux-mêmes ; comment oseroit-on parler des sciences d'un peuple qui n'a seulement pas l'usage ni l'idée de l'écriture ? Toute sa science est une langue qu'il parle sans étude & sans réflexion , comme elle a été faite , & comme l'ont été toutes les langues avant d'avoir des Ecrivains , des Poëtes & des Orateurs qui les polissent en les maniant. Mais cette langue , toute imparfaite & sauvage qu'elle est , mérite l'attention de la plus habile classe des lecteurs. Ils y trouveront peut-être quelques idées propres à confirmer ou à développer les principes généraux de la Grammaire. Cette matiere est si bien discutée aujourd'hui , que tout ce qui s'y rapporte , reçoit & réfléchit une nouvelle clarté dans le cercle des connoissances humaines.

De la langue.

La langue Groënlandoise n'a , dit-on , aucune affinité avec les autres langues du Nord , soit de la Tartarie ou de l'Amérique ; si vous en exceptez celle des Esquimaux qui semblent être de la même race que les



Groënlandois. Cette langue est presque toute composée de polysyllabès ; ce qui la rend embarrassante à prononcer , de sorte que celui qui sçauroit la lire , n'en auroit l'usage qu'à moitié : comme elle est encore moins écrite que parlée , c'est n'en rien sçavoir que de se borner à l'entendre dans les livres , telle que des Européens peuvent l'écrire avec des caractères qui lui sont étrangers ; car on imagine bien qu'un peuple qui n'a jamais lû , ne fait pas des livres. Les Groënlandois ont une richesse de langage qui montre la disette des idées : ils emploient un mot non seulement pour chaque objet , mais pour chaque modification du même objet. Aussi n'ont-ils pas de termes pour exprimer toutes les idées abstraites ou morales de religion , de science ou de société. S'ils avoient autant d'idées que nous , on sent combien une langue qui rendroit ces idées par autant d'expressions différentes , nuirait aux progrès de l'esprit humain , en chargeant la mémoire aux dépens des autres facultés de l'entendement. Mais ce qui prouve d'un autre côté la pénurie des termes dans la langue des Groënlandois , c'est qu'on prétend

---

HISTOIRE,  
DU GROËN-  
LAND.

qu'ils expriment beaucoup de choses en peu de mots ; ce qui ne se peut faire qu'en supprimant les signes de certaines idées intermédiaires d'un discours. Les peuples sauvages sont d'autant plus accoutumés à cette espèce d'abréviation , que les gestes chez eux font la moitié des frais du langage , & que d'ailleurs ils n'ont guères à peindre que des rapports & des circonstances sensibles , dans les idées qu'ils se communiquent. Ainsi quand on dit qu'ils représentent toutes les modifications d'un objet par autant de mots , on ne parle sans doute que des objets physiques & de leurs propriétés les plus frappantes & les plus fixes. En effet il est bien difficile de créer une langue riche dans un pays pauvre , & de varier les couleurs & les traits d'une perspective uniforme. Du reste , comme il est peut-être douteux si les individus & les sociétés, dans l'enfance du langage , ne singularisent pas tous les objets divers par des mots différens , ou ne confondent pas dans un même mot tous les êtres qui se ressemblent ; on ne peut conclure ni qu'une langue sauvage soit riche quand elle a beaucoup de mots pour exprime

peu de choses, ni qu'elle soit énergi-  
que & concise, parce qu'elle exprime  
beaucoup de choses avec très-peu de  
mots.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

L'usage de joindre plusieurs mots ensemble, ou d'en composer un de plusieurs, cet usage qui quelquefois enrichit les langues sçavantes, & donne en certains cas plus d'expression au discours, peut ne faire qu'un embarras dans une langue naissante & sauvage, en compliquant des idées qu'il faudroit avoir séparées avant de les rejoindre. Car ces combinaisons de mots qu'un peuple grossier a faites par hazard & par ignorance pour composer une langue quelconque, ne doit pas ressembler à cet esprit d'analyse & d'harmonie qui guide les peuples éloquents & les oreilles délicates dans l'embellissement & la perfection d'une langue déjà formée. La preuve en est que le langage des Groënlandois devient si difficile à prononcer par la multiplication des polysyllabes, que les étrangers passent bien des années avant de l'entendre, & ne peuvent jamais parvenir à le parler couramment. Il est vrai qu'ils n'ont peut-être pas les organes assez durs, ni cette voix de fer que la

Polysyllabes  
fréquens &  
embarrassans.

Les Groën-  
landois n'ont  
point la let-  
tre R, ni cer-  
taines conso-  
nes labiales  
& dentales.

nature a donnée à des hommes, nés entre les rochers & les glaces. Cependant par une singularité bizarre, mais très-ordinaire, ces peuples du Nord, ainsi que ceux d'Asie, n'ont pas la lettre la plus rude qui semble caractériser les langues douces & polies; c'est à dire l'R, cette lettre qu'on appelle canine, sans doute parce qu'elle rend à l'oreille le bruit d'un chien qui gronde & montre les dents pour mordre. Cet élément, ou ce son, nécessaire, ce semble, pour exprimer toutes les idées de froissement, de déchirement & de destruction accompagnés d'un bruit qui racle, ou écorche les organes; ce son qui distingue & prononce fortement les syllabes qu'il sépare, ce son qui chez nous marque d'une manière frappante le rebroussement de l'air refoulé par les dents, chez les Groënlandois non-seulement part du gosier, mais s'arrête & se perd dans la gorge. Leur langage est presque tout guttural; aussi n'y trouve-t-on guères les consonnes labiales & dentales; ou du moins jamais ils ne commencent un mot par les lettres B, D, F, G, L, R, Z; c'est pourquoi ils disent *Eppetah*, au lieu de Jephtha. De même ils ap-

puyent à la façon des enfans , chaque consone sur une voyelle , & prononcent *Peteruffe* , pour *Petrus* ; ne pouvant s'accoutumer à joindre plusieurs consones de suite. Ils altèrent souvent les sons pour l'Euphonie ; & les femmes sur-tout ont une grace particuliere à adoucir le son nasal de l'*ng* qui se trouve dans plusieurs mots de leur langue. Elles ont encore l'art d'indiquer le sens des mots , & de donner à la langue l'expression significative qui lui manque , par l'accent , le ton , les mines & le clin d'œil. Il faut voir parler un Groënlandois , & non pas l'entendre : car il parle bien plus aux yeux qu'à l'oreille , & ses gestes sont plus éloquents que sa langue. Pour exprimer le consentement & l'approbation , ils aspirent l'air au fond du gosier avec un certain bruit ; pour marquer la désapprobation & la négative , ils rident le nez accompagnant cette grimace d'un reniflement assez fort.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Comment  
ils expriment  
le oui & le  
non.

Ils ont peu d'adjectifs , encore ne sont-ce la plupart que des participes , toujours placés après les substantifs qui commencent ordinairement la phrase. Ils n'ont ni genres , ni articles. Leurs noms , ainsi que leurs

Ils ont trois  
nombres.

verbes, outre les nombres singulier & pluriel, ont le duel ; distinction que les Grecs ont conservée de l'enfance des langues ; mais qui peut être charge plus le langage qu'elle ne l'aide & ne l'embellit.

Dans les déclinaisons ils n'ont de particulier que le génitif désigné par l'addition d'un *b* à la fin d'un mot, ou d'un *m* quand ce mot doit être suivi d'un autre qui commence par une voyelle. Tous les autres cas sont distingués chacun par une préposition. Tous les noms ont leurs diminutifs & leurs augmentatifs, auxquels on ajoute quelquefois des syllabes différentes pour exprimer le bien & le mal des objets que ces noms représentent. *Yglo* signifie maison ; *Yglupiluk*, une mauvaise maison ; *Yglopilurksoak*, une grande vilaine maison.

Préposi-  
tions.

La langue Groënlandoise n'a que cinq ou six prépositions ; *mik*, avec ; *mit* de ; *mut* à ; *me* dans ou sur ; *kut* & *agut*, par & autour. Ces prépositions ne sont pas mises avant, mais après les noms. En général les noms se combinent avec les prépositions & même avec les pronoms, de façon à ne faire qu'un mot composé de

ces trois choses modifiées & altérées les unes par les autres. Ainsi *nuna* signifie terre; *aga* signifie ma; *nunaga* ma terre; & *nunaunit* signifie de ma terre. » Les pronoms possessifs, dit » Mr. Egede, sont attachés à leurs substantances comme les suffixes des Hébreux; & les Groënlandois n'ont pas » seulement des suffixes de noms, » mais encore des suffixes de verbes. » Ils aiment mieux adapter ainsi des mots accessoires au principal, & en fondre plusieurs en un seul, que d'allonger la langue par une suite de mots entiers & séparés. C'est pour cela qu'ils inferent la négative *ng*, dans le corps des noms & des verbes où ils ont besoin de l'exprimer. *Ermik* signifie laver; *ermikpok*, il se lave; *ermingilak* il ne se lave pas; cette terminaison *ngilak* doit entrer dans tous les tems & les modes du verbe, où l'on voudra mettre la négative. C'est par la variété des inflexions & des terminaisons qu'on peut exprimer différentes idées avec un seul mot. Chaque verbe pour exprimer différens rapports, soit de tems ou de personnes, lesquels concourent à le modifier, aura jusqu'à cent quatre-vingt inflexions. Dans un seul mot on

---

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Exemple de  
la composition  
de leurs  
mots.

exprime à la fois le verbe, le pronom personnel qui lui sert de nominatif, celui qui sert de cas avec la préposition qui désigne ce cas, le nombre singulier, duel, ou pluriel, du nominatif & du cas; le tems qui précède, accompagne, ou suit l'action désignée par le verbe.

Ceux qui ont étudié la langue Groënlandoise avec le plus de soin, ont découvert cent façons de combiner un mot avec deux, trois, quatre, cinq ou six autres, qui n'en feront qu'un seul. On va donner un exemple de ces combinaisons, plutôt pour la curiosité des Lecteurs, que pour l'instruction des Sçavans.

*Aglek pok*, il écrit.

*Aglek-iartor-pok*, il va écrire incessamment.

*Aglek-iartor-asuar-pok*, il va se mettre vite à écrire.

*Aglek-kig-iartor-asuar-pok*, il va se mettre encore promptement à écrire.

*Aglek-kig-iartor-asuar-ñiar-pok*, il va se mettre de nouveau promptement, & il est déjà, à écrire.

Les Groënlandois coupent & façonnent leurs mots, comme on taille la pierre brute. Mais les matériaux de leur langue sont si durs & si rabo-



reux , que l'édifice qu'ils en construisent , est toujours informe & mal cimenté. Ainsi leurs discours ressemblent à leurs cabanes , & là comme ailleurs , la langue est l'image des mœurs ; ce peuple n'a rien d'élégant. La syntaxe des Groënlandois est simple & naturelle. Le mot qui désigne l'objet principal , est à la tête de la phrase , & les autres mots se placent à la suite , chacun selon le degré d'importance qu'il a dans l'ordre des idées. Quoique les leurs ne soient pas bien élevées ni abstraites , leur manière de construire un mot de pièces de rapport , doit mettre quelquefois de la confusion dans leurs phrases : mais ils croient suppléer à la clarté des idées , par la répétition des paroles. Leur style n'a point d'hyperbole ni d'emphase , comme celui des Orientaux & même des peuples Septentrionaux de l'Amérique. Cependant ils aiment les similitudes & les allégories , sur - tout depuis qu'ils connoissent l'Evangile. Ils ont aussi des tours figurés , des proverbes ; mais ce langage n'est familier qu'aux devins qui employent quelquefois des expressions dans un sens contraire à l'acception reçue ; cet art leur donne l'air sçavant ,

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.  
Poësie.

& leur sert à expliquer des oracles.

Leur Poësie n'a ni rime, ni mesure : elle est pourtant composée de courtes périodes ou phrases, qui peuvent se chanter en cadence.

Arithmétique.

Leur Arithmétique est très bornée : car quoiqu'ils puissent compter jusqu'à vingt par le nombre des doigts de leurs mains & de leurs pieds, leur langue ne leur fournit de noms de calcul que jusqu'au nombre cinq ; de sorte qu'ils répètent quatre fois cette nomenclature pour arriver au nombre de vingt. Cependant ils ont des mots particuliers pour exprimer six, onze & seize. Mais comme ils savent que chaque homme a vingt doigts, quand ils veulent exprimer le nombre cent, ils disent cinq hommes. En général toute quantité au-dessus de vingt, est innombrable pour un Groënlandois qui ne se piquera pas d'être arithmétique.

Généalogie,

Ce qu'ils possèdent le mieux est leur Généalogie ; ils peuvent compter jusqu'à dix de leurs ancêtres en ligne directe, avec les branches collatérales : ils ne négligent pas cette science, parce qu'elle leur est utile ; un Groënlandois pauvre ne manquera point du nécessaire, s'il peut prouver

qu'il est parent d'un homme aisé ; car chez ce peuple personne ne rougit d'avoir des parens dans la pauvreté , ni ne refuse de les en tirer quand il le peut.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

La sublime vertu parmi les Groënlandois , c'est l'art & le soin de faire sa fortune , c'est-à-dire de pourvoir aux premiers besoins de la nature. C'est là leur noblesse qu'ils croient héréditaire , & non sans fondement : le fils d'un célèbre pêcheur , succède ordinairement au talent & à la réputation de son pere ; même quand il l'auroit perdu dans l'enfance , & qu'il n'auroit pas été guidé par la main paternelle.

Ils avoient si peu d'idée de l'écriture , qu'au commencement de leur commerce avec les Européens , ils étoient effrayés de voir, disoient-ils, le papier parler : ils n'osoient porter une lettre d'un homme à un autre , ni toucher un livre , s'imaginant qu'il y avoit du sortilège à peindre les pensées & les paroles de quelqu'un avec des caracteres noirs sur du papier blanc. Quand un Ministre Luthérien leur lisoit les Commandemens de Dieu , ils croyoient sérieusement qu'il devoit y avoir une voix hors du

Ignorance  
de l'écriture.

livre, qui les lui souffloit. Mais aujourd'hui ils se chargent volontiers des lettres qu'on leur donne pour les Colonies Danoises, parce qu'ils sont bien payés de leurs peines; il y a même de l'honneur, à leur avis, à porter ainsi la voix d'un homme à plusieurs lieues de distance. Quelques-uns d'entr'eux ont poussé l'art d'écrire jusqu'à envoyer leurs demandes & leurs promesses aux facteurs étrangers, tracées avec du charbon sur une piece de cuir, ou de parchemin, marquant la quantité des marchandises qu'ils veulent, celles qu'ils rendront en échange, & le nombre des jours qui doivent s'écouler jusqu'au paiement, par autant de barres ou de lignes. Mais ce qui les étonne, c'est que les Européens qui sont si sçavans, ne puissent pas entendre les hiéroglyphes du Groënland, aussi aisément que les caracteres bien plus difficiles de notre écriture.

Chronologie, ou mesure & calcul des tems.

Leur Chronologie est si peu de chose, qu'ils ne sçavent pas même leur âge. Ils comptent les années par hyvers, & les jours par nuits; parce qu'en effet la nuit embrasse les deux tiers de leur vie. Quand ils ont dit qu'une personne a vécu vingt hyvers, ils sont

au bout de leur calcul. Cependant depuis un certain tems ils se font fait des époques, comme l'établissement d'une Colonie, ou l'arrivée d'un Missionnaire. C'est de ces grands évènements que chacun date l'histoire de sa vie. Ils ont leur maniere de diviser l'année en saisons : ce n'est point par les équinoxes , qu'ils n'ont pas encore appris à fixer ; mais ils devinent le solstice d'hyver quelques jours d'avance, du moins vers le midi du Groënland , par un reste des rayons du soleil qu'ils voient briller un moment sur la cime des rochers , & c'est alors qu'ils célèbrent le renouvellement de l'année. De cette époque ils comptent trois mois jusqu'au printems, où ils s'appêtent à changer leurs cabanes en tentes. Le quatrième mois, c'est - à - dire celui d'Avril , leur est annoncé par l'apparition des petits oiseaux , & par la ponte des corbeaux. Au cinquième , ils reçoivent la première visite des veaux marins qui viennent avec toute la jeunesse d'une nouvelle race , enrichir & réjouir leurs côtes. Le mois de Juin est marqué par la naissance des poules d'eau. Mais alors ils perdent de vue la lune , dont le soleil absorbe la lumière dans

l'éclat permanent de quelques jours sans nuits. Au défaut de lunaïsons , les Groënlandois se guident en Été par la marche des ombres des rochers dont le sommet leur sert de cadran ou de style , non pour marquer les heures mais les jours. Sans doute què dans le tems où le soleil ne quitte pas leur horizon , ils comptent chaque jour renaissant au point de la plus grande projection des ombres qui tombent des rochers exposés à l'orient. C'est par la direction & la progression de ces ombres qu'ils prévoient le retour des veaux marins , l'arrivée ou le départ de certaines troupes de poissons ou d'oiseaux ; enfin le tems de plier leurs tentes & de rebâtir des maisons.

Ils divisent le jour par le flux & le reflux de la mer , dont ils subordonnent les périodes aux phases de la lune , tant qu'ils apperçoivent cet astre. La nuit est encore plus facile à diviser pour eux , par le lever & le coucher de certaines étoiles.

Astronomie,  
ou système  
du ciel.

C'est-là tout ce qu'ils sçavent de la connoissance des tems. Quant à celle du monde en général , ils pensent que la terre est immobile sur ses gonds , mais que ses pivots sont

tellement usés de vieillesse , qu'ils se brisent souvent , & que tout le globe seroit en pieces depuis long-tems , si les Angekoks n'étoient continuellement occupés à réparer ces ruines. Ces imposteurs les entretiennent dans cette illusion grossiere , en apportant quelquefois au peuple des morceaux de bois rompu , qu'il prend pour les debris de la grande machine. Le ciel ou le firmament a son axe appuyé , disent les Groënlandois , sur le sommet d'une grande montagne , placée au nord , & fait ses révolutions autour de son centre. Leur astronomie ne contient que des fables. Ils vous diront que tous les corps célestes sont des Groënlandois , ou des animaux qui par une fatalité singuliere ont été transportés au firmament ; & qu'en conséquence de leur ancienne nourriture , les astres dont ils ont pris la forme , sont pâles ou rouges. Les planètes en conjonction , sont deux femmes qui se visitent ou se querellent. Les étoiles tombantes , sont des ames qui vont faire un tour aux enfers , pour voir ce qui s'y passe. La constellation de la grande Ourse , ils l'appellent *la Renne* ; les sept étoiles de cette constellation

sont autant de chiens de chasse aux trousses d'un ours; & ces étoiles servent aux Groënlandois pour connoître le retour de la nuit dans l'hyver. Les Gémeaux sont pour eux *la poitrine du ciel*; & le baudrier d'Orion leur représente *des hommes égarés* qui ne sachant plus retrouver leur chemin au retour de la pêche des veaux, furent transportés aux cieux.

Le soleil & la lune étoient frère & sœur. Ils jouoient un jour avec d'autres enfans dans les ténébres, lorsque *Malina*, ennuyée des poursuites de son frere *Anninga*, frotta ses mains à la suye des lampes, & barbouilla le visage de celui qui la poursuivoit, afin de le reconnoître au grand jour; & de-là viennent les taches de la lune. *Malina* voulut s'échapper, mais son frere la poursuivit jusqu'à ce que prenant son vol dans les cieux, elle y fut changée en soleil, & son frere restant en chemin, fut la lune qui poursuit encore le soleil & tourne autour de lui, comme pour l'attrapper. Lorsqu'il est harassé de fatigue & de faim, (c'est au dernier quartier) il met son équipage de chasse & de pêche sur un traîneau tiré par quatre grands chiens, & reste quelques



quelques jours à se refaire & s'engraïsser ; ce qui produit la pleine lune. Cet astre se réjouit de la mort des femmes , & le soleil de celle des hommes : ainsi les uns ferment leurs portes aux éclipses de soleil , & les autres aux éclipses de lune. Car *Anninga* rode alors autour des maisons pour piller les viandes & les peaux , & pour tuer ceux qui n'ont pas observé fidèlement l'abstinence, ou la diète religieuse , que les devins ont prescrite sans doute. Aussi cache-t-on alors ses provisions , & les hommes portant leurs effets & leurs chaudières sur le toit de la maison , parlent tous ensemble en frappant sur ces meubles , pour effrayer la lune , & l'obliger de retourner à sa place. Aux éclipses de soleil , les femmes prennent les chiens par les oreilles ; s'ils crient , c'est un signe certain que la fin du monde n'est pas encore prochaine ; car les chiens qui existoient avant les hommes , doivent avoir un plus sûr pressentiment de l'avenir ; mais s'ils ne crioient pas , malheur qu'on a soin de prévenir par le mal qu'on leur fait , tout seroit perdu , l'univers crouleroit , il n'y auroit plus de Groënlandois.

Pourquoi les Groënlandois tirent les oreilles à leurs chiens , durant les éclipses du soleil.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Comment ils  
expliquent  
la cause du  
tonnerre &  
des éclairs.

Ils n'ont  
point d'Af-  
tologie.

Lorsqu'il tonne par hazard , on  
font deux vieilles femmes qui ha-  
bitent une petite maison dans l'air ,  
& s'y battent pour une peau de chien  
marin bien tendue. Dans la dispute  
la maison s'écroule , les lampes sont  
brisées , & le feu se disperse dans les  
airs. Voilà la cause du tonnerre &  
des éclairs. C'est avec de pareilles fa-  
bles que les habitans du Groënland  
amusent les enfans , les gens crédu-  
les & les étrangers qui les veulent  
écouter. Du reste s'ils ont peu d'astro-  
nomie , ils sont exempts d'astrolo-  
gie , & ne se tourmentent pas à cher-  
cher dans le ciel , ni dans le vol ou  
le chant des oiseaux , ce qui doit ar-  
river sur la terre ; contens d'étudier  
& de prévoir les changemens des  
tems dans la température de l'air , &  
dans l'aspect de l'horizon nébuleux  
ou serein.

### *Médecine des Groënlandois.*

Maladies &  
remèdes.

La Médecine n'a guères fait plus  
de progrès au Groënland que les au-  
tres sciences. Voici en peu de mots  
l'histoire des maladies & des remè-  
des connus en ce pays.

Aux mois de Mai & de Juin , les

Groënlandois ont les yeux rouges & larmoyans, ce qui vient des grands vents & de la réverbération des rayons du soleil réfléchis par les neiges & les glaces qui fondent. Ils tâchent de se garantir de cet éclat éblouissant avec une espèce de garde-vue ; c'est un morceau de bois mince & large de trois

HISTOIRE  
DU GROËN.  
LAND.

doigts, qu'ils s'attachent au front, & qui fait l'effet des bonnets de courrier à l'Angloise. D'autres portent devant les yeux une pièce de bois, où ils pratiquent des fentes pour voir à travers, sans être blessés par l'éclat de la neige. Si le mal aux yeux continue, ils se font une incision au front, pour que l'humeur s'écoule par cette issue. Quand ils ont des cataractes, une bonne femme les leur

Mal aux  
yeux.

cerne tout autour avec une aiguille crochue, & les enlève avec un couteau, si proprement, qu'il est rare qu'elle échoue dans cette opération. Mais depuis que les Groënlandois ont l'usage du tabac, ils sont moins sujets au mal des yeux ; ce qui prouve que cette poudre leur est peut-être plus utile qu'à beaucoup d'autres pays, où elle est devenue une nouvelle source de besoins, de dépenses, de vexations, de crimes & de peines.

Opération  
de la cata-  
racte.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Comment  
les Groën-  
landois arrê-  
tent le sai-  
gnement de  
nez.

Les Groënlandois saignent fré-  
quemment du nez, par la trop grande  
abondance de sang que l'huile, la  
graisse & la chair de poisson leur occa-  
sionnent. Quand ces pertes vont trop  
loin, ils prient quelqu'un de les sucer  
à la nuque du cou ; ou bien ils se  
lient fortement les deux doigts annu-  
laires ; ou prenant un morceau de  
glace dans leur bouche, ils respirent  
de l'eau de mer par le nez, & le sai-  
gnement cesse.

Ils éprouvent aussi des maux de tête  
& de dents, des vertiges, des pa-  
moisons, des paralysies, des hydro-  
pyxies, des épilepsies, & des attaques  
de folie : mais ces maladies sont assez  
rares, pour qu'ils n'y fassent aucun  
remède ; ce qui ne contribue pas à  
les multiplier.

Ils sont sujets à deux sortes d'érup-  
tions cutanées. L'une est une espèce  
de gale, ou de rogne, accompagnée de  
petits boutons qui leur couvrent tout  
le corps, à l'exception des mains ;  
mais cette maladie de peau n'est pas  
de durée, ni contagieuse. L'autre est  
comme une lèpre, qui leur infectant  
tout le corps d'une teigne putride,  
suint le malade jusqu'au tombeau, &  
se communique. Mais aussi ces sortes

Lépre con-  
tagieuse, at-  
tribuée à l'u-  
sage du pois-  
son.

de lépreux vivent à l'écart, & n'ont pour soulagement, que la facilité de se racler, & de faire tomber avec des plumes de faucon, ces écailles & ces croutes qui leur viennent, dit-on, de la quantité de poisson dont ils se nourrissent, comme si la chair des animaux ne pouvoit se convertir dans notre substance, sans qu'il nous fallût leur ressembler par quelque endroit. La petite-vérole étoit une peste inconnue aux Groënlandois, lorsqu'en 1733, un jeune garçon la leur apportant de Coppenhague, leur causa tout-à-coup, une perte de trois mille habitans qui moururent de cet horrible fleau.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Petite vé-  
role.

Ce Peuple dur & calleux, est quelquefois tourmenté de clous ou d'ulcères qui s'étendent de la largeur d'une de leurs assiettes, dont la matiere, dit-on, contribue à leur donner de ces fortes de maux. Mais ils s'en guérissent par une large incision au travers de la playe, qu'ils bandent ensuite avec un paquet de foin, ou quelque morceau de bois mince, pour que le frottement des habits n'envenime pas les chairs; & ils se mettent à l'ouvrage, sans discontinuer.

Quand ils se blessent, soit le pied,

soit la main , ils les plongent dans l'urine , pour étancher le sang. Ensuite ils y appliquent de la graisse de poisson , ou de cette niouffe qui leur sert de méche , bien imbibée d'huile , & ils lient la playe avec une pièce & des courroies de cuir. Mais si la blessure est large , ils la cousent avant de la panser.

Se cassent-ils un bras , ou une jambe , ils tiennent le membre où est la fracture , étendu jusqu'à ce qu'il se replace comme de lui-même , après l'avoir cependant entouré d'un bandage de cuir de semelle , fort épais. On est étonné de voir en combien peu de tems les os rompus se rejoignent , quand même il y auroit eu des esquilles dans la fracture.

Les Groënlandois n'ont guères de remèdes que pour les maux extérieurs , & ils guérissent promptement : mais ils n'en ont point pour les maladies internes , dont ils abandonnent le soin à la Nature. Ce sont pour l'ordinaire des consomptions , & des crachemens de sang , qu'ils tâchent pourtant d'arrêter , en mangeant d'une espèce de mousse noire qui croît sur les montagnes. Ils ont encore des diarrhées & des flux de sang qui

leur prennent sur-tout au printems , occasionnés par l'usage du poisson , & sur-tout par les mûres qu'ils mangent toutes vertes. Ce Peuple est aussi sujet à des langueurs & des maladies de poitrine , qui finissent par des fluxions dont ils sont étouffés.

Ils ne connoissent point les fièvres. Mais s'ils sont attaqués d'un point au côté, maladie qui leur vient des flegmes arrêtés , ils en sont avertis par des frissons , suivis d'un peu de chaleur qui se soutient avec de violentes convulsions de poitrine. C'est la maladie la plus commune , la plus fréquente , & la plutôt guérie par les remèdes ou la mort. Leur unique recours est à la pierre d'amiante qu'ils mettent sur l'endroit où ils sentent la douleur ; elle attire , ou fond sans doute l'humeur , comme elle dissipe les enflures. Depuis l'arrivée des Européens , ils se font saigner pour ces sortes d'attaques , & quelquefois aussi par précaution , ce qui leur épargne bien des accidens & des maladies.

La plûpart de ces maux leur viennent du genre de vie irrégulier , que la Nature avare les force de mener. Car en hyver , un homme entre dans

une étuve tranſi de froid, au point de ne ſentir ni ſes mains, ni ſon viſage. Enſuite, lorsqu'il ſue, il paſſera de ſon poële à la biſe glacée, preſque demi-nud. S'il n'a rien à manger, il reſte deux ou trois jouts à jeun; & quand les proviſions abondent au logis, ſon ventre ne deſemplit jamais. S'il a chaud & ſoiſ, l'eau ne ſera point aſſez froide pour lui, qu'il ne la mette à la glace, & comme il ne boit que lorsqu'il eſt extrêmement altéré, il s'étouffe à force d'eau. Auſſi la plûpart des maladies, & ſur-tout les points au côté, ne les attaquent guères qu'au cœur de l'hiver, quand ils ſont dépourvûs de vivres. D'ailleurs on ne peut jamais leur perſuader de ſuer dans ces ſortes de fluxions; au contraire, ils s'efforcent de ſe rafraichir, en bûvant à la glace: ainſi le mal les a promptement emportés.

Funérailles.

M. Crantz place les funérailles après la Médecine; ſi ce n'eſt pas l'ordre des matieres, c'eſt du moins l'ordre des choſes. Dès qu'un Groënlandois, dit-il, eſt à l'agonie, on l'arrange dans ſes beaux habits & ſes bottes, & on lui attache les jambes contre les hanches, ſans doute, afin



que son tombeau soit plus court. Aussitôt qu'il est mort, on jette ce qui touchoit à sa personne, de peur d'en contracter une contagion de malheur. Tous les gens de la même maison doivent aussi mettre dehors tous leurs effets, jusqu'au soir, où l'odeur du cadavre sera évaporée. Ensuite on pleure le mort en silence pendant une heure, & l'on prépare sa sépulture. On ne sort jamais le corps par la porte de la maison; mais par la fenêtre; & si c'est dans une tente, on l'enlève par une ouverture qu'on fait derrière en tirant une des peaux qui ferment l'enceinte de la tente. Une femme tourne autour du logis avec un morceau de bois allumé, disant, *Pikser-rukpok*, c'est-à-dire, *il n'y a plus rien à faire ici pour toi*. Cependant le tombeau, qui pour l'ordinaire est de pierre, se prépare au loin & dans un endroit élevé. On met un peu de mousse sur la terre, au fond de la fosse, & par-dessus la mousse on étend une peau. Le corps enveloppé, & cousu dans la plus belle pelisse du mort, est porté par son plus proche parent; qui le charge sur son dos, ou le traîne par terre. On le descend

dans la tombe , puis on le couvre d'une peau avec un peu de gazon verd , & par-dessus on entasse de grosses pierres larges , pour garantir le corps des oiseaux & des renards. On met à côté de son tombeau , son kaiak , ses flèches , & ses outils ; ou si c'est une femme , on lui laisse son couteau & ses aiguilles. Car les morts auroient beaucoup de chagrin d'être privés de ces atirails ; & le chagrin ne fait pas de bien à leur ame. D'ailleurs bien des gens pensent qu'on a besoin de ces ressources pour vivre dans l'autre monde. Ces gens-là mettent la tête d'un chien sur le tombeau d'un enfant ; car l'ame d'un chien , disent-ils , sçait trouver son chemin par-tout , & ne manquera pas de montrer au pauvre enfant , qui ne sçait rien , le chemin des ames. Mais depuis qu'on s'est aperçu que les effets qu'on mettoit sur les tombeaux , avoient été volés , sans crainte de la vengeance des spectres , ou des mânes des morts , quelques Groënlandois ont supprimé ces sortes de présents , ou d'offrandes. Cependant ils ne se servent point de ces effets , mais ils les vendent à d'autres qui n'ont aucun scrupule de ce marché.

Un enfant à la mammelle , qui ne peut encore digérer que le lait , ni trouver une nourrice , est enterré vif avec sa mere morte , ou peu de tems après elle , quand le pere n'a pas le moyen de le conserver , ni le cœur de le voir souffrir plus long-tems. Quel tourment & quel horrible office pour un pere , d'enterrer ainsi son propre fils tout vivant ! Mais il faut avoir eu un fils , il faut l'avoir perdu , pour sentir cette affreuse situation. Une veuve qui sera déjà vieille , affligée & malade , sans enfans ni parens qui soient en état de la soutenir , est ensevelie dès son vivant , & l'on vous dit encore que c'est un acte de pitié que d'épargner ainsi à cette malheureuse créature la peine de languir dans un lit de douleur d'où elle n'a point d'espérance de se relever ; que c'est soulager sa famille d'un fardeau trop onéreux à la tendresse même. Mais , dit M. Crantz , c'est plutôt avarice , insensibilité ; car on n'enterre pas de même un vieillard inutile , à moins qu'il n'ait point de parens ; encore alors aime-t-on mieux le conduire dans quelque île déserte , où on l'abandonne à sa cruelle destinée. Triste & malheureux

se condition de la vie sauvage, où la nature force la pitié même à devenir féroce !

Après l'enterrement, ceux qui ont accompagné le convoi, retournent à la maison du deuil. Les hommes y sont assis dans un morne silence, les coudes appuyés sur leurs genoux, & la tête sur leurs mains : les femmes prosternées la face contre terre, pleurent & sanglottent à petit bruit. Le plus proche parent du mort prononce son éloge funébre, ou une élégie qui contient les bonnes qualités de celui qu'on regrette. A chaque période ou strophe de sa chanson, l'assemblée l'interrompt par des pleurs & des lamentations éclatantes, qui redoublent à la fin de l'éloge. Le gémissement des femmes sur-tout est d'un ton vraiment lugubre & touchant. Une pleureuse mène ce concert funébre, qu'elle entrecoupe de tems en tems par quelques mots échappés à la douleur ; mais les hommes ne se font entendre que par des sanglots. Enfin le reste des provisions comestibles que le défunt a laissées, est étalé sur le plancher, & les gens du deuil s'en régalez. Ils répètent leurs visites de condoléance

durant une semaine ou quinze jours, tant qu'il y a des vivres chez le mort. Sa veuve doit toujours porter ses habits les plus vieux, déchirés & sales ; jamais elle ne se lave ; elle se coupe les cheveux ou ne paroît qu'échevelée, & quand elle sort, elle a toujours une coëffure de deuil. La maîtresse de la maison qui reçoit les visites, dit à tous ceux qui entrent : *celui que vous cherchez, n'y est plus ; hélas ! il est allé trop loin ;* & les pleurs recommencent : ces lamentations se renouvellent pour une demi-heure chaque jour, durant des semaines & quelquefois un an entier, selon l'âge qu'avoit le défunt, ou l'importance dont il étoit à sa famille. Quelquefois on va le pleurer sur sa tombe, & sur-tout les femmes aiment à lui réitérer ces tristes devoirs. Les hommes moins sensibles, ne portent guères d'autres marques de deuil, que les cicatrices des blessures qu'ils se font quelquefois dans les premiers transports de la douleur, comme une preuve d'une affliction profonde, qui pénètre l'ame & le corps tout-à-la-fois.

Rien ne convient mieux, à la fin de cet article des funérailles, qu'une

chanson funébre rapportée par M. Dalager, & prononcée par un pere qui pleuroit la mort de son fils. Heureux encore les peres qui peuvent parler, dans ces sortes d'afflictions!

Eloge funébre d'un fils, prononcé par son pere.

» Malheur à moi, qui vois ta place  
» accoutumée, & qui la trouve vuide !  
» Elles sont donc perdues les peines  
» de ta mere pour sécher tes vêtements ! Hélas ! ma joie est tombée en  
» tristesse ; elle est tombée dans les  
» cavernes des montagnes. Autrefois,  
» lorsque je revenois le soir, je ren-  
» trois content, j'ouvrais mes foibles  
» yeux pour te voir, j'attendois ton  
» retour. Ah ! quand tu parois ; tu vo-  
» guois, tu ramois avec une vigueur  
» qui défioit les jeunes & les vieux.  
» Jamais tu ne revenois de la mer les  
» mains vuides, & ton kaiak rappor-  
» toit toujours sa charge de poules, ou  
» de veaux. Ta mere allumoit le feu,  
» dresseoit la chaudiere, & faisoit  
» bouillir la pêche de tes mains. Ta  
» mere étaloit ton butin à tous les  
» conviés du voisinage, & j'en pre-  
» nois aussi ma portion. Tu voyois de  
» loin le pavillon d'écarlate de la cha-  
» loupe, & tu criois de joye, voilà  
» le marchand qui vient. (a) Tu sautois

(a) C'étoit le Faâleur Danois.

» aussi-tôt à son bord , & ta main  
» s'emparoit du gouvernail de sa cha-  
» loupe. Tu montrois ta pêche , & ta  
» mere en séparoit la graisse. Tu rece-  
» vois des chemises de lin & des la-  
» mes de fer , pour le prix du fruit de  
» tes harpons & de tes flèches. Mais  
» à présent , hélas ! tout est perdu. Ah !  
» quand je pense à toi , mes entrail-  
» les s'émeuvent au dedans de moi.  
» O ! si je pouvois pleurer comme les  
» autres , du moins je soulagerois ma  
» peine. Eh ! qu'ai-je à souhaiter dé-  
» formais en ce monde ? La mort est  
» ce qu'il y a de plus désirable pour  
» moi. Mais si je mourois , qui pren-  
» droit soin de ma femme & de nos  
» autres enfans ? Je vivrai donc enco-  
» re un peu de tems , mais privé de  
» tout ce qui réjouit & console l'hom-  
» me sur la terre . . . . »



## LIVRE QUATRIEME.

*Annales, ou Histoire civile du  
Groënland.*

## CHAPITRE PREMIER.

*Annales du vieux Groënland.*

QUE peut-on sçavoir de l'histoire d'un país où l'on ne trouve aucune tradition, soit orale, soit écrite, ni le moindre monument qui nous atteste les événemens qui s'y sont passés? Quand même un peuple, aussi sauvage que le sont les Groënlandois, auroit conservé quelque mémoire des tems reculés, devoit-on s'y fier, après les fables & les erreurs grossières qui cachent l'origine & décelent l'enfance des nations les plus policées? Mais si les habitans d'un país ignorent eux-mêmes leur propre histoire, peut-on écouter ce qu'en débitent des étrangers qui s'y sont établis par la conquête, & qui certai-



nement dans des siècles de ténèbres & de guerre, n'ont eu ni le loisir, ni la pensée de recueillir des faits pour la postérité? Lorsque l'Europe, mais sur-tout la Norwége, n'a que du faux merveilleux à nous offrir sur ses commencemens; en sera-t-elle plus croyable, quand elle parlera d'un tems & d'un pays encore plus faits pour l'oubli? Cependant comme il est certain qu'on trouve au Groënland des ruines & des vestiges d'anciennes habitations, dont l'établissement & la chute n'ont point d'époques fixes dans l'histoire; & qu'il est nécessaire de donner à ces monumens quelque origine, il faut toujours en admettre une traditionnelle, avant de découvrir la véritable. Ainsi l'on peut suivre pour l'histoire du Groënland, ce qu'en rapporte M. Mallet dans son introduction à l'histoire du Dannemarck. C'est un Ecrivain judicieux, après lequel on ne doit pas rougir de marcher dans l'incertitude, jusqu'à ce que le tems ait fourni des moyens d'éclaircir ce qu'il nous a transmis, sur la foi des meilleurs guides dans les antiquités du Nord. On se permettra donc ici de transcrire cet Historien, selon l'usage & la li-

berté des premiers auteurs de la collection des voyages, qui ont mieux aimé rapporter simplement les paroles des Voyageurs éclairés, ou des bons Auteurs qu'ils citoient, que d'en rendre le témoignage suspect par des altérations du texte.

Découverte  
du Groën-  
land par les  
Norvégiens.

(a) » Environ un siècle après la découverte de l'Islande, un Seigneur Norvégien nommé *Torwald*, étant » exilé de son pais pour avoir tué » quelqu'un en duel, se retira en » l'Islande avec son fils *Eric* surnommé » le *Roux*. *Torwald* étant mort dans » cette isle, son fils ne tarda guères » à se voir obligé d'en sortir pour une » raison semblable à celle qui avoit » fait bannir son pere de Norwége ; » ne sçachant donc où se réfugier, » la nécessité le détermina à tenter la » découverte d'une côte qu'un autre » marinier Norvégien avoit apperçue » au nord de l'Islande. Cette tentative fut heureuse ; il découvrit bien- » tôt le pais qu'il cherchoit, & y aborda » en 982. Il s'établit d'abord dans une » petite isle que formoit un détroit » qu'il appella de son nom *Eric-Sund*, » & il y passa l'hiver. Au printems » il alla reconnoître la terre ferme,

(a) Histoire du Dannemarck ; Tom. I. Chap. XI.

» & l'ayant trouvée couverte d'une  
» agréable verdure, il lui donna le nom  
» de *Groënlande* ou de *Terre-verte*,  
» qu'elle porte encore aujourd'hui.  
» Après un séjour de quelques années,  
» il repassa en Islande où il persuada  
» à plusieurs personnes d'aller s'éta-  
» blir dans le país qu'il avoit décou-  
» vert. Il leur en parla comme d'une  
» terre abondante en excellens patura-  
» ges, en côtes poissonneuses, en pel-  
» leries & en gibier. De retour avec  
» ses Islandois, il s'appliqua à faire  
» fleurir cette colonie encore foible  
» & naissante.

» Quelques années après *Leif* fils  
» d'*Eric* ayant fait un voyage en Nor-  
» wége, y fut reçu favorablement du  
» Roi *Olaüs Tryggueson*, à qui il pei-  
» gnit la *Groënlande* des couleurs les  
» plus avantageuses. *Olaüs* venoit de  
» se faire Chrétien, & étoit animé du  
» zèle le plus ardent pour répandre  
» dans le Nord la religion qu'il avoit  
» embrassée. Il retint *Leif* à sa Cour  
» pendant l'hyver, & fit si bien qu'il  
» lui persuada de se faire baptiser.  
» Au printems il le renvoya en *Groën-*  
» *lande* accompagné d'un Prêtre qui  
» devoit l'affermir dans la foi, & tâ-  
» cher de la faire recevoir à la nou-

» velle nation. *Eric* fut d'abord très-  
 » offensé de ce que son fils avoit ab-  
 » juré le culte de ses peres ; mais il  
 » s'appaisa enfin , & le Missionnaire  
 » aidé de *Leif* , ne tarda pas même à  
 » l'amener avec toute la colonie à la  
 » connoissance du vrai Dieu. Avant  
 » la fin du dixieme siecle , il y eut  
 » déjà des Eglises en Groënlande :  
 » on érigea même un Evêché dans la  
 » nouvelle ville de *Garde* , la princi-  
 » pale du païs , & où les Norwégiens  
 » allerent long-tems commercer. Peu  
 » de tems après , les Groënlandois se  
 » multipliant , on fonda une autre  
 » petite ville nommée *Albe* , & un  
 » Cloître à l'honneur de St. Tho-  
 » mas... Les Groënlandois reconnois-  
 » soient les Rois de Norwége pour  
 » leurs Souverains , & leur payoient  
 » un tribut annuel dont ils voulurent  
 » inutilement s'affranchir en 1261.  
 » Cette colonie subsista dans cet état  
 » jusques vers l'an 1348 , époque  
 » d'une contagion furieuse connue  
 » sous le nom de *mort noire* , qui fit de  
 » grands ravages dans tout le Nord. De-  
 » puis ce tems-là , la colonie de *Garde* ,  
 » celle d'*Albe* & tous les établissemens  
 » formés par les Norwégiens sur  
 » la côte orientale de la Groënlande ,

» ont été si fort oubliés & négligés ,  
» qu'on en ignore entièrement le sort  
» actuel. Tous les efforts qu'on a  
» faits pour les retrouver , n'ont abouti  
» ni qu'à la découverte de la côte de  
» l'Ouest , où les Danois ont établi  
» dans ce siècle quatre nouvelles colonies.  
» Les chroniques Islandoises témoignent  
» unanimement que les anciens Norvégiens  
» avoient aussi formé des établissemens  
» sur cette côte de l'Ouest ; mais comme on  
» ne les retrouvoit point , leur autorité pa-  
» roissoit suspecte à bien des gens . . .  
» Enfin il a fallu leur rendre toute la  
» confiance qu'on vouloit leur ôter ,  
» & convenir de la bonne foi & de l'exac-  
» titude de leurs auteurs. Il n'y a pas  
» long tems que les Missionnaires Danois  
» ont retrouvé le long de cette côte des  
» ruines de grandes maisons de pierre ,  
» d'Eglises bâties en forme de croix , de  
» morceaux de cloches cassées ; ils ont  
» découvert que les sauvages du pays  
» avoient conservé un souvenir très distinct  
» de ces anciens Norvégiens , des lieux  
» qu'ils habitoient , de leurs coutumes ,  
» des démêlés de leurs ancêtres avec eux ,  
» de la guerre qu'ils leur firent , qui ne finit que

» par la destruction de ces étrangers. »

Comme M. Mallet renvoye ici à la relation de M. Egède , la plus authentique que nous ayons sur le Groënland depuis un certain tems , il est juste de reprendre les traces de ce guide , pour reconnoître les monumens de la découverte & de l'établissement des Norwégiens . . . . Peu de tems après leur arrivée , nous dit ce Missionnaire , ils rencontrent dans la partie occidentale du Groënland , un peuple sauvage qui devoit tirer son origine des Américains , comme on le conjecture par le caractère , la maniere de vivre & l'habillement des peuples situés au nord de la baye d'Hudson. On suppose que ceux - ci qui ne diffèrent en rien des Groënlandois , auront avancé du Nord au Sud , où ils ont dû rencontrer les Norwégiens. Ainsi le Groënland auroit été peuplé successivement par les Américains & les Européens. Quoi qu'il en soit , on ignore les causes de la ruine des colonies de Norwége. On veut que la navigation ait été interrompue entre la Norwége & le Groënland , par les périls & les obstacles dont la mer a couvert l'espace qui sépare ces terres.

On ajoute que Marguerite qui fut à la fois Reine de Dannemarck & de Norwége vers l'an 1389 , gêna d'abord le commerce du Groënland ; que n'ayant pas reçu les tributs qu'elle en attendoit , elle en arrêta la navigation par des peines rigoureuses contre ceux qui l'entreprendroient sans sa permission , & qu'enfin tous les voyages en cette terre, proscrire à tant de titres , cessèrent insensiblement par les guerres qui s'élevèrent entre le Dannemarck & la Suède à la fin du quatorzième siècle. Dans le quinzième , les *Skrællingers* , ou Sauvages du Groënland , désolèrent la colonie occidentale des Norwégiens , qui contenoit , dit-on , quatre Eglises & près de cent villages ou habitations. Quand ceux de la colonie orientale vinrent pour repousser les Sauvages , ils ne trouverent dans le pais dépeuplé que du bétail , c'est-à-dire , des bœufs & des brebis errans dans les campagnes ; s'il est vrai que ces animaux aient pû vivre en un climat si froid , où l'on n'ose pas en transporter aujourd'hui. Mais qu'est devenue cette colonie orientale , où l'on comptoit jusqu'à douze Eglises paroissiales & 190 habitations ou villages ? Peut-

être la mer aura-t-elle submergé tout-à-coup ces édifices & ces plantations; ou bien détournant vers cette côte le cours des glaces qui passent entre le Spitzberg & le Groënland, aura-t-elle rendu ce país inabordable par l'orient. Il est probable que la nature y a fait elle-même une révolution, qui aura rompu tous les liens & les moyens politiques de communication entre ces colonies & leur Métropole. Voici tout ce qu'on rapporte au sujet de cette colonie orientale.

Un Evêque d'Islande, vers le milieu du seizième siècle, poussé par la tempête à l'Est du Groënland, vit, dit-il, sur le rivage, les habitans conduire leurs brebis & leurs agneaux. Mais comme c'étoit le soir, & que le vent le ramena tout-à-coup vers son île, on ne peut guères compter sur ce témoignage. Un négociant de Hambourg qui, pour avoir été jetté trois fois sur les côtes du Groënland, fut surnommé le Groënlandois, dit qu'une fois ayant ancré dans une île déserte à la côte orientale de ce país, il avoit vû de-là plusieurs îles habitées; & que s'étant approché d'une habitation, il y avoit trouvé l'attirail d'un bateau, & le cadavre d'un



d'un homme étendu la face contre terre, enveloppé dans ses habillemens partie de drap & partie de cuir, avec un vieux couteau à ses côtés, que le Hambourgeois emporta en Islande par curiosité.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Ajoutons à ces notices, ce que M. Crantz a recueilli dans les meilleurs Auteurs qui aient parlé du Groënland. L'un des plus consultés est *Torfaus*, Historiographe du Roi de Dannemark. C'est un Islandois, Auteur d'un ouvrage intitulé *l'ancienne Groënlande*, *Grænlandia antiqua*. Quoiqu'il ne rapporte que des choses incertaines sur la côte orientale du Groënland, on doit les conserver en attendant qu'elles soient démenties ou vérifiées par l'observation & par des mémoires plus authentiques des voyageurs. Cet Historien a suivi pour la description de cette côte inconnue, *Yvar-Beer*, qui fut grand Justicier de l'Evêque du Groënland dans le 14<sup>e</sup>. siècle. Cet Auteur divise le vieux Groënland par le promontoire de *Herjolfs* qui sépare cette côte orientale en deux parties. Ce Géographe place ce Cap au 63<sup>e</sup> degré, & la Carte de M. Crantz au 65<sup>e</sup>. *Thorlak*, Evêque d'Islande, au 17<sup>e</sup>. siècle, dit que sous ce promontoire, on

Description  
de la côte  
orientale du  
Groënland.

trouve au nord la baye de *Skaga-Fiord*, dont l'entrée est comme fermée par un long banc de sable; mais qui laisse passage aux vaisseaux & même aux baleines dans les hautes marées. Plus au Nord-Est, on place la baye appelée *Ollum-Lengri*, si longue qu'on n'en connoît pas la fin: enforte qu'on soupçonne que ce peut être un détroit qui rend à la baye de *Disko*. Celle d'*Ollum-Lengri* est parsemée de petites isles, ou de marais & de plaines couvertes de verdure. *Torfæus* dit qu'elle est située au 66<sup>e</sup>. degré. Au-delà sont des deserts qu'on appelle *Obygder*, précédés au Sud par la baye de *Funkabuder*. Derrière celle-ci, s'élèvent à l'Ouest dans les terres, deux montagnes dont l'une s'appelle *Blaaferken*, c'est-à-dire *chemise bleue*, à cause de la couleur de ses glaces; & l'autre *Huit-serken*, *chemise blanche*, parce que la glace en paroît moins foncée & plus claire, soit que cette différence vienne de la réflexion de la lumière, ou de ce qu'une de ces montagnes est couverte de glace, & l'autre de neige. Mais il faut bien constater leur existence, ayant de discuter leurs propriétés accidentelles.

Quand un vaisseau se trouve à moitié chemin , entre le cap de *Snafels* sur la côte occidentale de l'Islande & le promontoire de *Herjolfs* sur la côte orientale du Groënland , séparés par une distance de 120 lieues , on peut voir en même tems les montagnes de glace de ces deux régions.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

En descendant du Cap de *Herjolfs* à celui des *Etats* , on rencontre beaucoup d'îles , dont la plus considérable est celle de *Kétil* , remarquable autrefois , dit-on , par un cloître de Moines de St. Augustin , & par deux Paroisses. Ensuite vient l'isle des *Corbeaux* , où étoient des Religieuses de St. Olaüs. Plus bas au Sud , on passe devant l'isle de *Rinscy* où se trouvent quantité de rennes , & du marbre bâtard , dont les Groënlandois font des vases , ou cuves , qui contiennent jusqu'à dix ou douze tonnes ; celles-ci sont d'une mesure , ou grandeur , qu'on ne définit pas. De cette Description géographique , informe , incertaine , & fort contestée entre les Ecrivains qui traitent de l'ancien Groënland , il résulte que les habitations , ou colonies des Norvégiens s'étendoient jusqu'au 65<sup>eme</sup>. degré de latitude , soit à l'Orient , soit à l'Occident.

*Torfæus* dit, d'après un ancien livre Islandois du douzième siècle, que le froid n'est pas aussi vif au Groënland, du moins sur la côte orientale, qu'en Islande & en Norvège; mais que les orages y sont plus violens, quoiqu'assez rares & peu dangereux. Cependant la Peyrere, qui fut Secrétaire d'un Ambassadeur de France dans les Cours du Nord, & qui adressa, en 1645, à M. de la Motte-le-Vayer, une relation du Groënland, rapporte, d'après des annales Danoises, qu'en 1308 il y eut au Groënland un orage dans lequel une église fut brûlée par le feu du ciel; & que ce tonnerre fut suivi d'une tempête qui renversa les sommets de plusieurs rochers, d'où elle fit voler au loin, comme une pluie de cendre. A cet événement succéda l'hyver le plus froid qu'on eût encore vû, de sorte que la glace ne dégela point de toute l'année.

Du reste, il n'y a point d'accord dans les descriptions qu'on nous donne des productions & de la fécondité du vieux Groënland, ni de liaison & de suite dans les faits qui composent l'histoire des colonies de la Norvège, établies en ce pays. On y voit que la

religion chrétienne y eut un Evêque dès le douzième siècle, & cet Evêque, des droits temporels, qui occasionnerent le meurtre d'un Seigneur tué par un autre dans un cimetière : voici le fait en abrégé. Un Norvégien de considération, qui s'appelloit *Arnbiærn*, accompagnant le premier Evêque envoyé de la Norvège au Groënland, fut jetté par la tempête avec deux vaisseaux, fort loin de cette terre, & ne reparut plus. Quelque tems après, on trouva sur la côte, un vaisseau qui avoit fait naufrage. L'Evêque en donna la cargaison à celui qui l'avoit découvert, & appropria le vaisseau à l'Eglise. Dans la suite, *Ausur*, neveu d'*Arnbiærn*, vint au Groënland, redemander les effets & le vaisseau de son oncle. *Einar*, arrière petit-fils de *Leif*, fils de cet *Eric* qui avoit découvert le Groënland; *Einar* qui avoit juré de protéger le patrimoine de l'Eglise, refusa à *Ausur* l'héritage d'*Arnbiærn*. Le neveu se vengea de ce refus, en faisant périr le vaisseau qu'il redemandoit. *Einar*, provoqué par les reproches que lui faisoit l'Evêque, d'avoir trahi son serment, en laissant violer les droits de l'Eglise, un jour qu'il sortoit de

l'office divin avec *Aufur*, qui ne se défit de rien, l'assassina d'un coup de hache. Le meurtrier fut tué par les vengeurs d'*Aufur*. Guerre entre deux partis soulevés par la haine de deux familles ; beaucoup de sang versé de part & d'autre, mais sur-tout du côté de la faction d'*Aufur*. Enfin la paix fut faite, à condition que *Sok*, pere d'*Einar*, payeroit en argent le surplus des hommes tués dans la faction opposée à son fils.

*Torfæus*, qui rapporte ce fait, donne ensuite une liste de dix Evêques du Groënland, qui se succédèrent depuis l'an 1121, jusqu'à l'année 1343. Le Baron de Holberg, dans son Histoire du Dannemark, en ajoute sept autres, depuis cette dernière époque, jusqu'à l'an 1408.

Origine  
des *Skræ-  
lings*, ou des  
habitans ac-  
tuels du Gro-  
ënland.

M. Crantz abandonne ici les ramas informes des Historiens du Groënland, pour chercher l'origine des habitans actuels de cette région. Il va d'abord dans la *Winlande*, qui fut découverte par les Norvégiens à peu près dans le même tems que le Groënland, & cette *Winlande*, dit-il, ne peut être que la côte de Labrador, ou l'isle de Terre neuve en Amérique. C'est de-là, vraisemblablement,

ou du Canada, que les *Skrællings*, ou la race des Sauvages actuels, entrèrent dans le Groënland, vers le quatorzième siècle. Car ces Sauvages ne pouvoient venir de l'Europe, à moins que ce ne fût par la nouvelle Zemble, ou par le Spitzberg. Mais depuis les découvertes qu'on a faites sur la mer glaciale, on sçait que ces terres ne sont point contiguës avec le Groënland. Il auroit donc fallu, pour passer de la Zemble, ou du Spitzberg, à la côte orientale du Groënland, traverser un grand espace de la mer glaciale sur de petits canots, ou faire, à pied, ce long chemin de glace. D'ailleurs il n'y a pas autant de ressemblance entre la nation Groënlandoise & les Samoyedes, ou les Ostiaques, qui habitent sur les côtes du Nord & du Nord-Est de la mer glaciale, qu'on en trouve entre ce même Peuple & les Kalmoucs, les Tonguses & les Kamschadales situés au Nord-Est de la Tartarie. C'est vraisemblablement de ces derniers pays, que les Peuples, de qui descendent les Groënlandois, seront entrés dans l'Amérique, poussés les uns par les autres. Car l'Amérique est si voisine du Kamtschatka, que vers le 66<sup>ème</sup>. degré,

l'on n'a qu'un très-petit détroit à franchir de l'une à l'autre. En Amérique ces Tartares auront couru d'isle en isle, jusqu'au détroit de Davis ; d'où le hazard les aura portés au Groënland. M. Crantz cite, à l'appui de cette conjecture, le témoignage d'un Missionnaire de la Congrégation des Freres Moraves. Cet homme, très-instruit de la langue Groënlandoise, fit en 1764, un voyage à la terre de Labrador, sous la protection de M. Hugues *Palliser*, Gouverneur de Terre-neuve. Il rencontra le 4 Septembre environ deux cens Sauvages, dont un le reçut d'abord assez mal. Mais quand il se fut apperçu que le Missionnaire avoit l'habillement du pays, & qu'il en parloit la langue, il appella les autres Sauvages, en leur disant, *c'est un de nos amis*. Ils le conduisirent dans leurs cabanes, & le comblèrent d'amitiés, quoique les autres Européens l'eussent averti qu'il y auroit du risque pour sa vie, à s'exposer seul parmi les Sauvages. L'année suivante ce Missionnaire retourna chez eux avec M. *Drachart*, l'un de ses confreres, qui possédoit encore mieux que lui la langue du Groënland. Ces deux Européens vérifierent que ce langage



ne différoit pas plus de celui des Américains , que les dialectes Groënlandois du Sud & du Nord , ne diffé-

M. Crantz ne dissimule pas qu'il y a de fortes objections à faire contre l'hypothèse , qui suppose que les Norvégiens auront été chassés du Groënland par les Sauvages *Skrællings* , comme si cette petite Nation foible & timide , après avoir fui de l'Amérique devant tous ses ennemis , avoit pû vaincre les Norvégiens , ces braves enfans des conquérans de l'Europe entière. Mais il répond que les Colonies de la Norwége établies au Groënland , auront moins été dépeuplées par l'incursion des Sauvages du Nord , que par cette terrible *peste noire* qui ravagea toute l'Europe en 1350 , & que les Norvégiens eux-mêmes portèrent à leur Colonie du Groënland. Cette épidémie attaqua , dit-on , non-seulement les hommes & les animaux , mais jusqu'à la racine des plantes. Cependant prenons garde qu'on ne confonde ici le ravage de cette peste , avec le rude hyver de 1309 , dont nous avons parlé plus haut , d'a-

près la relation de la Peyrere, & qui dut faire périr tous les arbres. Quoi qu'il en soit des suites de ces deux fleaux séparés ou confondus, la mortalité diminua considérablement la population des Colonies Norwégiennes, & les affoiblit sans doute au point que le peu de monde qui leur restoit, fut obligé de céder le terrain aux Sauvages, & de se retirer des côtes de l'Ouest à celles de l'Orient. Car *Yvar-Beer*, cet homme de loi, qui écrivoit au quatorzième siècle, termine sa relation du Groënland par ces mots : » toute la côte occidentale est maintenant occupée par les » *Skrællings* ». Ainsi les Colonies Norwégiennes, d'ailleurs abandonnées de leur Métropole, furent détruites par la famine & les Sauvages, ou réduites à s'incorporer avec des nationaux, issus ou venus de l'Amérique. Peut-être aussi se réfugièrent-elles dans des montagnes & des isles, pour y repasser de l'état social des Peuples civilisés, à la misère & l'indépendance d'une vie sauvage.

L'histoire ne peut suivre les traces de ces Colonies perdues ou dispersées, qu'à la faible lumière, qu'on tire avec peine, des courtes & des

réçits des Sauvages eux-mêmes. M. Crantz a recueilli quelques-unes de leurs relations, qui peuvent exercer l'esprit de conjecture, au défaut de matériaux plus authentiques.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Un Groënlandois, appelé *Koja-ke*, qui habitoit à soixante lieues du *Cap-des-Etats*, sur la côte orientale, vint en 1752, voir quelques-uns de ses parens établis à *New-Hernhut*, maison des Freres Moraves, située à *Balls-river*. Cet homme raconta qu'il avoit logé chez lui, l'hyver précédent, deux Groënlandois qui avoient fait, avec un troisiéme, une excursion, ou un voyage de trois ans sur cette côte orientale. Ils s'étoient avancés jusqu'à un horizon que le soleil ne quittoit point aux grands jours de l'été, éclairant même à minuit le sommet des montagnes; ce qui désigne le 66<sup>me</sup>. degré de latitude. En route ils avoient été souvent obligés de mettre leur tente & leur canot sur un traîneau, qu'ils faisoient tirer par des chiens; ils cotoyoient toujours la terre, où la glace moins fortée que sur mer, fondoit plus vîte au soleil, & tombant dans les courans, alloit former sur les eaux une barriere impénétrable. Les habitans de ces bords

sont plus gros que ceux de l'Ouest; du reste ils ont les cheveux noirs, de longues barbes, & le teint à peu près comme les Groënlandois, dont ils parlent la langue, en l'articulant d'un ton voisin du chant. Ce Peuple est nombreux & paroît doux. Mais les voyageurs dont on rapporte le récit, n'osèrent pas entrer dans une baie assez belle, par la crainte des Antropophages qui l'habitoient. De tout tems les Groënlandois ont imaginé qu'il y avoit de ces sortes d'hommes, sur la côte inconnue de leur pays. Au commencement, dit Kojake, ils mangèrent de la chair humaine, dans une famine extraordinaire, occasionnée par un hyver excessivement rigoureux. Quand ils en eurent goûté, bientôt ils s'en firent une habitude; en sorte qu'ils gardent de cette chair coupée en morceaux dans leurs provisions, & qu'ils la mangent comme la chair de veau marin, c'est-à-dire, crue & souvent corrompue par la gelée. Mais ils ont l'attention de ne tuer, pour leur nourriture, que des vieillards & de jeunes orphelins, parce qu'ils sont inutiles, épargnant préférentiellement leurs chiens, dont ils tirent de grands services. Ils sont

vêtus de peaux , mais grossièrement jointes , faute d'aiguilles : car ils n'ont pas de fer ; aussi font-ils bien contents quand ils trouvent quelques clous dans les planches & les bois flottans , que le naufrage , ou les courans , jettent sur leurs rivages. Jamais ils n'ont vû de vaisseaux , & leurs bateaux ne vont point à la voile.

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

Un Facteur des Colonies Danoises , m'a fait , dit M. Crantz , le recit suivant , au sujet des habitans de la côte orientale. En 1757 , un Groënlandois du Sud , nous rapporta qu'il tenoit de quelques personnes du pays , qui avoient voyagé vers l'Orient , qu'on y trouvoit dans une baye , entre des montagnes , un Peuple qui tous les printems venoit sur la côte. Il est si nombreux , & d'ailleurs si cruel , qu'à son approche tous les Groënlandois fuyent dans des isles sur leurs canots. Ce Peuple qui ne peut les suivre , faute de bateaux , leur décoche une grêle de flèches , ( car il marche toujours le carquois sur le dos ) & ruinant leurs habitations , il emporte dans ses montagnes , tout ce qu'il a pillé.

Si l'on pouvoit ajouter quelque confiance à ces récits , qui sont évidemment exagérés par ces frayeurs popu-

lares si naturelles à l'esprit humain , il y auroit lieu de conjecturer que tous ces Peuples sauvages , qu'on prétend avoir trouvés sur la côte orientale du Groënland , descendent des restes & des débris des Colonies Norvégiennes , qui ont conservé une haine héréditaire contre les Indigènes.

Un autre Facteur très-curieux d'interroger les Groënlandois sur la nature de leur païs , & capable de réduire aux justes bornes de la vraisemblance , toutes les descriptions fabuleuses & contradictoires , m'a raconté , dit encore M. Crantz , les particularités qu'on va lire.

Les Groënlandois occidentaux qui doublent le Cap des Etats , sont arrêtés au bout de quelques jours de navigation , par un golphe si rempli de glaces , que jointes au courant qui les entraîne dans la mer , elles empêchent les bateaux d'aller plus avant.

» J'ai des raisons de croire , ( c'est le  
 » Facteur qui parle ) que ce golphe  
 » rend dans le détroit de Forbisher ,  
 » qui après avoir été jadis navigable ,  
 » s'est trouvé depuis un tems immémorial , entièrement fermé par les  
 » glaces. Ce détroit peut avoir environ  
 » 100 ou 120 lieues de longueur. »

Au-dessus, est le vieux Groënland, ce pays perdu, qui ne vaut peut-être pas la peine d'être retrouvé. En 1751 deux Groënlandois passèrent le golphe des glaces, & le repassèrent. Pendant les années 1756, 58, 60 & 61, quelques habitans de la côte orientale vinrent jusqu'au cap des Etats pour trafiquer avec ceux de l'Ouest. Ils sont trois mois à venir, & s'en retournent peu de jours après, pourvus de ce qui leur manquoit. Les Groënlandois du Cap des Etats, disent que ce peuple doit venir de bien loin, & ils l'appellent *North-landois* ou Septentrional, pour le distinguer d'eux-mêmes qui se nomment *Sud-landois* ou Méridionaux. Ce sont des sauvages sans culture ni morale, auprès desquels les Groënlandois de l'Ouest se regardent comme un peuple policé. Mais ils n'ont jamais entendu parler des Norwégiens, ni de leurs Eglises, ni de leurs colonies; c'est qu'ils n'habitent que des isles, où ils sont bloqués par les glaces. Cependant ils n'ont point vu de glaces flottantes depuis trois ou quatre ans. Ils en sont plus étonnés que nous, qui n'en avons point eu depuis 1756 jusqu'en 1762. Mais la

mer leur a charié beaucoup plus de bois flottant qu'à l'ordinaire. Ce peuple ne demande que du fer & des os. C'est pour en avoir qu'ils entreprennent depuis dix ans des voyages très périlleux. Ils apportent des peaux de renard, de veau marin, des cuirs, des chaudieres de marbre, qu'ils donnent sans compter, comme ils prennent ce qu'on leur rend en échange; regardant avec curiosité le linge, les étoffes de laine ou d'autres marchandises étrangères, mais sans paroître s'en soucier.

Voilà tout ce qu'on a pû recueillir de plus certain, ou de moins fabuleux sur la côte orientale du Groënland. Que n'a-t-on pas fait pour la retrouver? Frederic II. Roi de Danemark, après un siècle d'interruption de toute espèce de commerce ou de voyage au Groënland, y envoya en 1578 le fameux navigateur *Heinson*, qui découvrit à la vérité ce pais, mais de loin & sans y aborder, quoique la saison fût belle & le vent favorable. Un rocher magnétique, dit-il, caché sous les eaux, d'autres disent le *Remora*, arrêta son vaisseau tout-à-coup, & l'empêcha d'aller plus avant. Mais le véritable *Remora*



fut la crainte des glaces , ou la force  
 du courant qui le repoussèrent ; &  
 le desir de revoir sa patrie , fut sans  
 doute l'*Aiman* qui l'attira en arriere.

HISTOIRE  
 DU GROEN-  
 LAND.

Martin Forbisher qui retourna pour  
 la seconde fois au Groënland en  
 1578 , n'y pût, dit-on, retrouver le  
 détroit qu'il y avoit découvert deux  
 ans auparavant , & qui portoit son  
 nom. Cependant il en fut dédommagé  
 par la découverte d'un autre. Mais  
 ce nouveau détroit est-il dans la baye  
 d'Hudson , ou bien entre l'isle de  
 Terre neuve & le continent de Labra-  
 dor , ou dans le Groënland ? C'est  
 ce qu'on ne peut déterminer par la  
 carte de sa route , où les latitudes  
 sont très-confusément marquées. Ses  
 relations d'ailleurs présentent des  
 faits si peu compatibles & si mal liés ,  
 qu'elles jettent à tout moment le lec-  
 teur bien loin du Groënland où elles  
 prétendent l'attacher.

On a tenté sous le regne de Chris-  
 tian IV , Roi de Dannemark , jusqu'à  
 cinq voyages au Groënland. En 1605  
 l'Amiral Danois *Lindenow* , ayant fait  
 voile vers cette terre perdue , ancra d'a-  
 bord à la côte orientale , d'où il enleva  
 deux habitans sur son bord. Jean  
*Knight* , navigateur Anglois , parti sur

378 HISTOIRE GÉNÉRALE  
un vaisseau Danois, monta jusqu'au dé-  
troit de Davis où il trouva des hommes  
plus sauvages que ceux de l'Orient.  
Il en fit prendre quatre des mieux  
faits. L'un de ces malheureux devint  
si enragé de se voir pris, dit la Pey-  
rere, que les Danois ne le pouvant traî-  
ner, l'assommerent à coups de crosse  
de mousquet, ce qui fit peur aux au-  
tres trois qui se laisserent emmener.  
L'année suivante, *Lindenow* retour-  
na du Dannemark au détroit de  
Davis, avec les trois sauvages qu'a-  
voit pris Jean *Knight*. Dans le premier  
endroit où il aborda, les habitans n'o-  
ferent pas s'aboucher avec les gens  
de son vaisseau. Dans un second  
mouillage, les sauvages se mirent en  
posture de défense. Il prit encore  
terre en un troisieme endroit de la  
même côte, & l'un de ses gens ayant  
tenté de descendre, pour attirer les  
sauvages par des présents, ils le tuc-  
rent & le mirent en pieces à coups de  
couteau, pour se venger de la mort  
d'un des quatre qu'on avoit enlevés  
l'année précédente.

Les Groënlandois amenés à Cop-  
penhague sur les deux vaisseaux expé-  
diés en 1605, eurent le sort le plus  
déplorable. Deux y périrent de cha-

grin , après avoir tenté de s'enfuir sur des canots dans leur païs , vers lequel ils tournoient sans cesse des regards tristes & languissans avec de profonds soupirs. Deux autres prirent aussi la fuite ; on en rattrapa un qui fut ramené à Coppenhague. On remarqua qu'il pleuroit amèrement toutes les fois qu'il voyoit un enfant dans les bras de sa mere ; d'où l'on augura qu'il devoit avoir lui-même une femme & des enfans , quand il fut enlevé de son païs. Deux de ces sauvages vécurent dix ou douze ans avec les Danois , qui les employèrent à la pêche des perles dans le Jutland. L'un mourut de froid dans cet exercice , & l'autre de chagrin d'avoir perdu son compagnon.

En 1636 , une compagnie marchande de Coppenhague , équippa deux vaisseaux pour le Groënland. Ils y enleverent encore deux sauvages. Quand on fut en pleine mer pour s'en retourner , on voulut les laisser aller sur le tillac ; ces malheureux se jetterent dans l'eau , & probablement se noyèrent en voulant regagner les bords de leur terre natale. Ces mêmes vaisseaux revinrent chargés d'un sable qu'on avoit pris pour de l'or , à la cou-

leur & au poids. Mais ce sable mis au creuset par les Orfèvres de Copenhague, n'étant trouvé bon à rien, fut jetté dans la mer ; & le Capitaine qui en avoit fait charger les vaisseaux, tomba dans la disgrâce du Grand Maître du Royaume, qui étoit à la tête de l'entreprise, & il mourut de chagrin. Après neuf ou dix voyages faits depuis le commencement du dix-septième siècle jusqu'en 1674, pour découvrir le Groënland, en tout ou en partie, & pour y former des établissemens, les Danois se dégoutèrent de ces tentatives inutiles, & ne penserent plus à cette terre ingrate qui sembloit se dérober à leurs poursuites.

Enfin M. Egéde, Pasteur de Vogen, poussé par un zèle de religion, plus fort & plus puissant que la cupidité, ramena les vues du Ministère de Dannemark vers ce pays, qui présentoit à la couronne une branche de commerce à établir, & au Missionnaire des âmes à conquérir. Il faut entendre parler ce religieux Pasteur, pour mieux juger du mérite de son entreprise, par les motifs, les obstacles & les moyens qui servirent à en rehausser le prix & l'importance.

## CHAPITRE II.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.*Histoire des premiers établisse-  
mens Danois dans le  
Groënland.*

J'ÉCRIVIS en 1709, (dit M. Egé-  
de), à un de mes parens de Berghen, Tentatives  
de M. Egede  
pour aller au  
Groënland.  
qui avoit navigé dans le Groënland, pour lui demander des éclaircisse-  
mens sur ce país. Il me répondit » que  
» dans le Groënland qu'on appelloit  
» méridional, & qui étoit connu depuis  
» le 60<sup>me</sup>. degré de latitude jusqu'au  
» 74<sup>me</sup>. on voyoit des hommes sau-  
» vages; & que pour la partie orien-  
» tale, où s'étoient anciennement éta-  
» blies des colonies Norwégiennes,  
» on ne pouvoit plus en avoir connois-  
» sance, à cause des glaces flottantes  
» qui défendoient l'approche des cô-  
» tes. »

Cette réponse me toucha. D'un côté, je voyois des sauvages à éclairer, des Norwégiens à conserver, soit au christianisme, soit à la patrie; & de l'autre j'étois chargé non seulement du soin d'une Paroisse, mais d'une

femme & d'un enfant. Je ne sçavois à quoi me résoudre, incertain & flottant entre le bien de la religion qui m'appelloit au loin, & les cris de la nature qui me retenoit au sein de ma famille. Je restai dans cette perplexité jusqu'en 1710, où je me déterminai à dresser un plan pour la conversion & l'instruction des Groënlandois. Je l'envoyai dans un Mémoire à l'Evêque de Berghen; parce que c'étoit le port de Norwége d'où partoient les navires destinés pour le commerce du Groënland.

Ce Prélat octogénaire me répondit qu'il avoit envoyé mon Mémoire à la Cour. Du reste en louant mon projet, il me disoit : » comme vous » voulez quitter votre Cure, pour aller vous même instruire dans la Religion chrétienne les peuples du Groënland, je ne vois pas comment la chose pourroit réussir; puisque ces barbares ont une langue particulière que nous n'entendons point, & qu'ils n'entendent point la nôtre. Jesus-Christ n'envoya ses Apôtres dans tout le monde pour instruire les peuples, qu'après leur avoir communiqué le don des langues. »

L'Evêque de Drontheim à qui j'a-  
vois aussi communiqué mon plan ,  
parce que j'étois son diocésain , me  
répondit en 1711 : « Il y a eu au-  
» trefois des Evêques dans le Groën-  
» land , qui ont été sacrés à Drontheim  
» dont ils étoient suffragans.... Si quel-  
» que homme de Dieu vouloit al-  
» ler examiner la qualité du païs &  
» le naturel des habitans , il n'y a pas  
» de doute que le Roi , qui depuis  
» quelques mois a destiné les revenus  
» des postes à des œuvres pies ( *ad pias*  
» *causas* ) , ne favorisât un projet  
» aussi chrétien que le vôtre , sur-tout  
» si le commerce pouvoit fleurir par  
» ce moyen. Le Groënland est , on  
» n'en sçauroit douter , une partie de  
» l'Amérique ; & il ne doit pas être fort  
» éloigné de Cuba & d'Hispaniola ,  
» où se trouve une grande abondance  
» d'or . . . . Mais personne n'est plus  
» propre à aller chercher ces trésors ,  
» que les navigateurs de Berghen....  
» Le seul que je sçache , qui ait parcou-  
» ru ces païs-là , c'est Louis *Henne-*  
» *pin*, Missionnaire François, religieux  
» Recollet , qui a voyagé long-tems  
» dans des païs qui ne peuvent être  
» que le vieux Groënland , & qu'il  
» nomme dans sa carte *Nova Da-*  
» *nia* . . . .

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Combats  
intérieurs de  
M. Egede.

On voit dans cette réponse que le bon Evêque de Drontheim ne connoissoit pas trop la situation du Groenland, & son erreur paroît d'autant plus excusable, que ce país n'étoit pas encore bien découvert. Mais si M. Egede étoit encouragé par des Prélats, il avoit à combattre ses parens & ses amis qui tous blâmoient sa résolution. Les prieres & les pleurs de sa femme sur-tout lui firent tant d'impression, que son projet lui paroissant une folie, il promit de rester dans sa Cure. Il étoit tranquille, comme s'il eût été délivré d'une sorte de tentation : mais ce calme, dit-il, ne fut pas long.... J'avois toujours dans l'esprit ces paroles de l'Evangile : *celui qui aime pere ou mere, femme, enfans, freres & sœurs plus que moi, n'est pas digne de moi.* Je ne pûs réfléchir à cet oracle sans trembler : j'y voyois ma condamnation, & mon ame en étoit dans un trouble continuel. Ma femme à qui je ne pouvois cacher mon inquiétude, après avoir tout fait pour me tranquilliser, me dit un jour : » Je suis bien malheureuse d'avoir donné mon cœur & » ma personne à un homme qui veut » nous jeter lui & moi dans les plus » grands malheurs. » Ces



Ces discours me désespéroient , & si cet état avoit duré , je crois que j'en serois mort. Enfin le tems & quelques chagrins qui me furent suscités par la haine & la calomnie , déterminèrent ma femme à quitter avec moi un séjour qui nous étoit désagréable , pour aller dans le Groënland. Dès que je fus assuré de sa résignation , je redoublai mes efforts & mes instances auprès de ceux qui pouvoient appuyer ou seconder mon projet. Mais à l'opposition de mes amis qui continuoient à m'en détourner , se joignit celle de mes ennemis qui me prêtoient des vues trop humaines pour ne pas m'arrêter dans mes poursuites. Je publiai donc une apologie en 1715 , où je répondis à toutes les objections qu'on me faisoit. Elles consistoient dans la rigueur du climat ; dans les difficultés & les périls de la navigation ; dans le danger évident auquel j'exposois une femme & des enfans dont je devois répondre devant Dieu ; dans l'espèce de folie qu'il y avoit à quitter une Cure pour une chose aussi incertaine , que l'étoit le fruit d'une mission au Groënland ; on y ajoutoit enfin quelques raisons de mécontentement.

386 HISTOIRE GÉNÉRALE  
tement & l'ambition de me faire un  
nom, comme autant de motifs se-  
crets qui se mêloient à mon zèle. M.  
Egède rapporte les objections & non  
pas les réponses qui sont, dit-il,  
trop étendues. Mais sa bonne foi &  
ses succès le dispensent de toute au-  
tre justification.

Pendant que je travaillois, poursuit-  
il, à surmonter tous ces obstacles, un  
bruit se répandit qu'un navire mar-  
chand de Berghen ayant péri dans les  
glaces voisines du Groënland, les gens  
de l'équipage qui s'étoient sauvés sur  
la côte, avoient été tués & mangés  
par les habitans. Mais la fausseté de  
cette nouvelle se découvrit bientôt,  
& dissipa la terreur passagere qui s'é-  
toit emparée de ma famille. Cepen-  
dant le tems s'écouloit, & la guerre  
duroit en Dannemark. Personne ne  
pensoit plus au Groënland, j'étois  
le seul qui ne pouvois l'oublier. J'é-  
crivis donc en 1717 à l'Evêque de  
Drontheim & lui remis ma Cure,  
dans laquelle il ne tarda pas à me nomi-  
mer un successeur. Ce fut alors que  
je sentis la plus forte douleur de  
quitter mes paroissiens & mes amis;  
la raison, la chair & le sang, tout  
sembloit m'attacher plus que jamais

au séjour de mes peres , & redoubler à mes yeux les horreurs du païs auquel je sacrifiois l'amour de la patrie. Mais dans cet état de déchirement , mon épouse me rendant mes forces , me représenta , qu'il étoit trop tard pour me repentir. » Vous » avez formé , vous avez poursuivi » votre entreprise au nom de Dieu , » me dit-elle , pourquoi perdez-vous » courage au moment de l'exécuter » ? J'accomplis donc ce que j'avois commencé. Après des adieux tendres & douloureux que je fis à mes chers paroissiens , à ma mere , à ma sœur & à mes amis , je me mis en route au mois de Juin 1718 , avec ma femme & quatre enfans , dont le dernier n'avoit pas encore un an , & nous arrivâmes à Berghen.

Là dès-qu'on fut informé du motif de mon voyage , chacun en parla diversement : les uns me traitoient de visionnaire , les autres de fou , & quelques uns applaudissoient à mon zèle dont les fruits pouvoient devenir utiles à l'Etat.

Mon premier soin fut de chercher des gens capables d'entreprendre le commerce & la navigation du Groënland. J'entrouvai qui, après avoir

envoyé des vaisseaux , étoient dégoutés de ce commerce , par la prépondérance de celui des Hollandois qui augmentoit en ce pais là d'une année à l'autre. Cependant quelques uns promirent que si la paix se faisoit , & que le Roi voulût les protéger & les aider , ils tenteroient d'équiper encore , un vaisseau pour le Groënland. J'attendis donc la fin de la guerre , que la mort de Charles XII , Roi de Suède , éteignit tout-à coup en 1719. Dès le printems de cette année , je me rendis à Coppenhague où je restai jusqu'au retour du Roi qui étoit encore en Norwége. A son arrivée on lui présenta mon mémoire , & j'eus l'honneur d'être admis à son audience. Il approuva mon dessein , & me parut dans les meilleures intentions sur les moyens de porter l'Evangile aux Groënlandois. J'appris bientôt après qu'il envoyoit un ordre aux Magistrats de Berghen , de proposer aux marchands de cette ville l'entreprise du commerce & de la navigation du Groënland , avec des privilèges & sous la protection du Gouvernement. Je retournai donc à Berghen. Tous les Maîtres de navire & les Pilotes qui avoient déjà fait le

voyage du Groënland , furent appelés à l'Hôtel-de-ville , afin d'y dire leur avis sur la nature du païs & l'espèce de commerce qu'on pouvoit y faire. Mais ces gens de mer craignant qu'on ne les forçât d'aller au Groënland , ou même d'y demeurer , répondirent que c'étoit le païs le plus mauvais de la terre , & le moins abordable par les dangers de la navigation. J'aurois passé pour un imposteur , si je n'avois justifié l'exposé du Mémoire que j'avois présenté sur ce sujet , par une lettre d'un de ces marins qui parloit assez avantageusement du commerce du Groënland. Mais cette démarche de la Cour ne produisit aucun effet , non plus que les instances que je fis auprès d'un grand nombre de marchands de la ville , pour seconder les avances de la protection du Roi. Je passai tout l'hiver de 1720 , sans espérance de secours , ni de succès , exposé même aux railleries de bien des gens qui conseilloient à ma femme de me faire renoncer à mon entreprise. Mais comme elle ne montrait pas moins de résolution que j'en avois , on nous dit nettement que nous étions des fous.

Enfin à force de sollicitations , j'obtins de quelques marchands qu'ils s'assembleroient avec moi pour délibérer sur les moyens de former une Compagnie de commerce & une entreprise de navigation pour ce païs si redouté. Ils prirent mon dessein à cœur , & s'engagerent à m'assister , pourvu qu'on trouvât un assez grand nombre d'intéressés dans cette affaire.

Compagnie  
de commer-  
ce établie à  
Bergher,  
pour le Gro-  
enland.

Nous ouvâmes une souscription. Je m'y engageai pour 300 Rixdales , & quelques autres pour de moindres sommes. J'allai avec l'original de la souscription chez l'Evêque & les principaux du Clergé de la ville , qui voulurent concourir à l'œuvre du Ciel : bientôt des marchands souscrivirent à l'exemple des Pasteurs , & je fus assuré d'un fonds de dix mille Rixdales.

Quoique cette somme ne fût pas suffisante pour achever l'entreprise , on commença par acheter un vaisseau nommé *l'Espérance* , qui devoit nous transporter au Groënland , & même y passer l'hyver. La Compagnie freta deux autres bâtimens , l'un pour la pêche de la baleine , & l'autre pour nous suivre & rapporter à Berghen des nouvelles de notre arrivée.

Dans ce même tems on m'écrivit de Coppenhague le 15 mars 1721, que le Roi m'alloit nommer son Missionnaire pour le Groënland, avec une pension de trois cens Rixdales, sans compter deux cens autres pour les préparatifs de mon voyage. Tout étant disposé pour le départ, l'équipage se rendit le 2 Mai suivant, à bord du vaisseau l'*Espérance*, & dès le lendemain nous mîmes à la voile au nombre de quarante-six personnes, en y comprenant ma famille. A peine fûmes-nous sortis du port, qu'un vent contraire nous força de mouiller jusqu'au 12 du mois, que nous eûmes un tems favorable : il se soutint jusqu'au 4 Juin où nous apperçûmes le *Statenhock*, ou Cap des Etats. Le país étoit encore couvert de glace & de neige. La tempête, & les glaces qui flottoient jusqu'à dix ou douze milles loin des côtes, nous repoussôient toujours des rives du Sud où nous voulions aborder. Quand le vent & la mer le permettoient, nous avançons à la voile le long des glaces, cherchant quelque passage pour gagner la terre ; mais elles étoient si fort pressées & comme attachées les unes aux autres, que nous

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Départ de  
M. Egede.

essayâmes pour nous en éloigner ; de tirer vers l'Ouest en pleine mer. Tout nous rejettoit contre ces écueils flottans que nous voulions éviter. Alors les Maîtres de navire parierent de retourner à Berghen , comme s'il n'y eût point eu d'espérance d'aborder au Groënland. J'insistai contre ce parti dicté par le découragement.

Cependant nous courûmes le plus grand danger. Un jour que nous étions entièrement renfermés dans les glaces , entre lesquelles il n'y avoit pas un espace libre au-delà de deux portées de fusil , l'allarme s'empara de l'équipage : elle redoubla bientôt, quand on vit par un signal que faisoit la galiote qui nous avoit toujours suivis depuis Berghen , qu'elle avoit donné contre la glace qui l'avoit percée. Cependant le dommage fut réparé ; mais le Capitaine de notre navire vint dire à ma femme & à mes enfans qu'il falloit se préparer à la mort. Le péril étoit grand , le vent violent ; un brouillard épais couvrit l'air jusqu'à minuit : mais nous nous trouvâmes insensiblement plus au large ; le vent tomba , le brouillard disparut , & nous vîmes que nous étions entièrement dégagés des glaces.



Le reste de la route se fit gayement, & le 3 de Juillet, nous abordâmes enfin à la terre après laquelle nous avions tant soupiré.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

C'est à Balls-river que débarqua M. Egède, dit M. Crantz qui continue ou répète l'histoire de ce zélé Missionnaire, d'après le journal que celui-ci donna lui-même de ses travaux ; journal qui contient l'espace de quinze ans, & qui fut imprimé en 1738.

Arrivée au  
Groënland.

Aussi-tôt que le vaisseau fut arrivé, l'équipage se bâtit une maison de pierre & de terre, revêtue de planches. Ce fut dans une isle qu'on appella l'isle de *l'Espérance*, du nom du vaisseau. La maison fut occupée dès le dernier jour du mois d'Août.

Les Groënlandois virent d'abord leurs nouveaux hôtes d'assez bon œil, quoiqu'avec une sorte d'inquiétude de ce qu'ils étoient venus avec des femmes & des enfans. L'étonnement fit place à la frayeur, quand ils comprirent en les voyant bâtir un logement, que ce n'étoit pas pour un trafic de quelques mois, mais pour s'établir dans ce país ; & dès-lors ils ne voulurent plus recevoir ces étrangers dans les tentes ou les caba-

394 HISTOIRE GÉNÉRALE  
nes. Cependant on vint à bout par  
des présents & des prévenances, de  
rendre les sauvages moins inaccessi-  
bles, & ils se laisserent voir, non pas  
d'abord chez eux, mais dans une  
maison isolée qu'ils vuiderent exprès,  
& où ils mirent un espion pour veiller  
toute la nuit. A la fin ils se fami-  
liariserent jusqu'à recevoir les visites  
des Européens, & à les leur rendre  
dans toutes les maisons.

M. Egède ne perdit pas une occa-  
sion d'apprendre leur langue, & dès  
qu'il sçut que leur mot *Kina* signi-  
fioit *qu'est-ce*, il s'en servit pour leur  
demander le nom de tout ce qui frap-  
poit ses sens, & il écrivit tous ces  
mots à mesure qu'on les lui pronon-  
çoit. S'étant apperçu qu'un Groën-  
landois qui s'appelloit *Arok*, avoit pris  
pour un Européen nommé *Aaron*,  
cette affection que la seule ressem-  
blance des noms peut inspirer à des  
gens qui n'ont que ce rapport en-  
tr'eux, il engagea celui-ci à s'insinuer  
chez ce peuple, pour tâcher de sça-  
voir la langue & les particularités du  
païs. Quelque tems après, il affecta  
de le laisser parmi eux; & comme  
ils vinrent aussi-tôt lui faire enten-  
dre qu'il avoit oublié un des siens, il

feignit de ne pas les comprendre. Mais ils ne tarderent pas à revenir dire qu'Aaron étoit chez eux , & qu'il falloit le rappeler , parce que les Groënlandois n'aimoient pas à demeurer avec un étranger.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

On dissipa leur méfiance par de nouveaux présents , & ils consentirent à garder Aaron tout l'hiver. Il n'y trouvoit pas grand avantage ; on le tourmentoit , on lui voloît tantôt une chose & tantôt l'autre ; de sorte qu'un jour dans un emportement de colere en étant venu aux mains , il fut battu jusqu'au sang ; cependant après lui avoir pris son fusil , de peur qu'il ne se vengeât , les Sauvages tâcherent de l'appaiser par de bons traitemens , en le priant de ne pas se plaindre au Ministre , qui pourroit les punir. M. Egède fit semblant d'ignorer leur conduite à l'égard d'Aaron , & lorsqu'il alla les voir , il leur laissa encore un autre de ses gens.

Cependant les Groënlandois redoutoient si fort ce Pasteur , qu'ils chargerent leurs *Angekoks* , de le conjurer lui & son Peuple , comme un fleau dont la Nation ne pouvoit trop tôt être délivrée. Ces Devins voyant aisément qu'ils n'y réussiroient pas , per-

suaderent aux Sauvages, qu'il étoit lui-même un puissant Angekok, mais de la bonne espèce, ou de ceux qui ne faisoient point de mal. La crainte se changea donc en vénération pour un personnage qu'on voyoit si respecté de sa Nation. M. Egede qui brûloit du desir de faire connoître aux Groënlandois les mystères qu'il prêchoit aux Danois, mit sous les yeux des Sauvages quelques tableaux des principaux événemens de la Bible, dessinés ou peints par son fils aîné. Ces tableaux leur donnant occasion de lui faire des questions, il apprenoit insensiblement leur langage, & les préparoit en même tems aux dogmes dont il vouloit les instruire. A propos de la résurrection d'un mort, qu'on leur présenta parmi les images ou tableaux des miracles du Christ, les Groënlandois prièrent M. Egede, en qualité d'ambassadeur de son Dieu, de souffler sur leurs malades, afin de les guérir, comme faisoient les Angekoks. Le Pasteur Danois fut obligé, pour gagner le cœur de ce Peuple, de condescendre à ses demandes. Mais il ne se vante pas d'avoir exaucé tous leurs vœux, ni mérité leur confiance par des guérisons ; en cela plus

modeste que la plûpart des Missionnaires.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Commerce  
des Alle-  
mands au  
Groëland.

Le commerce ne fit pas dans les commencemens, beaucoup plus de progrès que la religion. Les Groënlandois étoient pauvres, & le peu de superflu qui leur restoit à la fin de l'hyver, ils le réservoient pour les Allemands accoutumés depuis bien des années à trafiquer avec ce Peuple. Ainsi, dès le printems de 1722, les Danois virent avec peine une petite flotte de vaisseaux Allemands aborder au Groënlând, & acheter en une demi-heure plus de marchandises, qu'ils n'en avoient eux-mêmes pû avoir dans tout l'hiver.

Déjà les provisions menaçoient de leur manquer; car s'étant figuré la pêche & la chasse beaucoup plus abondantes au Groënlând, qu'elles ne l'étoient réellement, ils avoient embarqué très-peu de viande & de poisson. Comme ils ne connoissoient pas le pays; que les rennes & les lièvres y étoient rares, & que la pêche aux filers ne leur rendoit presque rien; la disette se fit sentir avant la fin de l'année, & plusieurs d'entr'eux furent attaqués du scorbut. Alors on commença de murmurer contre

le Ministre qui étoit l'auteur ou la cause de ce malheureux voyage ; & comme la galiotte de munition étoit plus lente à revenir qu'on ne l'avoit espéré , l'équipage résolut de repartir avec le vaisseau qui avoit hyverné au Groënland. M. Egede étoit dans la plus grande perplexité , ne voulant ni quitter sa mission , ni rester seul avec sa femme & quatre enfans , pour les voir périr de misère. Il obtint qu'on attendroit jusqu'au mois de Juin le retour de la galiotte , à condition que si elle n'étoit pas revenue avant la fin de ce mois , on se rembarqueroit en lui laissant quelques provisions. Il avoit même engagé six hommes à rester avec lui ; mais quand ils virent que le peu de provisions qu'on leur offroit , ne suffiroit qu'à peine pour six mois , ils lui dirent qu'en cas de disette , ou de besoin , ils passeroient sur quelques vaisseaux Allemands , pour retourner en Europe. Le Pasteur résolut donc de suivre le troupeau , & de s'embarquer avec l'équipage. Mais sa femme lui reprochant sa foiblesse , dit à ceux qui commençoient déjà à démolir l'habitation , qu'il ne falloit pas se défier ainsi de la Providence ,

& qu'elle avoit une certitude positive que la galiote étoit en route pour arriver incessamment. En effet , tandis qu'on se mocquoit de la Prophétesse , on vit dès le 27 de Juin le vaisseau qu'on attendoit. M. Egede reçut en même-temps les nouvelles les plus encourageantes , de la part des Marchands de Berghien, qui lui promettoient de continuer le commerce du Groënland , quelque défavantageux qu'il fût en commençant. Il apprit d'un autre côté, que le Roi voulant soutenir la mission de tout son pouvoir , avoit déjà établi une lotterie en faveur de cet objet , & que comme ce moyen ne réussissoit pas , il avoit mis une légère contribution sur ses Royaumes de Dannemarck & de Norwége , sous le nom de la *cottisation* du Groënland.

Le Missionnaire redoublant d'espérance & d'ardeur , fit de nouveaux efforts. Il prit avec lui deux de ses enfans pour aller passer l'hyver chez les Groënlandois , résolu de s'instruire lui-même de l'état du pays ; tandis que ses enfans en apprendroient la langue , en se mêlant avec des Nationaux de leur âge. C'est peut-être un des meilleurs moyens d'établir des

---

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

Moyens de  
M. Egede ,  
pour s'in-  
struire & se  
familiariser  
avec les Gro-  
ënlandois.

Colonies , & des missions chez les Sauvages ; mais le seul que le Gouvernement , & le zèle religieux , aient négligé dans les Etats Catholiques.

M. Egede engagea de plus , par des caresses & des présents, deux petits orphelins abandonnés , à venir vivre avec lui. Cet exemple de bienfaisance , enhardit une famille de six personnes , à le prier de les recevoir dans sa maison. Mais il s'apperçut bien que ce n'étoit que faute de subsistance , & pour vivre à ses dépens. Car dès que le printems eut ouvert la mer aux Pêcheurs , tout ce monde qu'il avoit logé & nourri durant l'hyver , prit congé du Pasteur , sans rien dire ; & même les deux enfans qu'il croyoit s'être attachés pour toujours , s'échapperent l'un après l'autre. Il avoit d'abord obtenu d'eux , qu'ils renonceroient à cette vie errante , & qu'ils apprendroient à lire & à écrire ; mais il se vit obligé de les laisser aller à la mer , ou voir les Sauvages , toutes les fois qu'il leur en prenoit envie. Quant à leur instruction , les commencemens lui réussirent , tant qu'il eut un hameçon , ou quelque outil à leur donner pour chaque lettre qu'ils apprenoient à connoître : mais ils furent



bientôt rebutés de ce travail, & lui dirent, qu'ils ne voyoient pas à quoi cela étoit bon de s'occuper toute une journée à regarder un papier, & crier A, B, C ; que le Facteur & lui n'étoient que des paresseux, dont toute la vie se passoit à tenir les yeux sur un livre, & à gâter du papier avec une plume ; tandis que les Groënlandois alloient pêcher des veaux, & tuer des oiseaux ; exercice de gens braves & laborieux, qui trouvoient du profit dans leur amusement. Il voulut leur faire entendre l'utilité de sçavoir lire & écrire, pour apprendre les pensées d'un ami absent, & pour connoître la volonté de Dieu dans son livre : mais en convenant de ces avantages, ils trouvoient que l'art qui leur donnoit à vivre, étoit plus important, & que quand on possédoit bien cette science, on n'avoit guères besoin d'autres connoissances.

L'année 1723, M. Egéde alla deux fois à la baye d'Amaralik ou de Balls-river, pour y voir un monument des anciennes colonies des Norwégiens. Il trouva dans un beau vallon, les restes d'un édifice quarré de pierre plate, environ de dix-huit pieds de long sur autant de lar-

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Ruines  
des Colonies  
Norvégiennes  
du Groenland.

geur, & de douze pieds de hauteur avec la place d'une porte. Il crut que ce devoit être la tour ou le clocher d'une Eglise ; d'autant plus qu'il aperçût non loin de-là, des ruines d'environ quatre-vingt-seize pieds de longueur & soixante-&-douze de largeur, mais qui n'étoient plus qu'à deux pieds au-dessus de terre ; d'ailleurs cet ouvrage ne ressembloit en rien à l'architecture ou maçonnerie des Groënlandois.

Arrivée de  
trois vais-  
seaux de la  
Compagnie.

Dans la même année, il arriva trois vaisseaux de la compagnie Danoise pour le Groënland. Le premier apportoit des provisions à la colonie. Le second étoit destiné à la pêche de la baleine ; il retourna l'année suivante à Berghen avec cent vingt barrils d'huile de baleine, & une cargaison qui valoit environ cinq cens quarante livres sterlings. Le troisieme vaisseau devoit aller découvrir ou sonder les détroits. M. Egède reçut ordre, à cette occasion, de choisir des mariniers du païs qui fussent à toute épreuve, & de les envoyer à la découverte des côtes orientales du Groënland. Pour s'assurer de la fidélité qu'on devoit apporter dans cette commission, il voulut la faire lui-même, & s'em-

barqua avec deux chaloupes , quoique l'été fût déjà bien avancé ; dans l'espérance de s'ouvrir par le détroit de Forbisher le chemin le plus court des terres que l'on cherchoit. Après s'être avancé quatre lieues dans le détroit , se voyant tout-à-coup investi des glaces que le vent du nord y pouffoit , il crut devoir attendre qu'elles eussent débouché dans la mer , pour lui laisser un passage libre ; mais les Groënlandois lui ayant fait entendre qu'au lieu de venir de l'orient par le détroit , c'étoit la mer occidentale qui les pouffoit dans les terres , il désespéra de trouver une communication des deux mers à travers le Groënland. Il vouloit se rendre à la côte orientale par le détroit du Cap *Farewel* , lorsque les Groënlandois lui représenterent que le chemin étoit long , le passage orageux , le courant très-fort , & sur-tout qu'il n'y avoit rien de si cruel que les habitans de ces bords où il prétendoit les mener. D'ailleurs il n'avoit point fait de provisions pour l'hyver ; il fut donc obligé de s'en retourner , & de refaire en dix-neuf jours un voyage de cent-vingt lieues , qu'il avoit fait en quinze jours. Mais son tems ne

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Ruines d'u-  
ne ancienne  
Eglise.

fut pas perdu ; car on lui fit remarquer en passant beaucoup d'Isles où les Norwégiens avoient laissé des traces & des monumens de leur séjour. Dans un endroit sur-tout appelé *Ka-koktok*, entre le 60<sup>me</sup>. & le 61<sup>eme</sup>. degré de latitude, il observa les ruines d'une Eglise qui avoit cinquante pieds de long sur vingt de largeur entre des murailles épaisses de six pieds, avec deux portes au Midi, & une plus grande à l'Ouest. On voyoit une seule fenêtre au Nord, & quatre autres étoient ouvertes au Midi. Les murailles étoient assez bien travaillées pour l'architecture, mais sans aucune peinture ni sorte d'ornemens. Les murs du cimetiere étoient encore sur pied. On voyoit tout auprès, une grande maison & beaucoup de petites. M. Egéde enleva un morceau des décombres de l'Eglise, dans l'espérance d'y trouver quelque antiquité des Norwégiens. Les Groënlandois ne vouloient pas d'abord y consentir, de crainte que les ames des étrangers qu'on y avoit ensevelis, ne se vengeassent sur ceux qui venoient troubler les cendres des morts. Mais ce fut uniquement le manque d'outils, qui fit que le Pasteur Danois ne

pût emporter que des charbons, des ossemens & des fragmens d'urnes de terre.

HISTOIRE  
DU GROËN-  
LAND.

Il arriva cette même année au Groënland deux vaisseaux de la Norwége. L'un étoit allé jusqu'à la baye de Disko pour y trafiquer ; mais n'avoit mouillé qu'en deux endroits & sans beaucoup de profit, parce qu'il avoit été devancé par les vaisseaux Allemands. L'autre devoit sonder les côtes de l'Amérique entre le 66<sup>eme</sup>. & le 67<sup>eme</sup>. degré, où le détroit de Davis avoit le moins de largeur, & de-là revenir chargé de bois pour établir une seconde colonie au Groënland. Mais il retourna dès le mois de Juillet, sans avoir pû prendre terre à cause des glaces. A son retour il embarqua vingt personnes, avec un Missionnaire & un enfant Groënlandois, & des matériaux qu'il transporta à Nepiséne. Ce fut-là le second établissement de la compagnie de Berghen.

Tentative  
pour décou-  
vrir un passa-  
ge dans l'A-  
mérique sep-  
tentionale.

Si l'on voit M. Egéde à la tête de toutes les entreprises, que formoit ou tentoit dans le Groënland ce corps de Marchands, il faut observer que ce Missionnaire avoit accepté la direction des affaires de la

Compagnie, avant de partir de Berghen. Car il n'avoit pû intéresser des Commerçans au bien de la Religion, qui étoit son unique motif, sans entrer dans leurs vues temporelles ; soit que les Chrétiens du Nord ayent en général moins de Profelytisme que ceux du Midi, soit que dans les païs Protestans, le Clergé n'ait ni autant d'accès, ni autant de crédit dans les Cours, qu'en ont eu jusqu'à présent les Missionnaires Catholiques du Portugal & de l'Espagne. Mais il faut avouer que si ceux-ci ont montré plus de désintéressement dans les premiers tems de leur vocation, ils ont bien profité du succès de leur zèle en Amérique, pour l'avancement de leur pouvoir dans le monde entier ; au lieu que M. Egède n'avoit si fort à cœur les progrès du commerce de sa nation au Groënland, que pour y mieux assurer ceux de sa religion.

Obstacles à  
la prédica-  
tion de l'E-  
vangile.

Aussi quand il eut apprivoisé les Groënlandois à l'appât de quelque gain, il crut devoir, à l'exemple des Apôtres, les prendre dans ses filets, & les familiariser avec la prédication de l'Evangile. Ils l'écoutèrent d'abord patiemment ; mais lorsqu'il y revenoit trop souvent, & qu'il leur

faisoit perdre au chant des Hymnes, le tems de la pêche, ils ne vouloient plus l'entendre : sur-tout dès qu'un Angekok se présentoit avec ses enchantemens, on voyoit désertter l'auditoire du Missionnaire, & s'il continuoît à prêcher, on s'en mocquoit, & l'on contrefaisoit les gestes du Prédicateur par des grimaces. On alloit même jusqu'à le traiter de menteur, parce que les Angekoks, qui avoient été dans les cieux, n'y avoient point vu ce fils de Dieu dont il parloit, ni le firmament assez fragile pour devoir écrouler & tomber en poudre, à cette fin du monde, dont il les menaçoit. Enfin les Groënlandois pouissoient la raillerie & l'insolence au point que les Danois furent obligés de leur faire entendre qu'ils viendroient avec des fusils, tuer leurs Angekoks, pour leur imposer silence.

Cependant moitié par caresses & moitié par menaces, on vint à bout d'engager les Sauvages d'abord à laisser parler le Missionnaire, sans se moquer de lui, ni l'interrompre avec le bruit du tambour; ensuite à l'écouter quelquefois patiemment; puis à ne pas s'enfuir quand il alloit dans les assemblées, pourvu qu'il

n'y troublât pas les divertissemens ; enfin , à l'entendre avec une sorte de curiosité & de satisfaction. Insensiblement il prit de l'ascendant & de l'empire sur les esprits. Un Angekok vint lui dire un jour de prier Dieu pour son fils malade. Le Missionnaire , après lui avoir reproché son métier d'imposteur , lui dit que son enfant mourroit , car il étoit à l'agonie ; mais que si l'on vouloit le laisser baptiser , il iroit au ciel. Le pere y consentit , l'enfant reçut le baptême & mourut. La famille du mort , après les gémissemens ordinaires , vint dire au Pasteur que c'étoit à lui d'ensevelir le corps ; & persuadée que l'ame étoit heureuse , elle demanda avec instance d'être baptisée. Mais le Missionnaire irrita ces pieux desirs , par un sage refus , disant que les adultes devoient se faire instruire de la religion , avant d'y être initiés.

Parmi les dogmes dont M. Egede cherchoit à prévenir les esprits en faveur du christianisme , celui de la résurrection des morts faisoit le plus d'impression sur les Groënlandois. Ils sembloient courir au-devant de la persuasion , qu'il pouvoit y avoir un état où le corps ne seroit plus sujet



à la peine, ni aux maladies, & où les amis & les parens se retrouveroient pour ne plus se quitter. Mais malgré la pente naturelle de l'esprit humain, qui se livre plus à la crainte qu'à l'espérance, ils ne vouloient point entendre parler de peines éternelles. *S'il y avoit tant de feu dans l'Enfer, disoit un Groënlandois, n'y a-t-il pas assez d'eau dans la mer pour l'éteindre ? Ou bien, si c'est un lieu si chaud, nous y serons dédommagés du froid que nous éprouvons sur la terre. D'ailleurs les Angekoks, qui vont par-tout, auroient bien vu cet Enfer.* Quand M. Egede leur répondoit que leurs Angekoks étoient des imposteurs, qui n'avoient rien vu de ce qu'ils leur débitoient; & vous, lui replicoient-ils, *avez-vous vu le Dieu dont vous nous parlez tant ?* Il est extrêmement difficile (dit M. Crantz, après M. Egede lui-même) de dé-  
 » tromper ce Peuple de ses préjugés,  
 » & d'empêcher qu'il ne fasse un mau-  
 » vais usage de chaque vérité qu'il  
 » entend : il ne veut pas croire, par  
 » exemple, que Dieu soit présent par-  
 » tout, ni tout-puissant, ni bon & bien-  
 » faisant, jusqu'à prendre plaisir à  
 » secourir ceux qui l'invoquent dans

» leurs peines & leurs besoins ». Ils semblent plutôt disposés à lui attribuer la cause de leurs disgraces. Car s'ils avoient du mauvais tems à la pêche, & qu'elle ne fût point heureuse, ils s'en prenoient aux prières & aux sermons du Missionnaire, disant que l'air étoit irrité de la folle confiance qu'ils avoient en cet étranger, au préjudice de celle qu'ils devoient à leurs Angekoks. Que s'il vouloit l'emporter sur ces Devins, dans l'esprit des Groënlandois, il n'avoit qu'à leur procurer plus de poissons, d'oiseaux & de beaux jours.

» Quand M. Egede leur disoit de prier, » leur réponse étoit : *nous prions*, » *mais cela n'aboutit à rien*. S'il ajoutoit qu'ils ne devoient demander à » Dieu que les biens spirituels, & le » bonheur d'une vie avenir, ils repli- » quoient : *nous ne la comprenons*, » *ni ne la désirons ; nous n'avons besoin* » *que de la santé du corps, & de veaux* » *pour manger*.

Ces détails prouvent combien les Peuples sauvages sont difficiles à convertir. M. Egede s'en plaint très-fréquemment dans sa relation : il dit bien que s'il avoit voulu loger & nourrir gratuitement des familles de

Groënlandois , marier & doter des filles , ou faire des présens de nœces , il n'auroit pas manqué de gens à baptiser ; mais qu'il en avoit été dissuadé par l'expérience qu'il avoit faite , que le cœur de ces nouveaux convertis n'étoit point changé par le baptême , & qu'ils restoient dans l'endurcissement & l'insensibilité qui leur sont naturels. Il avoit envoyé deux enfans sauvages à Coppenhague , afin qu'à leur retour ils pussent donner à leurs compatriotes une haute opinion du Dannemark , & par-là sans doute , prévenir les esprits en faveur de la religion qu'on y professoit. En 1725 , un de ces enfans , nommé *Poëk* , revint seul au Groënland , l'autre étant mort à Berghen. Il montra les présens qu'il avoit reçus , & qu'on lui avoit donnés vraisemblablement pour inspirer à plusieurs de ses compatriotes l'envie de faire le voyage du Dannemark. Il leur parla de la splendeur de ce Royaume ; de la magnificence de la Cour où il avoit été présenté ; des beaux édifices de la Capitale , & sur-tout des Eglises. Ce Peuple ne se lassoit point de lui faire des questions , & d'admirer ce qu'il disoit au sujet de la puissance

S ij

militaire du Roi , qu'ils croyoient n'être qu'un Seigneur un peu plus riche que les autres hommes , parce qu'il prenoit plus de veaux marins. M. Egede faisoit cette occasion , pour leur dire que Dieu étoit le Roi de ces Rois , puisqu'ils lui obéissoient , & que pour sçavoir & faire sa volonté , ils écoutoient la voix des Pasteurs qui n'étoient pourtant que leurs sujets. Alors les Sauvages conçurent une idée de Dieu très-grande , mais effrayante , par l'appareil des armes qu'ils joignoient sans cesse à la représentation de la Majesté Royale , qu'on leur peignoit comme une foible image de la Toute-puissance Divine.

Cependant , malgré cet éclat , & les caresses & les présents de la Cour , *Poek* n'étoit pas si fort enchanté de l'Europe , qu'il ne voulût reprendre la vie sauvage , & se retirer vers les côtes méridionales du Groënland , avec une femme de la Colonie Danoise. Enfin on lui fit épouser une Groënlandoise , après bien des difficultés de la part de cette fille , pour se marier avec un homme qui s'étoit dégradé par un genre de vie étranger aux mœurs de son pays.

Tels étoient les obstacles que M

Egede rencontroit dans sa mission ,  
 & les moyens qu'il employoit à  
 planter la foi chez les Groënlandois.

HISTOIRE  
 DU GROEN-  
 LAND.

Après avoir pris beaucoup de peine  
 à s'instruire de leur langue , il étoit  
 obligé de chercher à nouveaux frais ,  
 le sens des phrases qu'il croyoit mal  
 à propos avoir bien entendu une  
 semaine auparavant. Heureusement  
 ses enfans suppléerent à son défaut ,  
 & ils apprirent si bien le langage &  
 la prononciation du pays , qu'ils l'ai-  
 derent à commencer une Grammaire  
 Groënlandoise , & à traduire quelques  
 Evangiles du Dimanche , avec des  
 questions & des explications.

L'année 1725 apporta de bonnes  
 nouvelles à la Colonie : deux vaisseaux  
 venus de Berghen , répandirent la  
 joie , en apprenant que la *cottisation*  
 avoit déjà produit une somme de  
 dix mille livres sterling pour les nou-  
 veaux établissemens du Groënland.  
 Mais ce plaisir fut troublé bientôt  
 après , quand on vit revenir au mois  
 de Juin , un de ces vaisseaux avec  
 tous les Colons de Népifène , qu'il  
 avoit été obligé de prendre sur son  
 bord , parce qu'ils n'avoient pas assez  
 de vivres pour attendre , une année  
 entière , le retour d'un autre vaisseau.

Arrivée de  
 deux vais-  
 seaux.

d'approvisionnement. Ils avoient donc abandonné des maisons bâties avec beaucoup de peine : & l'on apprit peu de tems après qu'elles avoient été brûlées par des navigateurs étrangers.

Ce ne fut pas là l'unique disgrâce ; un Angekok craignant sans doute que la mission ne fît tort à son ministère, voulut employer la magie pour se défaire du Facteur de la Colonie & de sa troupe. Le Danois fut assez imprudent pour frapper l'Angekok au visage, pendant qu'il faisoit ses enchantemens. Le Sauvage courut à son arc, le Danois à son fusil : heureusement les Groënlandois effrayés empêcherent le Devin de tirer sa flèche. C'étoit un Prêtre du Démon ; il cacha son ressentiment, mais jusqu'au moment de la vengeance. Peu de tems après, l'Angekok dit à ses Groënlandois, que les habitans des côtes du Sud avoient complotté d'assassiner le Commis du Facteur, lorsqu'il viendrait faire le commerce dans leur contrée : le Facteur lui-même, ajouta-t-il, est au Nord avec la plûpart de ses Européens, pour son trafic : c'est le tems de tomber sur le Ministre & le peu de monde qui l'environne ; quand le Facteur reviendra, nous

le tuerons , & nous partagerons entre nous toutes les marchandises de la Colonie. Ce complot fut rapporté à M. Egede , par un Enfant Groënlandois , qui après s'être enfui de chez le Pasteur , y étoit revenu dans la crainte d'être châtié , s'il étoit rattrapé. Le Missionnaire fit bonne garde en attendant le Facteur ; à son arrivée , il marche aux conjurés , & fait saisir l'auteur de la conspiration : mais content de l'avoir intimidé pour l'avenir , il lui fit grace , à la sollicitation de tous les Groënlandois.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

Cette allarme fut suivie d'un danger qui jeta la Colonie dans la plus grande consternation. On étoit au commencement de Juin 1726 , lorsqu'une montagne de glace , poussée par les courans vers la côte , fit périr un vaisseau , à la vue de la Colonie. On ne douta point que ce ne fût celui qu'on attendoit de la Norwege , pour les provisions de l'année. M. Egede pour remédier à la disette dont on se voyoit menacé , résolut d'aller avec deux chaloupes vers les bayes du Sud , où se rendoient les Pêcheurs de baleine Allemands , & d'acheter de cette Nation les vivres qui manquoient à la Colonie Danoise. Il

avoit cent lieues à faire , & comme il craignoit d'arriver trop tard , il alla jour & nuit , & dans cinq jours il arriva. Mais on ne voulut lui céder que peu de provisions , parce que les vaisseaux , avant de retourner en Allemagne , devoient aller sur la côte d'Amérique , à la pêche de la baleine. Cependant il obtint qu'un de ces navires recevroit sur son bord le Facteur & neuf hommes , pour décharger d'autant la Colonie. Celui qui le montoit , promit qu'à son retour de la pêche , il passeroit à la Colonie pour y prendre des marchandises. En l'attendant , le Missionnaire y ménagera les vivres avec la plus grande économie. Car il n'avoit pour nourrir vingt-une personnes durant un an , que trois barrils de pois , autant de gruau d'avoine , onze sacs de drêche , & dix-sept cents biscuits de bord , y compris ce qu'il avoit acheté des Allemands. On ne pouvoit chasser faute de poudre & de plomb , & la pêche ne réussissoit point. On tenta d'avoir du veau marin des Groënlandois , pour le manger avec du *spermaceti* , au défaut de beurre. Mais plus on étoit dans le besoin , & plus ils se montroient difficiles à vendre de



leurs provisions. On fut donc réduit à-partager la ration d'un homme entre huit personnes. La détresse redoubla, au recit que les Groënlandois vinrent faire, d'un naufrage où ils disoient avoir vu périr un vaisseau sous les glaces; ajoutant que les gens de l'équipage dans l'eau jusqu'aux genoux, après avoir répété, à grand cris, le nom du Missionnaire, comme pour lui demander d'envoyer des canots à leur secours, avoient été emportés par les flots. Cette nouvelle inquiétoit d'autant plus, que le vaisseau Allemand ne revenoit point des côtes de l'Amérique, au tems où l'on devoit l'attendre. Pour surcroît d'alarme, on vit le Facteur & ses gens qui s'y étoient embarqués, arriver seuls dans un canot. Mais quelle consolation ne fût-ce pas, d'apprendre d'eux-mêmes qu'ils avoient rencontré sur leur route l'approvisionnement de Norwége, & qu'ayant passé sur ce navire, ils l'avoient laissé à vingt lieues de la Colonie, arrêté par les glaces! Heureusement quatre jours après, il entra dans le port, & délivra M. Egede & son troupeau des extrémités d'une famine prochaine; mais non pas de toute crainte. On apprit en même-tems que l'au-

tre vaisseau d'approvisionnement ; parti dès le printems , avoit fait naufrage ; & celui qui venoit d'arriver , ne pouvant se remettre en mer au mois d'Août à cause des glaces , devoit passer l'hyver à la Colonie , ce qui ne manqueroit pas de décourager la compagnie de Berghen.

En effet , les deux vaisseaux qui vinrent en 1727 , apporterent pour nouvelle , que cette société s'étoit entièrement dissoute , & ne vouloit plus courir les risques d'un commerce qui n'apportoit aucun profit ; quoique le Roi , par zèle pour les missions , le fustint toujours sous main , & même se fût engagé , pour ainsi dire , à s'en charger seul , malgré le peu de succès de ses commencemens. M. Egede , de son côté , ne voulant point abandonner ses projets de conversion , travailloit de toutes ses forces à seconder les bonnes intentions du Monarque , en cherchant les moyens de suppléer à la stérilité de ce commerce ingrat. Il nous dit lui-même , que dans cette vue , il avoit fait divers essais de Chymie , mais qui ne lui réussirent pas. Le Chymiste & le Missionnaire cherchoient des choses trop opposées pour les rencontrer sur la même

route. M. Egede abandonna donc au temps & aux hommes les intérêts de la terre, & se contenta de poursuivre une entreprise dont le succès ne devoit appartenir qu'au ciel; c'étoit la conversion des Groënlandois. Il y travailla cinq ans entiers, avec ce peu de fruit qui rend la constance plus méritoire, & qui laissant le courage des âmes foibles, réserve toute la gloire à la persévérance des hommes intrépides.

Enfin, l'année 1728 dut lui promettre quelque récompense de ses travaux passés. Le Groënland vit arriver cinq vaisseaux du Dannemark, dont l'un étoit armé en guerre. Ils portoient des matériaux, du canon & des munitions pour établir un Fort dans une nouvelle Colonie, avec une garnison sous un Gouverneur & un Commandant, qui devoient protéger le commerce des Danois, & défendre les Groënlandois, contre les incursions de certains écumeurs qui leur voloient l'huile & les côtes de baleine. On envoyoit de Copenhague, pour former, peupler & cultiver la Colonie, beaucoup de gens mariés, hommes & femmes, des maçons, charpentiers, artisans & ou-

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

1728.  
Expédition  
du Danne-  
marck au  
Groenland.

vriers de toute espèce, les uns volontaires, & les autres tirés des prisons. On avoit même embarqué des chevaux pour aller sur les montagnes, à la découverte des terres inconnues, ou des pays perdus. Enfin l'un des vaisseaux avoit ordre de prendre terre, s'il étoit possible, sur la côte orientale.

Mauvais  
succès de cet-  
te entreprise.

Mais tous ces préparatifs furent à moitié ruinés par une contagion qui se mit parmi ces nouveaux colons ; comme il arrive presque toujours dans ces sortes de transplantations. M. Egède attribue cette épidémie qu'il croyoit différente du Scorbut, au nouveau genre de vie que menoient ces gens expatriés, & au manque d'exercice ; car il observa que les matelots & les premiers colons qui travailloient toujours, n'en furent guère infectés. Cependant les artisans & les gens les plus utiles en moururent ; de même tous les chevaux périrent, faute des soins & de la nourriture qui conviennent à leur espèce. Ce n'est pas qu'ils eussent été d'aucune utilité pour voyager sur les montagnes comme ils y étoient destinés ; mais on en auroit tiré de grands services pour la culture des terres. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est que tous

ces gens, la plûpart de mauvaise vie, dès qu'ils virent que le Groënland n'étoit pas une terre de promesse, & qu'ils n'y trouveroient point les délices ou la fortune dont on avoit peut-être flatté leur espérance, firent éclater les plaintes & les murmures. Le mécontentement produisit parmi les soldats une sédition si violente, que la vie des Officiers fut en danger, mais sur-tout celle des Missionnaires, sur lesquels cette troupe de mutins rejettoit la faute de leur exportation & de la misère où ils se voyoient réduits. Chacun fut obligé de se tenir sur ses gardes, & M. Egède lui-même, qui auroit pû, dit-il, dormir en sûreté parmi les sauvages, étoit forcé d'avoir des armes auprès de son lit, pour se défendre des Chrétiens de son païs.

La perte de ces séditions moissonnés par la contagion, fut donc un gain pour les Danois & les Groënlandois, qui se virent ainsi délivrés d'une populace dont les mœurs & le caractère ne pouvoient que troubler toute espèce de société, sauvage, ou policée. Mais ce ne fut pas moins une grande faute du Gouvernement d'avoir si mal pris ses mesures, & sacri-

fié tant de victimes à la funeste ambition d'avoir des colonies; espèce de manie politique, dont il ne paroît pas que l'Europe soit guérie par la dépopulation que le changement de climat ne manque jamais d'occasionner; sans parler de l'altération sensible que produit dans l'espèce humaine le mélange de races que la nature sembloit avoir voulu séparer par des barrières insurmontables.

Cette mortalité des Danois au Groënland, dura jusqu'au printems de 1729, où le reste des malades alla vivre avec les habitans du païs, qui enfanverent quelques-uns par l'usage du cochlearia qui commençoit à reverdir à travers la neige. Cependant ce peuple ne voyoit pas avec plaisir aborder tant d'étrangers sur ses côtes, & sur-tout ces gens armés lui faisoient ombrage. Quoiqu'on attribuât la contagion qui les avoit dévorés, à la colere des esprits aériens du climat; quand on vit survivre encore de ces hôtes dangereux, entr'autres le Missionnaire, qu'on regardoit comme le maître & l'Angekok des Européens, les Groënlandois s'éloignerent insensiblement vers le Nord jusqu'à la baye de Disko. Ce fut-là le premier

fruit des forteresses & de l'envoi des troupes, qui ne hâterent pas le succès des missions ni du commerce.

M. Egéde s'appercevant qu'il ne gaignoit rien sur l'esprit des adultes, & que l'instruction, à la suite des présens, n'en faisoit tout au plus que des hipocrites, assez grossiers pour ne pas en imposer par un Christianisme dont ils ne sçavoient pas même porter le masque, ce Missionnaire eut une conférence avec deux de ses collègues nouvellement arrivés, & leur proposa s'il ne seroit pas convenable de baptiser les enfans, avec les précautions les plus propres à les attacher à la religion, dont on leur ouvreroit la porte par le Baptême. Son plan fut envoyé au Collège des Missions établi à Copenhague. Cette société l'approuva, à des conditions que le Pasteur du Groenland avoit déjà prévues : elles porteroient qu'on donneroit le Baptême aux enfans du consentement des parens, pourvû que ceux-ci ne regardassent pas ce remède de l'ame comme un préservatif contre la mort ; qu'on s'assurât que les baptisés se feroient instruire à l'âge convenable ; & qu'on n'engageât personne au Baptême par des moyens de séduction, encore

moins par les voyes de la force. La Cour & le Clergé du Dannemarck ne pensoient plus alors comme ce Roi qui fit baptiser tous les Danois sous peine de mort, ni comme les premiers conquérans du Mexique, qui pour en convertir les habitans, allumerent des buchers qu'on ne pouvoit éteindre qu'avec l'eau du Baptême. L'esprit de tolérance chrétienne n'a pû être étouffé dans le cœur des Pasteurs Luthériens par le dogme cruel de la prédestination : ils ne croient pas devoir enchaîner au joug de la Religion ceux que leur grace victorieuse n'y a point appelés.

M. Egède en conséquence de ces principes, conformes aux décisions des Pasteurs ses collègues, dès le mois de Février 1729, baptisa seize enfans dont les parens demandoient cette faveur pour eux-mêmes ; & il y prépara les adultes par des instructions qu'il chargea *Poëk*, baptisé sous le nom de *Frederic-Christian*, de répandre dans les isles & les habitations du Groënland.

Mais le Ciel ne forçoit point la nature qui maîtrisoit les hommes. La pêche de la baleine ne réussissoit point aux Danois ; ils ne tiroient pres-



que rien des Groënlandois qui ca-  
choient leurs marchandises pour les  
vendre plus cher à d'autres nations de  
l'Allemagne. Les vaisseaux d'approvi-  
sionnement n'arrivoient à la colonie  
que bien avant dans l'été, & ne pou-  
voient retourner à Berghen qu'après  
l'hyver suivant; de sorte que chaque  
voyage étoit d'un an, & le même vais-  
seau ne reparoissoit à la colonie que  
tous les deux ans. Rien n'y prospé-  
roit, quand Frederic IV. mourut, &  
tout fut détruit. Christian VI. son  
successeur, ne voyant point rentrer  
dans l'épargne le remboursement des  
avances considérables qu'avoit déjà  
coutées l'établissement du Groënland,  
& sçachant que le Christianisme de-  
puis près de dix ans, n'y avoit guè-  
res fait plus de progrès que le com-  
merce, envoya des ordres en 1731,  
d'abandonner ces colonies, & de ra-  
mener les colons. On laissoit le choix  
à M. Egéde de s'en revenir avec  
eux, ou de rester dans le païs avec  
ceux qui ne voudroient pas le quitter;  
& dans ce cas il pouvoit prendre des  
vivres & des provisions pour un an,  
mais être bien assuré de ne plus rece-  
voir aucune sorte de secours du Dan-  
nemark.

1731.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

La Cour de  
Dannemark  
abandonne  
les Colonies  
du Groen-  
land.

On juge aisément qu'il ne trouva pas beaucoup de monde qui ne préférât de partir. Les soldats qu'on offroit de lui laisser, ne lui pouvoient être qu'à charge, & les matelots ne se soucioient point de rester avec eux. Quel chagrin pour cet homme si zélé, de quitter après tant de peines & de travaux, un établissement qu'il avoit pour ainsi dire créé, & d'abandonner, sans instruction & sans religion, environ cent cinquante enfans baptisés de sa main ! Mais heureusement le vaisseau qui devoit transporter les deux Colonies, se trouva trop petit pour embarquer tous les Colons avec leur bagage. Comme les maisons & les effets alloient être la proie des nationaux, ou des navigateurs étrangers, M. Egede obtint par grâce à force d'instances, qu'on lui laissât dix mariniérs, avec des provisions pour les nourrir durant un an. Il resta seul de la mission, & ses deux autres Collègues partirent avec le Gouverneur, les Officiers, les soldats, la plupart des colons, & six Groënlandois qui voulurent les suivre.

Au milieu de ce cruel abandon, il apprit que la colonie de Népiscène

avoit été démolie une seconde fois par les Navigateurs étrangers , & qu'ils en avoient brûlé tous les matériaux & les effets. Après avoir tout entrepris pour la Religion , avec quelle douleur la vit-il ainsi perdue en naissant , dans un pays où la pauvreté des habitans sembloit annoncer les mœurs des premiers siècles du Christianisme ! Mais il est peut-être plus difficile de faire adopter un culte à ceux qui n'en ont point , que d'en voir changer ceux qui sont une fois imbus de quelques dogmes religieux. Aussi M. Egède dégoûté des obstacles insurmontables , dont le concours s'opposoit à la conversion des Groënlandois , discontinua de baptiser leurs enfans , dans la crainte de laisser périr au fond de leurs ames les germes de la grace. D'ailleurs il s'aperçut bientôt du discrédit où le départ des Danois avoit fait tomber sa Mission dans l'esprit des habitans. Ceux-ci ne comprenoient pas comment un Monarque aussi riche qu'on leur avoit représenté le Roi de Dannemark , avoit pû laisser manquer ses sujets de subsistances , dans un pays éloigné. Ainsi malgré tout ce qu'on pouvoit répondre à leurs objections , ils n'a-

voient plus de foi au Missionnaire , & quand il venoit chez eux , ils cachotent leurs enfans pour les dérober à ses instructions dont ils ne faisoient aucun cas. M. Egède excédé par le travail, le chagrin & les amertumes qu'il avoit essuyées , en contracta un mal de poitrine qui l'empêchoit de voyager. Il fut donc obligé de laisser à son fils le soin de la Mission ou de l'instruction.

Quoiqu'on n'eût promis aucune assistance à la Colonie , cependant le Roi touché des représentations du Missionnaire , envoya quelque secours encore l'année suivante ; mais toujours avec l'assurance que ce seroit le dernier. Heureusement la pêche & le commerce de la baleine avoient été moins infructueux cette année que les autres. Le produit auroit même abondamment défrayé des avances , si l'on n'avoit pas perdu par un gros tems deux des plus grands bateaux , au moment où le trafic étoit dans toute son activité ; ce qui fit qu'au lieu de porter les marchandises aux rendez-vous ordinaires de la Colonie , on fut obligé de les vendre aux vaisseaux étrangers.

1733. Après avoir été balotté deux ans

entre la crainte & l'espérance, M. Egéde reprit enfin courage, & sentit revivre sa joie en voyant arriver le 20 Mai 1733, un vaisseau du Danemark, avec la nouvelle qu'on alloit suivre avec plus de constance que jamais l'objet du commerce & des Missions du Groënland, & que le Roi vouloit bien assigner pour le maintien de cet établissement un don gratuit, de quatre cens livres sterling chaque année.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

On reprend  
le commerce  
du Groen-  
land.

M. Egéde reçut par ce même navire, un renfort de trois autres Missionnaires. C'étoient des Membres de la Congrégation des *Freres Moraves*; instituée par le Comte de Zinzendorf. M. Crantz interrompt à cette époque, l'histoire du commerce & des Missions des Danois au Groënland, pour s'attacher uniquement à l'établissement & aux progrès de la Mission des *Herrenhuthers* ou *Freres Moraves*. Mais comme l'histoire des Voyages n'est pas proprement celle des Missions étrangères, il faut abandonner M. Crantz au peuchant de son zèle dans la description des travaux apostoliques des Missionnaires, pour recueillir dans tous les autres Voyageurs les particularités les plus intéressantes qui

peuvent manquer à la parfaite con-  
noissance du Groënland.

Avant d'aller plus loin , le Lecteur doit reprendre ici la suite des tentatives qui ont été faites pour la découverte de la côte orientale de ce pays , & de tous les anciens monumens des colonies Norwégiennes. C'est encore M. Egède qui va les rapporter en peu de mots.

Le détroit de Forbisher ne conduisant point à la partie orientale du Groënland , ou du moins ce passage , s'il est en effet le plus court chemin de l'Ouest à l'Est de ce pays , étant impraticable , on voulut en 1723 , doubler le cap de Farewell pour aller du Couchant à l'Orient. Mais on s'y prit trop tard , & la violence des vents que ramène l'hyver , m'obligea , dit le Pasteur , de retourner sur mes pas à la fin de Septembre.

Tentatives  
faites depuis  
1723 , pour  
reconnoître  
la côte orien-  
tale du Gro-  
enland.

En 1724, les Directeurs de la compagnie de Berghen , firent partir par ordre du Roi de Dannemark , un vaisseau tout exprès pour reconnoître la côte orientale. Il prit l'ancienne route du Groënland par l'Islande. Mais les glaces qui flottoient entre ces deux terres , empêcherent d'aborder au terme du voyage ; & l'on s'en re-

tourna sans avoir rien exécuté.

En 1728, parmi les dépenses extraordinaires que le Roi fit pour la colonie du Groënland, les chevaux qu'il y envoya, devoient servir à pénétrer par terre à la côte orientale. Mais rien n'étoit plus mal concerté que ce projet; parce que le Groënland est un pays hérissé de rochers d'une hauteur insurmontable, & couvert de neiges & de glaces où les chevaux ne pourroient avoir le pied sûr.

HISTOIRE  
DU GROEN-  
LAND.

En 1729, M. *Richard*, Lieutenant du vaisseau qui avoit passé l'hyver à la Colonie, reçut ordre de rentrer à son retour d'aborder à la côte du Groënland qui fait face à l'Islande. Mais les glaces & les dangers lui rendirent impraticable l'exécution de ces ordres.

Le moyen ou le chemin le plus sûr pour arriver à ces bords si désirés & si souvent recherchés sans aucun succès, ce seroit de cotoyer le *Staten-hok*. Ce projet s'accorde avec les récits des Groënlandois qui par cette voie se sont avancés assez loin du côté de l'Orient. Quoique les glaces qui débordent du Spitzberg, gagnent le long de cette côte jusqu'à dou-

Moyen de  
réussir dans  
ce projet.

bler le *Statenhok*, & ferment le passage aux vaisseaux, de façon à les empêcher d'aborder aux endroits où étoit la principale partie des colonies Norwégiennes ; on trouve cependant entre ces glaces flottantes & la côte, des ouvertures, où les barques pourroient naviger en sûreté : car les courans repoussent les glaces loin des golfes vers le Sud-ouest, & les tiennent à quelque distance des terres, où les Groënlandois vont & viennent sans crainte avec leurs *Umiaks* ou grands bateaux.

Les Hollandois qui navigent au Groënland, m'ont raconté, poursuit M. Egède, comme une vérité constante & reconnue, que leurs vaisseaux ont quelquefois trouvé cette côte orientale, entièrement libre & dégarnie de glaces jusques sous le 62<sup>ème</sup>. degré ; qu'ils y ont mouillé dans les bayes avancées, & fait un commerce considérable avec les sauvages.

Je m'en rapporterois à leur relation d'autant plus volontiers, que moi-même en 1736, à mon retour du Groënland en Dannemark, après avoir doublé le *Staten-hok* & le cap *Farewel*, je ne vis pas la moindre glace, quoique je fusse fort près des terres.

Mais



Mais comme je crois que c'est un hazard auquel on ne peut se fier, il est plus sage & moins dangereux de tenter cet abord avec des bateaux que sur des vaisseaux. Il faudroit donc établir une loge ou un comptoir sur la côte occidentale entre le 60<sup>me</sup>. & le 61<sup>me</sup>. degré, & s'il se pouvoit, en bâtir un autre à la même hauteur sur la côte orientale, pour diminuer le danger, avec la longueur du trajet.

Si l'on en croit les relations des plus anciens Auteurs qui parlent du Groënland, il ne devoit y avoir que douze milles (mesure de Norwége) de terres inhabitées entre la colonie de l'Orient & celle de l'Occident, ou tout au plus selon d'autres, un voyage de six jours par bateau. Mais pour s'assurer de la communication que la nature a laissée entre ces deux côtes opposées du Groënland, il n'y a pas de plus court moyen que de bâtir un comptoir à la pointe méridionale qui lie & sépare ces terres, & de multiplier ces postes de correspondance sur la côte orientale, quand on l'aura découverte; en sorte qu'ils soient assez voisins pour se prêter une mutuelle

HISTOIRE  
DU KAMTS-  
CHATKA.

434 HISTOIRE GÉNÉRALE  
assistance, au cas que les vaisseaux ne  
puissent pas aborder tous les ans à  
l'Est du Groënland.

*Fin du LXXIII Volume.*



001010

